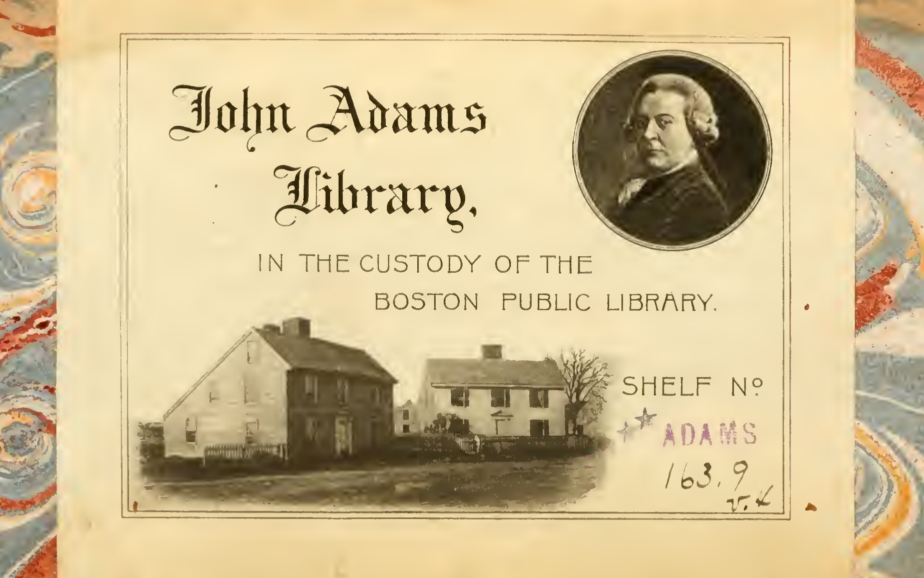



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
163.9
v.4



MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

TOME QUATRIEME.

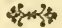
MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,
FRERE DE LOUIS XIII,
ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME QUATRIEME.



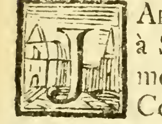
A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.



MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

QUATRIEME PARTIE.



J'Arrivai de fort bonne heure à St. Cloud, où je trouvai du monde qui m'y attendoit. Le Comte de Béthune y arriva peu après, avec Me. de Nemours la veuve, & Me. d'Entragues, à qui je n'avois jamais parlé, & que je ne connoissois point. Mr. de Béthune me conta devant eux la maniere obligeante avec laquelle on lui avoit parlé de moi, & l'impatience que toute la Cour avoit témoignée de me voir, & que Monsieur lui avoit dit:

Je donnerai mon appartement à ma couſine; que Mr. le Cardinal lui avoit dit qu'il donneroit le ſien, & que c'étoit à lui à faire l'honneur du logis, puiſqu'il étoit Gouverneur de la Fere. Je trouvai Me. d'Entragues à ma fantaiſie pour le peu que je l'entretins; & comme c'eſt une femme habile, elle jugea que Me. de Nemours faiſoit ſa viſite trop longue; elle l'emmena, & me laiſſa avec le Comte de Béthune, lequel me dit que Mr. le Cardinal, après avoir lu la lettre de S. A. R., & lui avoir témoigné la joie de notre réconciliation, & la particuliere qu'il auroit de me ſervir, lui avoit dit: Vous verrez par-là comme je ſuis bien intentionné pour Mademoiſelle, & la véritable affection que j'ai pour ſon ſervice. Je me moque de l'avis que l'on me donne, & je vois bien que ce ſont des perſonnes qui ſont enragées de ſon retour à la Cour, qui lui font tout du pis qu'elles peuvent. Le Comte de Béthune ouvrit ce papier, & vit que c'étoit un teſtament par lequel je donnois tout mon bien à Mr. le Prince. Il dit à Mr. le Cardinal: Voilà la plus haute impoſture du monde; V. E. doit tenir pour de méchantes gens ceux qui lui ont donné ce papier. Mr. le Cardinal dit: Il faut jetter cela au feu,

& n'en jamais parler ; je ſuis perſuadé que l'on ſe peut fier à la parole de Mademoiſelle, c'eſt une Princeſſe de bonne foi, & j'ai peine à croire qu'à l'âge qu'elle a elle ſonge à faire des teſtaments. Vous ſavez, dis-je au Comte de Béthune, qui a apporté celui-là, & le lieu où il a été fait; avouez qu'il n'y a rien de plus noir: il en convint. La Comteſſe de Fieſque, qui fait profeſſion d'être ſervante de Mr. le Prince, & dont le mari eſt en Eſpagne de ſa part, pour me faire piece ſe ſert du nom de Mr. le Prince ; toutes les circonſtances en ſont diaboliques. Le Comte de Béthune me dit que Mr. le Cardinal avoit fort bien parlé de moi à table ; qu'il m'avoit fort bien louée, & qu'il avoit dit que j'étois le plus grand parti de l'Europe ; que Monſieur lui avoit témoigné beaucoup d'empreſſement pour moi, & que le bruit de la Cour étoit qu'il ſongeoit à m'épouſer ; qu'il avoit dit à la Reine : Je ne ſais où logera le train de Mademoiſelle, on dit qu'elle a un équipage épouvantable ; & que la Reine lui répondit : Elle a ſuivi la Cour autrefois, & ſon train a bien trouvé à ſe loger, je penſe qu'elle n'a pas plus de monde préſentement. Le Comte de Béthune lui dit que je n'en avois pas davantage. Monſieur

dit : Elle a tout ce qu'il lui plaît, elle eſt fort riche.

Monſieur le Cardinal dit au Comte de Béthune, lorſqu'il partit, que le Roi s'en alloit faire un petit tour à l'armée, & qu'il falloit que j'attendiſſe ſon retour auprès de la Reine, pour les voir tous enſemble, & qu'il me feroit ſavoir quand il ſeroit temps que je partiſſe ; que je pouvois juſques à ce temps-là aller à Paris, & faire tout ce qu'il me plairoit ; que j'étois maîtreſſe de mes volontés, que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je n'avois garde d'uſer de cette liberté ; lorſque S. A. R. alla à la Cour, il n'avoit oſé paſſer par Paris, il n'étoit pas juſte que j'en fiſſe plus que lui, je n'avois aucune affaire avec la Cour, je n'étois criminelle que parce que j'étois fille de S. A. R. ; ſi j'avois été bien avec elle, je ſerois retournée à la Cour en même-temps qu'elle. Par ſon accommodement, il avoit ſtipulé que je n'irois pas à la Cour : après avoir raccommodé ce qu'il avoit gâté, je n'avois qu'à faire mes compliments. J'envoyai un Gentilhomme à la Cour, j'écrivis à Mr. le Cardinal pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite, & lui témoignai & à Leurs Majeſtés l'impatience que j'avois d'avoir l'honneur de les

voir. Mr. le Cardinal le reçut fort bien, & Leurs Majeſtés auſſi ; tout le monde témoigna avoir autant d'impatience que je fuſſe à la Cour que Monſieur, & Mr. le Cardinal mandoit toujours qu'il me feroit ſavoir de ſes nouvelles. Il écrivit au Comte de Béthune, qu'il croyoit que je ne ſavois pas que le Roi de Suede lui donnoit de l'Eminence ; que je ne lui donnois pas un titre que les Têtes couronnées lui donnoient; qu'il le prioit de me le faire ſavoir. Je n'en avois encore point donné à aucun Cardinal, je fus fort embarraſſée. Je craignois que S. A. R. ne dît : La voilà déja humble & rempante pour le Cardinal, & elle n'eſt pas encore à la Cour. Le Comte de Béthune me dit : Monſieur votre pere donne de l'Eminence aux Cardinaux neveux des Papes, & les diſtingue en cela des autres. Je lui dis : Voilà ma leçon, Mr. le Cardinal m'eſt plus utile & plus conſidérable que ne me feroit un Cardinal neveu du Pape; c'eſt pourquoi je n'héſiterai point à lui en donner; & pour lui montrer que j'avois plutôt agi par ignorance que par gloire, je lui écrivis dès le lendemain.

C'étoit une affluence de monde nonpareille à St. Cloud, tous les amis parti-

culiers de Mr. le Cardinal m'y vinrent voir souvent; le bon-homme Mr. de Senneterre y vint; il a 80 ans, il est fort circonspect pour sa santé : comme il est fort pour la Cour, il croyoit que j'y étois de maniere qu'il étoit obligé de me venir voir. Je lui dis : Vous êtes de ces oiseaux de bon augure, on espere tout bien quand on vous voit. Il n'y eut de tous les gens attachés à Mr. le Cardinal, que l'Abbé Fouquet qui n'y vint point. Me. la Princesse de Carignan y vint avec le plus grand empressement du monde, & me dit : Je vous amene ma belle-fille, elle est grosse, elle est venue en litiere. J'allai au-devant d'elle, Me. de Carignan me fit mille compliments; pour sa belle-fille elle ne dit mot. Il faisoit chaud, & il y avoit beaucoup de monde où j'étois. Je dis à Mlle. de Guise & à Me. d'Epernon : Je vous prie de mener Me. la Comtesse de Soissons dans ma petite chambre, de crainte qu'elle ne soit incommodée ici, & j'irai la trouver dans un moment, ce que je fis. Me. de Carignan demeura avec le reste de la compagnie. Me. la Comtesse de Soissons fut long-temps sans parler, tout d'un coup elle me demanda : Pourquoi ne portez-vous pas vos manchettes comme les au-

tres? Je lui dis que cela m'incommodoit; elle me repartit : Si vous croyez que cela vous fasse le bras plus beau, vous vous trompez : ensuite elle me dit : Madame ma belle-mere m'importune fort, elle a si peur que je ne me blesse qu'elle est toujours après moi. Comme elle sortit, je lui fis mille compliments sur les obligations que j'avois à Mr. le Cardinal, que j'aimois tout ce qui lui appartenoit, que j'avois eu la plus grande joie du monde de son mariage, que j'espérois la voir souvent & faire amitié avec elle; à tout cela elle ne répondit pas un mot. Je ne trouvai point qu'elle fût si belle comme on me l'avoit dit, & je ne compris pas, lorsque je la regardai, comme le Roi en pouvoit être amoureux. Me. de Carignan me dit : Ma belle-fille s'est parée pour vous venir voir, elle a quitté le grand deuil, & pris un mouchoir à passement. Cela ne lui donnoit pas meilleure mine, elle est fort petite. Je la louai fort en tout, & lui dis que je la trouvois changée en mieux depuis que je ne l'avois vue : elle reçut tout cela avec une indifférence & un silence qui étonnerent toute la compagnie.

Me. de Carignan me dit que Me. de Savoye craignoit que je ne protégeasse

un nommé Araucourt qu'elle avoit chassé; c'étoit un Gentilhomme Lorrain fort médiocre, qui avoit été Page du Comte Philippe d'Aglié, & s'étoit bien mis auprès de Madame Royale. Elle lui avoit fait beaucoup de bien, il étoit parvenu à être Commissaire-Général des troupes de Monsieur de Savoye, qui est la troisieme charge dans l'armée en ce pays-là; elle lui avoit fait bâtir un palais, & l'avoit élevé au-dessus de son mérite & de sa naissance. Ce n'est pas qu'il ne fût brave, il avoit fait de beaux combats, il étoit jeune, sa faveur l'avoit fait passer devant tous ceux qui avoient plus de service que lui, il fut malade, & quitta la Cour. Je ne sais si ce fut son absence ou sa mauvaise conduite qui lui nuisit dans l'esprit de Madame de Savoye : il se battit; ce qui n'auroit été dans un autre temps qu'une légere faute, fut cause qu'on lui ôta sa charge & ses biens; il s'en alla en Suisse. Madame de Savoye écrivit à la Cour pour qu'il ne fût point reçu en France. Je dis à Madame de Carignan que je m'étonnois de la crainte de ma tante; & que quand je connoitrois Araucourt, je ne me mêlerois de rien qui le regardât, & qui pût déplaire à Madame de Savoye; que je ne savois qui étoit Araucourt. Dans

ce moment je reçus une lettre de Madame de Courtenai, qui m'en envoyoit une que Madame de Savoye lui écrivoit, où elle me témoignoit que la plus ſenſible obligation qu'elle me pouvoit avoir, étoit de ne me mêler de rien qui regardât Araucourt, & qu'il ſe vantoit que je lui ferois donner un emploi dans les troupes Lorraines par Mr. le Duc François; que c'étoit un ingrat qui lui avoit manqué de fidélité, & qui l'avoit fâchée. J'écrivis à Madame de Courtenai, qu'elle pouvoit écrire à Madame de Savoye que je ne connoiſſois point Araucourt, & qu'il ne m'avoit point parlé, qu'il me ſuffiſoit d'apprendre qu'elle l'avoit chaſſé pour ne le jamais voir, ni entendre parler de lui; qu'elle ne me trouveroit jamais en faute en rien qui la regardât, & que j'avois trop de reſpect & d'amitié pour elle.

Trois jours après mon arrivée, Frontenac, accompagné de Matha, vint un matin me voir; il entra dans ma chambre, lorſque je me coëffois; après que je fus coëffée, je m'en allai dans la ſalle, où ils me ſuivirent. Frontenac s'approcha pour me parler, je me retirai à une fenêtre, il me dit: Sur ce que je vois que Votre A. R. ne traite pas ma femme comme elle avoit accoutumé, cela me fait

connoître qu'elle n'a pas ſon ſervice agréable, je viens vous demander ſon congé. Je lui dis : Vous vous faites juſtice, vous ſavez que je n'ai pas ſujet d'être ſatisfaite de votre femme ; ſa conduite a été telle qu'elle devoit juger que la mienne changeroit. Je lui donnai très-volontiers ſon congé, il me fit la révérence, & s'en alla ; je fus aſſurément plus aiſe de lui donner, que lui de le recevoir. Cela fit grand bruit à Paris parmi ſes amis ; Frontenac s'en alla enſuite à Blois pour en rendre compte à S. A. R. ; il croyoit par-là raccommoder l'affaire. J'écrivis à Mr. de Beaufort pour qu'il informât S. A. R. de la maniere dont cette affaire s'étoit paſſée : j'écrivis auſſi quatre lignes à S. A. R., & je me repoſois pour le reſte ſur Mr. de Beaufort. S. A. R. ne répondit rien, ſinon qu'elle ne me contraindroit pas ſur le choix d'une Dame d'Honneur, ce qui étoit aſſez raiſonnable ; comme elle n'avoit pas eu la même bonté en d'autres rencontres, j'avois à craindre qu'elle n'en fît de même. Maſcarany, Secretaire des commandements de Monſieur, envoya ordre au Concierge du Luxembourg de meubler l'appartement de S. A. R. pour moi, & le fit ſavoir au Comte de Béthune, auquel il fit bien valoir ce bon traitement ; & il y ajouta celui de ne

m'avoir pas fait reprendre par force Me. de Frontenac. A d'autres personnes rien ne seroit si ordinaire que le pere logeât sa fille dans son logis, & qu'il lui laissât la liberté de se servir de qui elle voudroit; tout cela est si fort dans l'ordre que l'on n'en parleroit point. Comme ce sont des graces pour moi, & que je n'en ai jamais reçu d'autres de mon pere, ses amis & les miens ne parloient que de cela pour le louer de son bon naturel envers moi, & pour faire connoître que j'étois bien raccommodée avec lui. Quand de si petits effets sont des témoins d'une affaire si considérable entre des personnes si proches & de si grande qualité, le monde n'y ajoute guere de foi.

Quelque temps auparavant, il se passa une affaire plaisante, où le nom de S. A. R. fut mêlé. D'Alibert, fils de son Sur-Intendant, qui sortoit de ses études & s'en alloit à Rome, comme font d'ordinaire les enfants de Paris au sortir du College, avant que de partir alla visiter quelques Dames du Marais qui n'étoient pas des plus sages de Paris, & en ces lieux-là pour se faire valoir, il conta qu'il s'en alloit à Rome, & que S. A. R. lui avoit donné une lettre pour le Cardinal de Retz, & qu'il étoit chargé de beaucoup de particularités qu'il

lui devoit dire. Dans ces maiſons-là il y va toutes ſortes de perſonnes. Mr. le Cardinal le ſut, & le fit arrêter, & on le manda à S. A. R. qui répondit qu'il n'avoit nul commerce avec le Cardinal de Retz; & que s'il en avoit, on devoit avoir aſſez bonne opinion de lui pour croire qu'il ne confieroit pas ſes intérêts à un jeune homme de dix-ſept ans. Je n'ai point parlé de la liberté du Cardinal de Retz; c'eſt un homme à qui il eſt arrivé tant d'aventures, que je ne doute pas que l'on n'écrive ſa vie, s'il ne l'écrit lui-même; ainſi on la verra mieux & plus véritablement que je ne pourrois la mettre en ce lieu.

La retraite de Me. de Frontenac d'auprès de moi fit fort parler des gens, & cela renouvella la mauvaiſe conduite de la Conteſſe de Fieſque. Ceux qui me parloient de la Comteſſe de Frontenac, n'oublioient pas ſa camarade; de ſorte que je n'avois pas ſujet de me louer ni de l'une ni de l'autre; & le déchaînement qu'elles avoient contre moi m'obligea à dire, pour me défendre, les juſtes ſujets que j'avois de m'en plaindre. Un jour chez Tubeuf, où beaucoup de gens jouoient, l'Abbé Fouquet entra, & ſe mit à parler de Me. de Fieſque & de moi. Il dit : C'eſt Préſontaine qui met tout cela dans

la tête de Mademoiselle. Si Me. la Comtesse de Fiesque m'en croit, elle s'en prendra à lui, je lui offre pour cela mon service, & ensuite il fit beaucoup de menaces, dont tout le monde fut fort étonné. Le Comte de Béthune me le dit deux ou trois jours après, de crainte que je ne l'apprisse par d'autres voies, & que je ne m'emportasse à dire ou faire contre l'Abbé Fouquet ce qu'il avoit mérité; je fus extrêmement étonnée & fâchée. Le Comte de Béthune me dit : Ne faites pas semblant de le savoir, & ayez patience, Mr. le Cardinal y donnera ordre.

Le lendemain l'Evêque d'Amiens, qui est de mes amis, me vint voir, & le Duc de Bournonville avec lui; après m'avoir saluée & demeuré quelque temps avec moi, (à tout moment il venoit du monde, & je parlois aux uns & aux autres) ils s'approcherent tous deux de moi, & me demanderent un moment d'audience. Je m'éloignai de la compagnie; ils me dirent que Mr. l'Abbé Fouquet les avoit chargés de me dire le déplaisir qu'il avoit de n'avoir osé me rendre ses respects, dans la crainte que je ne les eusse pas agréables. Je leur répondis : Qui l'empêche de me voir? Ma maison n'est fermée à personne, & ceux qui n'y viennent pas manquent à ce

qu'ils doivent. Je me suis étonnée que l'Abbé Fouquet, qui est créature de Mr. le Cardinal, ne me soit pas venu voir; il est le seul qui y ait manqué. Ils me dirent qu'il savoit qu'on lui avoit voulu rendre de mauvais offices auprès de moi, parce qu'il étoit ami de Madame de Fiesque; que si je le connoissois, je le croirois incapable de tenir les discours dont ses ennemis l'accusoient. Je leur dis : Je ne sais ce que vous voulez dire. Si l'Abbé Fouquet m'a manqué de respect, je suis fâchée que tout le monde le sache, & que je l'ignore; il est fort mal-habile homme de me donner occasion de m'en informer : on me connoit assez fiere & assez prompte; on m'aura voulu céler ce qu'il a fait, parce que l'on sait que je ne suis pas personne à le souffrir, & que je me comporterois peut-être dans le premier mouvement d'une maniere dont je serois fâchée à la longue. Tout ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me dites, c'est que je ne me soucie pas de voir l'Abbé Fouquet : je serai bien-aise de m'éclaircir de quoi il est question, avant qu'il vienne chez moi. Je suis assurée que s'il a manqué au respect qu'il me doit directement ou indirectement, Mr. le Cardinal m'en fera donner raison; nous som-

mes présentement bien ensemble. Ces Mrs. me vouloient faire connoître que l'Abbé Fouquet étoit un homme fort considérable, & qu'il pouvoit beaucoup pour ses amis, qu'il me pouvoit rendre de grands services. Je leur dis : Je suis d'une qualité à ne pas chercher les Ministres subalternes, j'irai toujours droit à Monsieur le Cardinal, & ne me soucie guere de votre Abbé Fouquet. J'aî fort méchante opinion d'un Ministre, au moins d'un homme qui veut passer pour tel, qui fait sa capitale amie de la Comtesse de Fiesque. Cette conversation fut assez longue. En voilà le plus essentiel.

Je m'en allai à l'instant le dire au Comte de Béthune qui étoit dans sa chambre au logis de Me. de Launay Grané où je logeois; il trouva le procédé de l'Abbé Fouquet fort extravagant. Je lui dis qu'il me sembloit que je devois m'en plaindre à Mr. le Cardinal; il fut de mon avis. J'envoyai querir l'Evêque de Coutance, qui est un fort honnête homme, & qui a du zele & de la fidélité pour ses amis; il a été Maitre-de-chambre de Mr. le Cardinal, il est sa créature. Je lui contai ce qui s'étoit passé, & il se chargea d'en rendre compte à Mr. le Cardinal, & de

lui témoigner le ressentiment que j'avois contre l'Abbé Fouquet. Mr. le Procureur-Général, qui est son frere, & qui est un homme sage & bien avisé, fut au désespoir de cette équipée; il envoya Gourville trouver Préfontaine, pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit des bruits que l'on faisoit courir; qu'il ne les pouvoit croire; qu'il étoit persuadé que son frere n'étoit pas capable d'une si grande ridiculité; il fit faire des complimens à Préfontaine, dont il fut fort satisfait. On eut réponse de Mr. le Cardinal; il manda à Mr. de Coutance, que s'il croyoit l'Abbé Fouquet capable d'avoir tenu les discours dont on l'accusoit, il ne le verroit jamais; qu'il le croyoit innocent; qu'il me supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il me fît la révérence, & se justifiât; qu'il ne vouloit pas qu'un homme qui dépendoit de lui, parût jamais s'il me déplaisoit. Il fit savoir à l'Abbé Fouquet qu'il eût à voir Préfontaine, & à en user d'une maniere avec lui qu'il en fût content. Je fus fort aise de voir Mr. le Cardinal en user si bien pour moi: cette affaire me regardoit plus que Préfontaine. Gourville l'alla trouver, & lui dit: Que l'Abbé Fouquet étoit au désespoir de ce que l'on disoit qu'il avoit dit; qu'il l'assuroit qu'il

n'en avoit jamais parlé ; qu'il l'eſtimoit, le conſidéroit, & vouloit être de ſes amis. Préfontaine dînoit chez Courtin, Maître des Requêtes, qui eſt fort de ſes amis. Il répondit à Gourville : Je ne reçois pas des compliments chez mes amis ; ſi Mr. l'Abbé Fouquet veut m'en faire, vous ſavez où eſt ma maiſon. Quelques jours après, un Gentilhomme nommé des Landes, qui a été à Mr. le Prince, & qui étoit pour lors à l'Abbé Fouquet, le trouva dans la rue, fit arrêter ſon carroſſe, & lui dit qu'il le venoit trouver de la part de l'Abbé Fouquet. Préfontaine lui répondit : Mon logis n'eſt qu'à deux pas d'ici, s'il vous plaît d'y venir. Lorſqu'ils y furent, il lui dit que Mr. l'Abbé Fouquet l'avoit chargé de lui témoigner qu'il étoit au déſeſpoir des bruits que l'on avoit fait courir à Paris, & qu'il l'aſſuroit qu'il n'avoit point mal parlé de lui ; qu'il l'eſtimoit & ſouhaitoit ſon amitié. Préfontaine dit à des Landes, qu'il le prioit d'aſſurer Mr. l'Abbé Fouquet qu'il croyoit ce qu'il lui mandoit, & qu'il étoit ſon ſerviteur.

Mr. de Coutance, après avoir reçu la réponſe de Mr. le Cardinal, par laquelle il le chargeoit de m'amener l'Abbé Fouquet, n'entendant point parler de lui,

l'alla chercher ; il ne le trouva pas. L'Abbé l'alla trouver le lendemain matin, & lui demanda ce qu'il vouloit : Mr. de Coutance lui dit ce que Mr. le Cardinal lui avoit mandé. L'Abbé demeura embarrassé, & lui dit : Quand sera-ce que je verrai Mademoiselle ? Mr. de Coutance lui répondit : Je me charge de l'aller trouver pour prendre son heure. L'Abbé lui dit : Si ce pouvoit être le matin, qu'il n'y eût personne, cela seroit fort commode ; je ne la connois guere, & j'ai une maniere d'éclaircissement à avoir avec elle, je serois moins embarrassé. Mr. de Coutance lui dit : A telle heure qu'il plaira à Mademoiselle de vous voir, elle vous fera toujours beaucoup d'honneur. Mr. de Coutance vint prendre mon heure. Je lui donnai le lendemain à l'issue du dîner. Mademoiselle de Guerchy m'étoit venue voir, elle fut bien-aise de se trouver chez moi en cette occasion : elle n'étoit pas des amies de l'Abbé. Il arriva avec Mr. le Duc de la Rochefoucault & Mr. de Coutance ; je dînois encore, ils s'allerent promener dans le jardin : j'entrai dans mon cabinet, où il n'y avoit avec moi que Madame d'Epernon, (la Comtesse de Béthune, Mademoiselle de Guerchy, & Mademoiselle de Vandy étoient demeurées

dans l'autre chambre) le Comte de Béthune étoit auſſi avec moi, Mr. de Coutance l'alla querir. Lorſqu'il entra il fut fort embarraſſé & interdit ; il me ſalua, & me dit qu'il étoit au déſeſpoir de ce que l'on m'avoit dit ; qu'il me ſupplioit très-humblement de croire qu'il n'en avoit jamais parlé. Je lui répondis : Je ſuis ſi obligée à Mr. le Cardinal, que je ferai toujours tout ce qu'il deſirera de moi. Il recommença : Je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, j'ai des ennemis qui débitent de moi ce que je n'ai jamais ſongé. Je lui dis : Ne parlons plus de cela, je crois que quand vous auriez manqué par le paſſé, vous ſerez plus ſage à l'avenir ; Mr. le Cardinal a deſiré que je vous viſſe, je l'ai fait à ſa conſidération, & c'eſt à lui ſeul que vous en avez l'obligation ; ſans cela je ne vous aurois vu de ma vie, & il doit connoître par-là le pouvoir qu'il a ſur moi. Je paſſai dans l'autre chambre, où l'on fit une converſation, puis il s'en alla.

Sa bonne amie la Comteſſe de Fieſque, & toute ſa cabale, fut fort fâchée de la maniere que le prit Mr. le Cardinal, & de ce qu'il vouloit que l'Abbé fit des excuſes à Préfontaine. Pour Mr. le Cardinal, il témoigna en cette occaſion avoir

quelque confidération pour lui, dont je fus bien-aife. Ces fortes d'affaires font plus fenfibles à un homme en difgrace, & hors de la Cour, qu'à un qui y feroit; & fi Préfontaine y avoit été, l'Abbé Fouquet n'en auroit pas ainfi ufé, ou tout cela ne fe feroit pas paffé de même. L'Abbé trouva fort mauvais ce que j'avois dit devant beaucoup de monde; tous ceux qui me venoient voir parloient de cette affaire, & difoient: L'Abbé Fouquet eft un grand Seigneur pour menacer les gens d'infulte, il n'y a perfonne qui ne lui en puiffe faire, & qui en mérite tant que lui. Il trouva que je l'avois traité fiérement, & il difoit: Mademoifelle le prend d'une grande hauteur. J'avois tort fans doute d'en ufer ainfi, vu l'égalité de nos qualités. Il eut fûrement lieu de fe repentir de ce qu'il avoit dit, l'affaire ne tourna pas à fon avantage, & moi j'eus fujet d'être fatisfaite de ma modération, parce que je reçus de Mr. le Cardinal toute la fatisfaction que je pouvois fouhaiter, & Préfontaine auffi. Comme j'ai dit que je le grondois quelquefois, lorfque je n'étois pas contente de Mr. de Choify, parce qu'il eft fon parent, il eft bon que je dife que j'ai connu depuis que c'étoit injuftement, & je l'ai fu par hafard à mon retour de Blois. Mr. de Choify

me fit demander si je trouverois bon qu'il me vint rendre ses devoirs, je lui permis, il vint à Limours. Lorsque Présontaine sut que je l'avois vu, il dit au Comte de Béthune que tant que Mr. de Choisy avoit été mal avec moi, il avoit cru de son devoir de ne le pas voir; que puisqu'il m'avoit vue, il seroit bien-aise d'aller chez lui. Le Comte de Béthune lui dit : Laissez-moi ménager cela. Présontaine le laissa agir ; il avoit tant de confiance en lui, qu'il eût cru manquer à l'amitié qu'il lui témoignoit, s'il eût fait un pas sans son avis. Le Comte de Béthune en parla à Mr. de Choisy, lequel lui fit réponse par un billet, lorsqu'il étoit à St. Cloud, qu'il étoit obligé à Présontaine du sentiment qu'il lui témoignoit de le vouloir voir, qu'après avoir discontinué quelques années à le faire, il craindroit que S. A. R. ne le trouvât mauvais à présent. Je trouvai ce billet sur la table du Comte de Béthune, je lui demandai ce que c'étoit: il me conta l'affaire, comme je l'ai mise ici, dont je sentis une secrète joie de voir la fidélité que Présontaine m'avoit gardée de ne pas voir les personnes qui m'étoient désagréables, & je me repentis de l'avoir soupçonné.

Le Maréchal de Grammont apprit qne

je m'étois plainte de ce qui s'étoit passé à Blois; il me fit dire par Mr. le Comte de Béthune, qu'il n'auroit pas manqué à me rendre ses respects s'il avoit cru que je l'eusse eu agréable, & qu'il avoit bien envie que je lui permisse de se justifier; qu'il n'étoit pas coupable; que c'étoit assez pour lui d'en être accusé, pour l'empêcher de me voir. Je lui fis dire que je trouverois bon qu'il vint, ce qu'il fit. Il me dit: Sans la permission que V. A. R. m'a donnée de la venir voir, j'aurois toute ma vie fui sa présence avec beaucoup de douleur; je n'ai jamais manqué à ce que je lui dois: puisqu'elle a la bonté de vouloir écouter ma justification, je la supplie de me dire de quoi on m'accuse. Je lui contai tout ce que Goulas m'avoit écrit, & que j'ai dit ailleurs: il me pria de lui montrer la lettre, & quand il rencontroit Goulas, qu'il lui demanderoit la confrontation; cependant qu'il m'assuroit que jamais il n'avoit dit un seul mot de ce qu'il avoit écrit, & qu'il en prenoit S. A. R. à témoin. Je lui dis qu'il n'étoit pas mal aisé à croire qu'il disoit vrai, puisque je connoissois Goulas pour un grand imposteur. Le Maréchal de Grammont a beaucoup d'esprit, il se démêla de tout cela avec moi par des termes respectueux, obligeants, & les plus

agréables du monde; j'en demeurai fort satisfaite, & lui il le fut aussi de ma maniere d'agir; il ne s'étonna point de ce que je me fusse plainte, vû ce que l'on m'avoit écrit. Il revint à quelques jours delà prendre congé de moi, avec Mr. de Lionne qui alloit avec lui Ambassadeur extraordinaire à la Diette de Francfort où l'on devoit élire l'Empereur.

Madame de Nemours me vint voir à St. Cloud, il n'y avoit que trois ou quatre mois qu'elle étoit mariée. Jamais il n'y eut mariage comme celui-là. Le cadet de feu Mr. de Nemours, qui étoit Archevêque de Reims, avoit fort bien étudié, & certainement il étoit plus propre pour l'Eglise que pour le monde, & avoit toujours aimé sa profession, même il avoit été souvent sur le point de se faire Prêtre. Depuis la mort de Mr. son frere, il étoit demeuré dans ces sentiments, & ne témoigna point vouloir changer de profession: aussi la mort de son frere ne lui apportoit-elle pas beaucoup d'avantage; tout le bien de France de la Maison de Nemours étoit à ses nieces, & il ne lui étoit revenu que vingt mille écus par an de son appanage de Savoye. On le vit tout d'un coup se donner à faire la cour à Mademoiselle de Longueville: tout le monde

ſe moquoit de ſa prétention, & on ne comprenoit pas que la plus riche héritiere de France (elle a cinquante mille écus de rente) voulût épouſer un cadet, dont l'eſprit étoit aſſez ſcholaſtique, la perſonne aſſez défigurée par une fâcheuſe maladie à laquelle il étoit ſujet; ſans biens, ſans établiſſements, ni ſans conſidération, elle qui avoit prétendu au Duc d'Yorck, dont on avoit parlé pour le Duc de Mantoue, & qui a beaucoup d'eſprit & de mérite. C'eſt une perſonne aſſez retirée du commerce du monde, & qui mene une vie aſſez particuliere. Cela donne plus de temps à faire des réflexions: ainſi on ne devoit pas juger par-là qu'elle ſe marieroit mal-à-propos. Elle ſouffroit ce garçon, il ſoupoit tous les ſoirs chez elle; enfin elle s'embarquoit furieuſement. On demanda à Rome la diſpenſe, parce qu'il étoit parent; M^r^. de Longueville ſon pere la laiſſoit faire, & convenoit de tout. Le jour pris pour ſon mariage, M^r^. de Longueville vint à Ivry avec M^e^. ſa femme; elle s'y rendit, & Monſieur de Nemours auſſi; ils y furent trois ſemaines, on trouva des difficultés ſur quoi on crut l'affaire rompue. On ſut que c'étoit qu'elle avoit traité ſon mariage avec le Roi d'Angleterre, & qu'elle devoit

devoit l'aller trouver en Flandres, & que Mr. de Longueville lui donneroit trois millions de ſon bien. Mr. le Cardinal dépêcha à Mr. de Longueville, & lui manda qu'il avoit eu cet avis, & que le Roi ne trouvoit pas bon cette affaire. Mr. de Longueville répondit qu'il n'en ſavoit rien; & que pour marque de cela, il preſſeroit ſa fille de conclure avec Mr. de Nemours, ce qu'il fit; elle ſe maria & pleura beaucoup, à ce que j'ai oui-dire. La fievre prit à Mr. de Nemours lorſqu'il ſortit de l'Egliſe, & il n'a pas eu un moment de ſanté depuis, & il ne me vint point voir à St. Cloud, il étoit à Bagnolet où il prenoit du lait d'âneſſe. J'ai demandé à la Reine d'Angleterre ſi cela étoit vrai; elle m'a fort dit que non, & que le Roi ſon fils déſavouoit d'avoir eu cette intention. Pour moi je lui ai fait la juſtice de ne le pas croire, perſuadée qu'un homme qui a ſongé à moi ne ſe rabattroit pas à Mademoiſelle de Longueville.

Madame la Ducheſſe de Bouillon mourut pendant que j'étois à St. Cloud. Elle avoit marié ſa fille avec le Prince d'Harcourt il y avoit un an & demi; les affaires ne s'étoient pas paſſées comme elle avoit deſiré : elle eſpéroit que par l'al-

liance à la Maiſon de Lorraine, elle attacheroit toute ſa famille aux intérêts de la ſienne, & qu'ils maintiendroient ſa Principauté. Cela fit un effet tout contraire; Mr. d'Elbœuf le pere, ni tous les autres Princes de la Maiſon de Lorraine ne voulurent point ſigner au contrat de mariage du Prince d'Harcourt, parce que Mlle. de Bouillon y étoit traitée de Princeſſe ; ils dirent qu'ils ne ſouſcriroient jamais à faire des Gentilshommes Princes, pour qu'ils vouluſſent s'égaler à eux.

Le ſéjour que je fis à St. Cloud fut aſſez long pour qu'il ſe paſſât bien des affaires ; j'y fus près d'un mois, je ne m'y ennuyai point, j'étois viſitée de tout ce qu'il y a de gens à Paris depuis le matin juſqu'au ſoir. On me dit en ce lieu-là que Mr. de Béthune n'avoit point travaillé au retour de mes gens, que même il leur avoit nui tant qu'il avoit pu ; ce que je ne pouvois croire. On me diſoit : Ne voyez-vous pas comme il veut vous gouverner, & pour cela il éloignera les perſonnes en qui il connoîtra que vous avez confiance. On me fit auſſi remarquer qu'il me préſentoit tout le monde, & qu'il trouvoit à redire qu'on approchât de moi ſans lui. Tout le monde m'en diſoit aſſez pour m'en dégoûter, ſi j'avois cru légérement ; c'eſt

l'humeur du Comte de Béthune de s'empresser pour ses amis, & cela part d'un bon principe, je n'avois garde d'attribuer son procédé qu'à l'affection qu'il avoit pour moi.

Il me vint des nouvelles que la Cour étoit partie de la Fere pour aller à Sédan, afin d'être plus près de Montmedi qui étoit assiégé par le Maréchal de la Ferté. Je fus bien fâchée de ce voyage, qui retardoit le mien à la Cour; j'étois résolue de m'en aller à Forges prendre des eaux, & d'attendre que la Cour se rapprochât. J'eus des nouvelles de Mr. le Cardinal, il me manda que je pouvois partir quand il me plairoit pour venir à Sédan; que je lui mandasse le jour que je partirois de Paris, & celui que je serois à Reims, pour m'envoyer de l'escorte. Je me disposai à partir: j'allai à Colombe voir la Reine d'Angleterre qui n'y étoit que depuis deux jours; elle avoit toujours été malade pendant mon séjour à St. Cloud, & elle m'avoit fait l'honneur de me mander que sans cela elle m'auroit fait celui de me venir voir. Je partis le 27 de Juillet de Saint Cloud, pour aller coucher à Dammartin; la journée n'est pas grande; mais quand on ne veut pas passer par Paris, & qu'il faut tourner tout autour par des chemins

de traverſe, il eſt plus long que l'on ne penſe. Je me perdis ſi bien que je me trouvai à dix heures du ſoir en un village nommé Tremblai, qui dépend de l'Abbaye de St. Denys; je connois ce lieu, il n'eſt qu'à une lieue de Bois-le-Vicomte. J'avois faim, je m'en allai chez une Dame que j'avois connue dans ce village du temps que je demeurois au Bois-le-Vicomte, lui demander la collation. Elle me la donna fort bien, & fut ravie de me voir. Je m'informai de l'état auquel le Duc de Richelieu tenoit le Bois-le-Vicomte; il ne s'en fallut guere que je n'y allaſſe moi-même, & que je n'envoyaſſe querir le Notaire du lieu pour dreſſer un procès-verbal de l'état où étoit la maiſon. Cependant Mr. le Comte de Béthune, qui m'attendoit avec tout mon monde à Dammartin, ne pouvoit comprendre ce que j'étois devenue. Me. la Comteſſe de Béthune étoit effrayée de ſe voir à minuit dans la campagne, & étonnée de ce que je dormois au clair de la lune qui me donnoit ſur la tête.

Après avoir bien cheminé, j'arrivai à Dammartin, où je contai mes aventures; ma Cour fut groſſe le lendemain, il y avoit beaucoup de gens de la Cour qui m'y attendoient pour y aller afin de paſ-

ser plus sûrement; Mrs. Damville, de Crequi, le Commandeur de Souvré, la Serre, Aubeterre qui est à S. A. R., l'Abbé de Ronzy Résident de Florence, St. Hilaire, & Matha qui venoit pour rendre compte aux Comtesse de Fiesque & de Frontenac de mon voyage. Je trouvai à Nanteuil Mr. de la Vrilliere, Secretaire d'Etat. Ma seconde journée fut à la Ferté-Milon chez Mr. de Noirmoutier; Colbert, Intendant de Mr. le Cardinal, nous joignit à la Fere: il avoit avec lui deux charrettes d'argent qui furent escortées jusqu'à Reims par des Mousquetaires de la garnison du Bois de Vincennes; il vint le soir me faire sa cour. Varangeville, Secretaire des Commandements de Monsieur, s'y trouva. Delà on marcha tous ensemble, parce que l'on disoit qu'il y avoit un petit bois entre la Fere & Fîmes, où il y avoit souvent des coureurs de Rocroi; nous n'y trouvâmes cependant personne. A Fìmes on me dit qu'il étoit passé la nuit dix ou douze coureurs de Rocroi. Les habitants de Reims envoyerent me faire compliment à Fìmes. Je fus assez en peine de ne trouver personne qui me dît des nouvelles de la Cour. Proche de Reims, je trouvai un laquais de Langlade, qui venoit de Sedan, lequel me dit que le Roi étoit à

Montmedi avec Monſieur le Cardinal, & qu'il y avoit des troupes à Reims qui étoient venues querir Mademoiſelle. Cette nouvelle me réjouit beaucoup, j'eſpérois partir dès le lendemain, j'envoyai donner cette nouvelle au Comte de Béthune & à Colbert. A une lieue de Reims, Mr. le Duc de la Vieuville, Lieutenant de Roi en Champagne, & Gouverneur de Reims, vint au-devant de moi avec la Nobleſſe, tous les Archers de la Ville & force trompettes. Lorſque j'y arrivai, j'y trouvai les bourgeois ſous les armes; quand j'entrai en mon logis, Mr. de la Salle, Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, me ſalua, & dit que le Roi lui avoit commandé de me venir querir avec cent vingt Maîtres de ſes Gendarmes & de ſes Chevaux-légers, & qu'il lui avoit ordonné de prendre des troupes qui étoient à Rhetel; ce qu'il avoit avec lui ne ſuffiſoit pas pour paſſer en ſûreté; que le matin, dont il étoit arrivé le ſoir, Mr. de Turenne les avoit envoyé querir; qu'ainſi il lui ſembloit que je devois envoyer à Mr. de Turenne pour avoir d'autres troupes.

Je fus fort aiſe de voir la Salle, parce que c'eſt un de mes anciens amis; il me témoigna d'avoir eu beaucoup de joie

d'avoir eu la commiſſion de me venir querir pour me mener à la Cour ; que la Reine, lorſqu'il avoit pris congé d'elle, lui avoit témoigné avoir impatience de me voir, & lui avoit dit : Vous pouvez aſſurer ma niece qu'elle ſera la bien venue, & qu'on la traitera fort bien en tout, & elle le pourra connoître par le choix que l'on a fait de votre perſonne pour commander ſon eſcorte, & par votre charge, & parce que l'on ſait que vous lui êtes agréable. La Salle étoit tout-à-fait touché de ce diſcours & pour lui & pour moi ; nous nous entretînmes fort long-temps. Il me dit : Lorſque Monſieur votre pere eſt revenu à la Cour, le Roi a envoyé ſes Compagnies le querir comme vous ; il n'y eut que les Maréchaux des logis ; & comme j'ai été commandé de venir, je le dis, non pas pour faire difficulté de vous rendre toutes ſortes de reſpects, mais pour voir juſques où alloit la bonne volonté de Leurs Majeſtés, & on me répondit : Il n'importe, on veut fort bien traiter Mademoiſelle ; & comme je ſais que vous aimez les honneurs, je n'avois garde de manquer à vous rendre compte de ce détail. Enſuite il me demanda l'ordre, cela me faiſoit fort ſouvenir du temps de la guerre. Mr. le Car-

dinal écrivit au Comte de Béthune par la Salle, & lui mandoit que le Roi envoyoit cent vingt hommes des Maîtres de ses Compagnies, qu'il avoit détachés des Corps qu'il avoit près de sa personne, & que Mr. de la Salle, Sous-Lieutenant de ses Gendarmes, avoit ordre de prendre quatre cents chevaux qui étoient à Rhetel, & croyoit qu'avec cela je serois conduite avec toute la dignité & la sûreté qui étoient nécessaires à une personne de ma qualité. Je fus fort satisfaite de cette lettre: le soir après souper la Salle me fit souvenir d'écrire à Mr. de Turenne qu'il lui envoyât des troupes, parce qu'il lui avoit été assez mal agréable qu'il fût venu un Lieutenant-Général ancien, & qu'il n'eût commandé que les cent vingt Maîtres; il ne douta point qu'il n'y en eût beaucoup qui se pressassent pour avoir cette commission. Tout le monde s'étoit retiré, il ne restoit plus que le Duc de la Vieuville qui voulut faire ma lettre; & comme il en eut fait une, & qu'elle ne se trouva pas bien, il en recommença une autre. A la fin cette plaisanterie me lassa, j'avois envie de dormir, & il étoit tard; je me levai matin, j'écrivis en quatre mots ce qui étoit nécessaire. Je jugeai bien qu'il me

falloit séjourner le lendemain à Reims, j'employai mon temps à aller à St. Remi voir la Sainte Ampoule & les Reliques; j'allai voir l'Eglise Cathédrale & l'Abbaye de St. Pierre. Le reste du temps ma Cour étoit assez grosse. Tous ces Messieurs qui alloient à la Cour n'avoient personne à qui la faire, ils me la faisoient fort assiduement, je reçus toutes les harangues ordinaires.

Le soir à neuf heures je n'avois point de nouvelles de Mr. de Turenne; lorsque je donnai l'ordre à la Salle, il me dit : V. A. R. ne partira point demain. Je lui dis : Si mon valet-de-pied arrive d'ici à minuit je partirai, & je vous envoyerai dire l'heure. Il ne vint point que le matin entre neuf & dix heures; on m'éveilla, & à l'instant j'envoyai avertir Colbert. Mr. de Turenne me mandoit de ne point partir que je n'eusse de ses nouvelles; qu'il n'y avoit nulle sûreté, & qu'il ne vouloit rien hasarder. Comme c'est un homme incertain, & qui n'assure jamais rien de peur de se méprendre, je disois : Mr. de Turenne ne trouvera jamais assez de sûreté pour moi, à moins que d'avoir toute l'armée; & comme il ne pourra pas me l'amener pour m'escorter, je passerai ici l'été. Le

valet-de-pied dit à Colbert : Mr. de Turenne m'a demandé s'il n'y avoit pas une voiture avec Mademoiſelle. Colbert me dit : Voilà ce qui le fera hâter de vous envoyer de l'eſcorte ; quand on fait une affaire de cette nature, on n'a point de patience qu'on ne l'exécute. Le valet dit qu'il avoit dit tout haut devant Mr. de Turenne, qu'il y avoit une voiture avec moi, & que toute l'armée le ſavoit. J'entretins fort Colbert de toutes ſortes d'affaires, & particuliérement de celle que j'avois eue avec S. A. R. de l'injuſtice que l'on m'avoit faite & à mes Gens, deſquels j'étois bien-aiſe de faire connoître la fidélité & la capacité avec laquelle ils m'avoient ſervie. Je lui contai auſſi la mauvaiſe conduite des Comteſſes envers moi, & les juſtes ſujets que j'avois de me plaindre d'elles. Il me témoigna d'être bien-aiſe de ſavoir tout cela ; il admiroit ma patience, & me parut être dans mes ſentiments. Comme c'eſt un homme d'eſprit, & qu'il eſt ſouvent avec ſon maître, il ſe préſente des occaſions où il me pourroit ſervir, & ſur-tout dans ces circonſtances que j'étois bien-aiſe que l'on ſache, parce qu'elles me ſont avantageuſes.

Le mercredi ſur les cinq heures du ſoir,

il me vint un Garde de Mr. de Turenne, lequel m'apporta une lettre; à l'inſtant j'envoyai querir Colbert, le Comte de Béthune, & la Salle. Je demandai au Garde des nouvelles du Chevalier de Charny; il me dit qu'il l'avoit laiſſé en ſentinelle devant la porte de Mr. de Turenne, & il ajoutoit : Si vous l'aviez vu en ce poſte, vous en ſeriez ravie, il a la meilleure mine du monde, il eſt aimé de toute l'armée, & tout le monde ſait bien qui il eſt. Il voyoit bien que j'étois bien-aiſe d'en entendre parler. Il me diſoit : C'eſt un joli garçon, vous avez raiſon de l'aimer. Après que ces Mrs. que j'avois envoyé querir furent arrivés, je leur montrai la lettre de Mr. de Turenne; il me mandoit que je pouvois partir dès le lendemain pour aller coucher à Attigny, & prendre ſur ma route des Suiſſes qui étoient à Ille; que je n'avois que faire d'autre eſcorte par ce chemin-là que celle que j'avois, parce que la marche qu'il faiſoit me couvroit tout-à-fait. On avoit envoyé ce jour-là, dans l'attente des nouvelles de Mr. de Turenne, dans les Villes voiſines chercher de l'eſcorte; & quand le Garde fut venu, on la contremanda. Colbert dit : Je ne ſuis pas d'avis de prendre ce chemin-là, parce que le paſſage de la riviere eſt incommode, &

la journée eſt longue pour arriver à Sedan, cela incommoderoit Mademoiſelle; le meilleur chemin, le plus beau, le plus commode, eſt d'aller à Vandy coucher, & le lendemain à Sedan. La Salle dit: Pour moi je n'ai rien à dire, le Roi & Mr. le Cardinal m'ont commandé d'eſcorter avec toute ſûreté la perſonne de Mademoiſelle; l'argent du Roi eſt avec elle, Mr. Colbert eſt un bon garant, c'eſt pourquoi tout ce qu'il fera ſera bien fait. Mr. Colbert lui répondit: Je me charge de l'événement, & je vous réponds que S. E. trouvera bon tout ce que je ferai. On envoya querir une carte pour meſurer les journées, & pour voir tous les gués & paſſages ſur les rivieres d'Aîne & de Bar. On envoya querir les maîtres des coches de Sedan. Après avoir tout bien examiné, Colbert dit: Je ne changerai pas d'avis, il faut que Mademoiſelle aille coucher à Vandy, elle paſſera l'Aîne à gué au-deſſous, le gué eſt bon, enſuite elle paſſera la riviere de Bar dans un bac qui eſt auprès le Chêne le Pouilleux, que l'on appelle Pont-Bar; à vingt pas delà il y a un gué que l'on appelle Pont-de-Bar, où les équipages & les troupes peuvent paſſer en même-temps. Tout le monde trouva cela fort bien. Colbert dit enſuite: A la vérité nous avons

toutes plaines, je ne crois pas que l'on attaque Mademoiſelle. Ces Mrs. me prierent de ne pas dire où j'allois coucher, parce que dans les Villes, telle que celle où nous étions, il y a toujours des eſpions : c'eſt pourquoi au ſortir vous donnerez vos ordres à Mr. de la Salle, & vous direz que vous allez coucher à Rethel. Je ſortis dans la ſalle où étoit tout le monde, & je dis : Je pars demain à quatre heures du matin, & j'irai coucher à Rethel. Matha me dit : Vous n'avez que faire de partir le matin, vous y arriverez à midi. Je lui répondis : Je me coucherai dès que je ſerai arrivée, parce que la journée d'après eſt fort longue, & je ſerai bien-aiſe d'arriver de bonne heure à Sedan. La Salle me dit : Notre quartier eſt hors de la Ville, vous trouverez bon que nous vous attendions hors la porte. Je lui dis qu'oui. Je me levai à trois heures, à quatre heures j'avois entendu la Meſſe, j'étois prête à partir, tout le monde n'étoit pas de même ; j'étois néanmoins à cinq heures hors de la Ville, où on attendit après les bagages. Je trouvai les Gendarmes & les Chevaux-légers en deux eſcadrons, qui mirent l'épée à la main, & me ſaluerent ; puis, quand on marcha, ils ſe mirent à droite & à gauche, & à la tête & à la queue : les quatre

charrettes à l'argent marchoient devant mon carroſſe. J'arrêtai à Pont-à-Verger dãns une prairie où paſſoit un ruiſſeau, on détela, je mangeai à terre ſur l'herbe des viandes froides que j'avois fait apporter; je donnai à dîner à mon eſcorte, & preſqu'à tous ceux qui me ſuivoient; j'avois fait apporter pour cela quantité de viandes de Reims: les trompettes ſonnerent pendant mon dîner, cela avoit tout-à-fait l'air d'une vraie marche d'armée. La Comteſſe de Béthune diſoit : Je ſuis dans une grande inquiétude de l'argent; ſi on nous attaque, je deſcendrai de carroſſe, je m'irai aſſeoir deſſus : cela fit bien rire la compagnie. Gourville me vint voir à Reims le lendemain que je fus arrivée, & me dit : Je crois que vous n'avez que faire d'eſcorte, vous êtes fort aſſurée que l'on ne vous attaquera pas, je penſe que vous avez ſi bien pris vos meſures avec les gens de Rocroy, que vous ferez paſſer l'argent du Roi en ſûreté. Ce diſcours ne me plut point, je le dis à Colbert, je ne m'étois pas aviſée que l'on me dût faire une piece à la Cour à mon arrivée. Je continuai mon chemin juſqu'à Vandy, où j'arrivai heureuſement : ce ne fut pas ſans beaucoup de peur, lorſque l'on guéya la riviere d'Aîne. S. A. R. m'avoit fait l'honneur de me dire,

lorſque je partis de Blois, que je priſſe garde à moi quand je paſſerois ſur des ponts, parce que j'étois menacée d'un grand accident, & d'y courir fortune très-dangereuſement. Je le contai le ſoir à Reims au Comte de Béthune, à la Salle & à Colbert, pour m'excuſer de toutes les difficultés qui s'y faiſoient pour les paſſages des bacs & des gués. A Vandy ils me diſoient : En voilà un de paſſé bien heureuſement. Nous y trouvâmes Baradas que l'on avoit mandé le ſoir à Rethel, de m'y venir joindre avec ſon régiment; le ſien ne s'y trouva pas, il amena celui du Prince de Hombourg, qui étoit nouvellement arrivé d'Allemagne au ſervice du Roi. Ma ſuite fut augmentée depuis Reims du Duc de la Vieuville, qui s'étoit bien tourmenté le ſoir devant mon départ; Colbert l'avoit envoyé querir pour ſavoir ſi les habitants de la Ville de Reims ne me donneroient pas bien deux cents Mouſquetaires pour m'eſcorter juſqu'à Vandy. Il alla querir des principaux de la Ville, qui lui dirent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fiſſent pour le ſervice du Roi & pour le mien, & que j'euſſe ſcrupule de les faire agir d'une maniere qui leur pouvoit nuire. Je dis à Colbert : Songez qu'ils payent contribution à Rocroy, & qu'il y a une maniere

de treve entre eux, & que ce que vous leur demandez ne servira de rien au service du Roi. Si un parti de Rocroy nous attaque, il sera fort, les Bourgeois auront peur; ainsi ne nous prévalons point du zele que ces pauvres gens-là témoignent au service du Roi à ma priere. Colbert en convint, il le dit à la Vieuville qui trouva que j'avois raison. J'appellai les Bourgeois, & leur dis: Nous avons examiné la proposition que Mr. de la Vieuville vous a faite de ma part, nous avons trouvé que nous pouvons nous passer de vos gens; je rendrai compte au Roi du zele que la Ville de Reims a témoigné pour son service, & que vous passiez pardessus toutes considérations, & je vous suis obligée en mon particulier de la bonne volonté que vous m'avez témoignée; dans toutes les occasions, je serai bien-aise de la reconnoître. Aussi-tôt après notre arrivée à Vandy, on fit prendre les armes aux habitants pour faire garde au château, où je fis entrer les charrettes d'argent. Je dis: Leur sûreté est aussi nécessaire que la mienne; je suis persuadée que si les gens de Rocroy en vouloient à la Compagnie, ce seroit plutôt aux charrettes qu'à moi. Je dis à Colbert: Jusqu'ici les passeports que j'ai pris nous ont bien réussi; toute raillerie à part, je ne vois pas que Mr.

le Prince voulût que l'on attaquât mon escorte, & que l'on fit quoi que ce fût à tout ce qui est avec moi; il est trop honnête homme pour ne pas respecter tout ce qui est sous ma sauve-garde. Colbert en convint, nous nous mîmes à railler. Le Comte de Béthune me disoit: Si par hasard on nous attaquoit, & qu'il se trouvât quelques Officiers que vous eussiez connus pendant la guerre; que par reconnoissance de ce que vous lui auriez sauvé la vie à la porte de St. Antoine, il vous disoit, je sauverai qui il vous plaira, cependant laissez-moi prendre quelqu'un, Mr. Colbert seroit-il sauvé? Je lui dis oui, & je lui montrerois Mr. de la Vrilliere & son fils, & lui dirois, l'un est Secretaire d'Etat, & l'autre a la survivance de cette charge, ils vous payeront de bonnes rançons. Nous fîmes tout le soir des discours sur ce ton, nous parlâmes Colbert & moi de l'acquisition que Mr. le Cardinal faisoit du Duché de Nevers, du dessein que j'avois eu de l'avoir, puis de mon affaire avec Mlle. de Guise sur la succession de ma grand'mere. Il fut fort édifié de me trouver si savante dans mes affaires; il soupa avec Mr. le Comte de Béthune au château, & quantité de ces Mrs. J'avois ordonné que l'on servît exprès une table pour eux.

Je partis d'aſſez bonne heure de Vandy, j'avois impatience d'arriver à Sedan. Baradas me dit que les Officiers du régiment de Hombourg qui m'eſcortoient, avoient envie de me ſaluer. La Salle me dit que ſi je l'avois agréable, leurs eſcadrons feroient halte ſur la hauteur : j'en fus bien-aiſe, je me démaſquai : je ſais que les Allemands aiment à voir les Princeſſes, je fis arrêter mon carroſſe ; ils me ſaluerent à l'Allemande, ou pour mieux dire à la mode de la Cavalerie ; tout a pris là leur. Je trouvai ce régiment fort beau, de beaux hommes, bien vêtus & bien montés. Je dis à Baradas de faire approcher le Lieutenant-Colonel, il me vint ſaluer, il ne parloit point François, & ne l'entendant pas, je dis à Baradas de lui dire que je n'avois pas vu de plus beau régiment que le ſien, que j'en avois beaucoup vu, & que je me connoiſſois mieux en troupes que n'ont de coutume les Princeſſes de ma qualité. Il me fit dire qu'il étoit bien-aiſe d'avoir mon approbation, qu'il avoit bien entendu parler de moi, & qu'il ſavoit que j'étois une brave Princeſſe, qu'il feroit ravi d'expoſer ſa vie & ſon régiment pour mon ſervice : puis il fit marcher ſon régiment devant. L'on avoit mené les habitants de Vandy pour

paſſer un certain bois où l'on diſoit qu'il y avoit ſouvent des ennemis, & même nous paſſâmes ce bois au trot : ces habitants de Vandy ſont de braves ſoldats, dans ce pays-là tous les habitants ſont aguerris. Nous ne trouvâmes perſonne, Dieu merci ; ils me menerent juſqu'au Chêne dont j'ai parlé, & d'où je les renvoyai ; je paſſai à Pont-Bar heureuſement. Quand je fus à Chemery, un bourg qui eſt à deux lieues de Sedan, la Salle me dit : Il n'y a plus rien à craindre, nous avons paſſé tous les bois ; c'eſt pourquoi, ſi vous l'avez agréable, je renvoyerai les Allemands ; Mr. de Fabert ne veut point qu'il entre des troupes dans toute l'étendue de ſon Gouvernement de Sedan. Je conſentis volontiers qu'ils s'en allaſſent ; je dis à Baradas de les remercier, & je fis donner aux trompettes de quoi boire à ma ſanté.

Comme je fus à un quart de lieue de Sedan, la Salle dit : Les Gendarmes & les Chevaux-Légers du Roi vont prendre le devant & le derriere de votre carroſſe, il n'y a plus rien à garder ; & je m'étonne dequoi V. A. R. qui ſait tout, ne m'a point encore demandé pourquoi ils ne l'avoient pas fait : elle ſait bien que nous en uſons pour elle comme pour la perſonne du Roi. Je lui répondis : J'y ai

bien penſé, & je n'ai pas oſé le demander. Quand nous fûmes dans le fauxbourg de Sedan, Damville alla devant à la prairie, où on nous diſoit que la Reine étoit, ſavoir ſi elle avoit agréable que je l'y allaſſe trouver : il revint & me dit qu'elle le trouvoit bon. J'y allai, j'arrivai dans cette prairie à toute bride avec les Gendarmes & les Chevaux-Légers, leurs trompettes ſonnoient d'une maniere aſſez triomphante. Comme je fus proche du carroſſe de la Reine, ils firent halte, & ſe mirent en eſcadron entre ſon carroſſe & le mien : je mis pied à terre à vingt pas de celui de la Reine, à qui je baiſai la robe & les mains. Elle me fit l'honneur de m'embraſſer, & de me dire qu'elle étoit bien-aiſe de me voir, qu'elle m'avoit toujours aimée ; qu'il y avoit eu des temps qu'elle avoit été fâchée contre moi ; qu'elle ne m'avoit point ſu mauvais gré de l'affaire d'Orléans ; que pour celle de la porte Saint-Antoine, ſi elle m'avoit tenue elle m'auroit étranglée. Je lui dis que je méritois bien de l'être, puiſque je lui avois déplu ; que c'étoit un effet de mon malheur, de m'être trouvée avec des gens qui m'avoient engagée à en uſer contre mon devoir. Elle me dit : J'ai voulu parler de cela d'abord, & vous dire ce que

j'avois ſur le cœur ; j'ai tout oublié, il n'en faut plus parler, & ſoyez perſuadée que je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait. Je lui baiſai les mains, & elle m'embraſſa ; puis je me tournai vers Madame la Comteſſe de Fleix ſa Dame d'honneur, & Madame la Comteſſe de Noailles ſa Dame d'atour, qui ſont toutes deux fort de mes amies, & que je n'avois pas eu le loiſir de regarder. La petite niece de Mr. le Cardinal étoit dans le carroſſe ; la Reine lui dit : Marianne, il faut faire connoiſſance avec ma niece. Je lui dis : J'en ai bien envie, & je ſuis ſûre que quand vous me connoîtrez, vous m'aimerez : elle ſe mit à cauſer, & nous eûmes tout-à-l'heure fait connoiſſance. La Reine me regarda, & me dit : Je ne vous trouve point du tout changée, quoiqu'il y ait ſix ans que je ne vous ai vue ; vous êtes mieux que vous n'étiez, je vous trouve plus graſſe, & le teint plus beau. Je lui demandai : V. M. n'a-t-elle pas oui dire que j'ai des cheveux gris ? Elle me dit oui. Je lui dis : Je ne veux tromper perſonne en rien, je n'ai pas voulu mettre de poudre aujourd'hui, afin de vous les faire voir : elle les regarda, & s'étonna d'en tant voir à mon âge. Je lui dis que Me. de Guiſe avoit été ainſi à vingt

ans, que du côté de mon pere on venoit gris de bonne heure. La Reine se mit à rire, & me dit : Je suis étonnée de vous entendre dire mon pere, néanmoins vous faites bien; de dire Monsieur mon pere, cela seroit ridicule. Je lui répondis : Cette maniere de parler est si commune, que des gens comme moi ne le doivent plus dire ; d'appeller mon pere Monsieur, à présent qu'il y en a un autre, cela ne seroit pas bien, & il me faut du temps pour m'accoutumer à dire Mr. le Duc d'Orléans, ou S. A. R. je ne sais si ce dernier est respectueux devant V. M. Elle me demanda si je ne m'étois point ennuyée à St. Fargeau, & à quoi je me divertissois : je lui dis que je ne m'y étois point ennuyée, & que je m'y étois assez bien divertie.

Lorsque l'on entra dans la Ville, la Reine me dit : Pour vous faire honneur, on a renforcé la garde de la porte, il n'y en a pas tant ordinairement. Je trouvai cela fort plaisant, & je lui dis : Jusqu'ici on m'a traitée comme une Princesse étrangere. Arrivés au château, la Reine parla à tous ces Messieurs qui étoient venus avec moi. Elle me demanda : Qu'est-ce que Matha vient faire ici ? Je lui répondis que je n'en savois rien. Les nieces de

Mr. le Cardinal arriverent ; après avoir ſalué Meſdames de Fleix & de Noailles, elles vinrent à moi. Je dis à ces Dames : Il me faut nommer ces Demoiſelles, je crois qu'elles ne me connoiſſent point. Mademoiſelle de Mancini n'eſt belle ni laide ; Hortence eſt une belle fille ; je trouvai qu'elles n'avoient pas bonne grace. Les filles de la Reine vinrent toutes me ſaluer ; je connoiſſois Mlle. de Gourdon il y avoit long-temps, je l'avois vue auprès de Me. la Princeſſe où la Reine l'avoit miſe parce qu'elle ne vouloit pas être Religieuſe. C'eſt une fille d'une maiſon de qualité d'Ecoſſe ; & lorſque Mr. le Prince fut arrêté, elle ne voulut pas ſuivre Madame la Princeſſe, la Reine la prit, c'étoit la ſeule que je connoiſſois. Les quatre autres étoient Fouilloux, Boimenil, Chemeraut, & Meneville : la Porte étoit allée à Paris pour ſe marier avec le Chevalier Garnier, Lieutenant des Gardes ; c'étoit un homme fort riche & fils d'un partiſan. Les filles de la Reine ſont toutes bien faites & aſſez jolies : Meneville eſt fort belle ; la Reine me fit l'honneur de me parler de ſes amours avec le Duc de Damville, dont j'avois entendu parler ; il y avoit déjà trois ou quatre ans que cela duroit, & que de trois en trois mois Dam-

ville diſoit qu'il la vouloit épouſer ; Madame la Ducheſſe de Vantadour ſa mere ne le vouloit pas. Jamais homme ne s'eſt trouvé à cinquante ans n'être pas maître de ſes volontés, & ne ſe pouvoir marier à ſa fantaiſie ; c'eſt l'amant du monde le plus incommode. La Reine me conta que Meneville n'oſoit ſortir la plupart du temps ; que quand il alloit à quelque voyage, il lui laiſſoit ſon Aumônier pour lui dire la Meſſe & pour la garder : jamais galanterie n'a été menée comme celle-là.

Lorſque j'arrivai à mon logis, je trouvai un Gentilhomme de la part du Roi, un de Monſieur, & de Mr. le Cardinal, qui me venoient témoigner le déplaiſir qu'ils avoient tous trois de ne s'être pas trouvés à Sedan à mon arrivée ; que le ſiege de Montmedi qui étoit ſur ſa fin les empêchoit de le quitter, & qu'ils avoient la plus grande impatience du monde de me voir. Je répondis à cela comme je devois. La Comteſſe de Béthune voulut coucher dans un cabinet qui eſt derriere ma chambre, & elle diſoit à tout le monde : S. A. R. nous a recommandé à Mr. le Comte de Béthune & à moi, de ne pas quitter de vue Mademoiſelle. Le matin j'allai à la Meſſe de la
Reine

Reine, au retour je montai à sa chambre, où elle me fit l'honneur de me montrer des pendants d'oreilles qu'elle avoit fait faire : elle raccommoda mes cheveux qu'elle ne trouvoit pas bien; elle m'ajusta avec toute la bonté imaginable. Je reçus des visites de tout ce qui étoit à Sedan, qui n'étoit pas grand monde. L'après-dînée que je retournai chez la Reine, elle joua, & ne laissa pas de causer avec moi: au jeu elle me dit que je trouverois le Roi si changé, qu'il étoit si grand, si gros, & si enhardi, qu'elle croyoit que je le trouverois de bonne mine; que pour Monsieur je ne le trouverois guere crû, que je lui trouverois une belle tête, & qu'il me ressembloit. Pendant la collation, elle disoit: Ma niece mange comme mon fils, elle me fait souvenir de lui. A la toilette M^e. de Beauvais disoit à la Reine : Madame, Mademoiselle ne vous fait-elle pas souvenir de Monsieur? Je sens que j'ai bien des pensées lorsque je la regarde : la Reine rioit; tous ces propos, joints avec ce que le monde disoit, me firent assez croire que l'on songeoit à nous marier ensemble.

Le Comte de Béthune fut à Stenay voir M^r. le Cardinal, qui envoyoit tous les jours savoir des nouvelles de la Reine; le

Roi y envoyoit aussi, & ses Gentilshommes venoient à mon logis, lorsqu'ils ne me trouvoient pas chez la Reine. Elle alloit tous les soirs aux Capucins, où le St. Sacrement étoit exposé : cette Eglise étoit hors de la Ville ; après le Salut, la Reine alloit à la prairie. Elle me fit conter tous les différends que j'avois eus avec S. A. R. pour mon compte de tutelle ; j'en parlai fort succinctement, parce qu'il y avoit beaucoup de circonstances qu'elle n'eût pas entendues : néanmoins de temps à autre elle m'interrompoit pour me dire : Vous êtes bien habile ; quelle pitié ! on vous a bien tourmentée injustement ; & plusieurs autres discours fort obligeants. Elle me parla de mes Gens avec une bonté incroyable, & me disoit que si je jugeois qu'elle me pût servir pour leur retour auprès de S. A. R., je n'avois qu'à dire, qu'elle agiroit de tout son cœur, qu'elle étoit bien-aise de voir que je ne les avois pas abandonnés, comme on le disoit, que cela auroit été bien vilain à moi. Je l'assurai que rien n'étoit plus éloigné de mon humeur que de sacrifier des personnes qui m'avoient si bien servie ; que j'avois fait tout ce que j'avois pu pour ne rien signer de tout ce que S. A. R. demandoit de moi, sans faire ma condi-

tion de leur retour; que M[rs]. de Beaufort & de Béthune m'avoient dit que c'étoit outrager mon pere au dernier point que de faire une condition d'une affaire que je devois attendre de lui, & que je ne devois pas douter qu'il ne me la fît de la meilleure grace du monde. La Reine dit: Je souhaite que cela arrive ainsi; ces Messieurs ont eu raison de croire & de dire que Monsieur en devoit user de cette façon; pour moi qui le connois, je n'aurois pas été de leur avis, j'aurois pris mes sûretés, on le fait changer d'un moment à l'autre, j'en ai l'expérience: quelles promesses ne m'a-t-il pas faites? à quoi ne m'a-t-il pas manqué? J'aurois grande peine à l'avenir de m'y fier. Je sentois mieux qu'elle tout ce qu'elle disoit, pour l'avoir assez éprouvé: on peut juger quel chagrin ce discours me donna, & combien je sentis en même-temps de consolation de recevoir des marques de la bonté de la Reine, & de connoître aussi que je n'étois pas la seule envers qui S. A. R. n'en avoit pas bien usé.

On attendoit à tous moments des nouvelles de la prise de Montmedy, dont le siege s'avançoit fort. Le lundi, dont j'étois arrivé le samedi précédent, le Chevalier de Grammont arriva, qui apporta

la nouvelle que les ennemis demandoient à capituler. Le Gouverneur avoit été tué: c'étoit un homme de cinquante-deux ans, nommé Malandri, lequel étoit Capitaine des Gardes du Roi d'Espagne; il n'y avoit qu'un mois qu'il étoit arrivé dans le pays, & qu'il étoit Gouverneur de cette place; il avoit eu ce Gouvernement par la mort de Bere, il s'alloit marier le jour que l'on investit la place; ses parents & amis s'y étoient rendus pour signer le contrat de mariage, ils furent obligés d'y demeurer. On dit qu'après avoir été blessé, on l'emporta; il se confessa, reçut les Sacrements, & ensuite il voulut qu'on le portât mourir sur la brêche, & que sa maîtresse ne le voulut point quitter quelque péril qu'il y eût; il exhorta tous les Officiers à se bien défendre & servir le Roi: cette exhortation ne servit de guere, le lendemain ils se rendirent. Le Roi étoit allé, comme il faisoit tous les jours, voir le siege; il voulut aller plus avant qu'il n'avoit accoutumé: il commanda à sa suite de demeurer, & s'avança lui troisieme; de sorte que ce fût à lui-même que l'on parla pour capituler. Il revint au galop le dire à Mr. le Cardinal; puis retourna recevoir les ôtages, & en donner, fit & signa la capitulation lui-même, & voulut voir sortir la

garnison, laquelle eut beaucoup de consolation dans le malheur & la nécessité où elle se trouva de se rendre, que ce fût entre les mains d'un si brave Roi & de si bonne mine. Le Roi loua cette garnison de sa bravoure & de sa généreuse résistance, elle s'étoit fort bien défendue.

Le Roi arriva le mardi à Sedan à deux heures après midi; la Reine l'attendoit à dîner; il vint au galop, & arriva si mouillé & si crotté, que la Reine qui le vit en cet état par une fenêtre, me dit: J'ai envie que vous ne le voyiez que lorsqu'il aura changé d'habit. Je lui répondis qu'il n'importoit pas pour moi. Il entra, & quelque négligé qu'il fût, je le trouvai de bonne mine. La Reine lui dit: Voici une Demoiselle que je vous présente, & qui est bien fâchée d'avoir été méchante, elle sera bien sage à l'avenir. Il se mit à rire, & ensuite elle lui demanda: Où est votre frere? Il répondit: Il vient dans mon carrosse, il n'a pas voulu venir à cheval, il ne veut pas se montrer négligé, il est ajusté au dernier point. En même-temps qu'il disoit cela, il rioit & regardoit la Reine, comme pour faire entendre que c'étoit pour moi. Le Roi se mit à conter ce qui s'étoit passé à Montmedy, & d'une occasion qu'il avoit trouvée à son retour, qu'en

un endroit dans le bois que l'on appelle le trou de souris, on avoit tiré sur le carrosse du passage où étoient Montaigu & Bartet; que l'on avoit percé le carrosse & blessé le cocher; qu'à l'instant Montaigu qui étoit malade étoit monté à cheval, & s'étoit mis à la tête des Chevaux-légers; qu'à ce bruit il étoit monté aussi à cheval, & étoit allé dans le bois où on avoit pris dix ou douze fusiliers; qu'il y en avoit eu un ou deux de tués, & que le reste étoit demeuré prisonnier; qu'ils avoient dit qu'ils étoient d'un petit château, dont j'ai oublié le nom, & qu'ils avoient un passeport pour aller en parti. La Reine dit: Je suis d'avis que vous les renvoyiez, puisque c'est vous qui les avez pris. Ensuite la Reine demanda: Pendant cette action, qu'est devenu votre frere? Le Roi dit: Il est demeuré en carrosse, parce qu'il n'étoit pas botté. Tout ce qu'il y avoit-là de gens dirent à la Reine que le Roi avoit percé le bois tout des premiers, & nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'en empêcher, il n'y a pas eu moyen.

Dans ce temps-là on entendit un carosse, le Roi dit: Voilà mon frere qui vient; il entra avec un habit gris tout uni, & une petite oye de couleur de feu, il étoit fort ajusté. Après avoir salué la Reine, il vint

à moi, me ferra dans la fenêtre, & m'embrassa; il me témoigna une grande joie de me voir, & me dit qu'il me trouvoit fort embellie. Je lui dis que je le trouvois crû : nous nous louâmes fort. La Reine me dit : Allez-vous-en dîner, & ce soir il faut que vous soupiez en famille. Je fis une grande révérence, & m'en allai à mon logis, où je reçus beaucoup de visites. On me dit que Mr. le Cardinal étoit venu, je m'en allai chez la Reine, il étoit à la fenêtre avec la Reine dans un cabinet qui est sur la place. Quand ils me virent venir, ils vinrent dans la grande chambre, la Reine me dit : Mr. le Cardinal s'en alloit chez vous. Je le saluai; puis je dis à la Reine : Il me semble, Madame, qu'il seroit bien à propos que V. M. nous fît embrasser après tout ce qui s'est passé; pour moi ce sera de bon cœur. La Reine s'en alla à la fenêtre, & Mr. le Cardinal s'en vint à moi, & m'embrassa les genoux; je le relevai & l'embrassai. Il me dit qu'il avoit la plus grande joie du monde de me voir, qu'il y avoit long-temps qu'il le souhaitoit, qu'il n'étoit pas le maître des obstacles qui s'y opposoient. Je me mis à railler avec lui de ce qu'on lui avoit dit du testament & des passe-ports, que je m'étois bien trouvée d'en avoir pris, & qu'on ne de-

voit pas me les reprocher, puiſque j'avois même mis l'argent du Roi en ſûreté. Il me répondit à cela le plus obligeamment du monde, puis ſe mit à me louer du bon état où il me trouvoit, enſuite nous retournâmes en converſation avec Leurs Majeſtés & Monſieur.

La Reine alla le ſoir au Salut pour remercier Dieu de la priſe de Montmedy, Monſieur y vint, & me mena le plus civilement du monde. Je trouvai que la Reine étoit devenue joueuſe, elle ne jouoit jamais quand je la quittai. Je lui dis : Il n'y a pas un changement égal à celui de voir V. M. jouer tous les jours, & que mon pere ne joue plus. Elle me répondit que cela étoit vrai. Comme elle vouloit prier Dieu, elle dit au Roi & à Monſieur : Entretenez votre couſine; elle ſe tourna vers moi, & me dit : Je vous laiſſe bonne compagnie : le Roi cauſa aſſez, & ne me parut point embarraſſé de moi. A ſouper M^e. la Comteſſe de Fleix me donna la ſerviette, que je donnai à la Reine, le Roi ne voulut jamais ſe laver. La Reine me dit : Il n'a garde de le faire : il me voulut faire laver avec lui, on croira aiſément que je m'en défendis. La Reine lui dit : Vous avez beau faire, ma niece n'en fera rien; je fis même

beaucoup de façons pour Monſieur; à la fin la Reine me dit de n'en point faire. La Reine étoit à table au milieu, l'on mangeoit en particulier ; c'eſt-à-dire, que les femmes de la Reine la ſervoient: il y avoit beaucoup de monde. Le Roi étoit au bout à la droite, Monſieur & moi à la gauche. La Reine dit à Monſieur, qu'il n'étoit guere civil de ne me pas faire mettre au-deſſus de lui ; il lui répondit qu'il ne falloit pas faire tant de façons entre proches, & que la vérité étoit qu'il ne s'en étoit pas aviſé. Me. la Comteſſe de Fleix me donna à boire comme à eux; on me fit tout l'honneur poſſible, les violons jouerent pendant le ſouper, & après nous danſâmes. La Reine ne ceſſa pas de me louer, & de me dire que je danſois bien, & que je ſentois bien ce que j'étois ; qu'elle étoit bien-aiſe quand elle ſe retournoit de me voir après elle, & mille diſcours de cette nature. J'étois entre le Roi & Monſieur, le Roi cauſoit avec Mlle. de Mancini, & quelquefois avec moi; je craignois de le queſtionner, & de lui-même il ne parloit pas beaucoup.

Le lendemain j'allai à la Meſſe de la Reine, où Mr. le Cardinal vint. Il me dit : Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir

trouvée ici, je m'en allois chez vous. Après la Messe, il me dit qu'il y venoit. Je lui dis : Montez donc dans mon carrosse ; il se mit à la portiere auprès de moi, & me dit : Qui vous auroit dit en 1652 que le Mazarin auroit été en portiere auprès de vous en 1659, vous ne l'auriez pas cru ; & si le voilà lui-même, ce Mazarin qui faisoit tant de mal. Je me mis à rire, & lui dis : Pour moi je ne l'ai pas cru si méchant ; j'ai toujours jugé que les affaires viendroient où elles sont. Vous l'avez dit même, me dit-il, & je sais que Mr. le Prince & vous, vous avez souvent ri de tous les emportements de S. A. R. contre moi, & que vous disiez : Il reviendra, il est bon-homme, pour moi j'en serai bien-aise, il nous traitera fort bien, & nous y trouverons notre compte. N'est-il pas vrai que vous avez dit cela ? Je le lui avouai, & lui dis que j'étois bien-aise qu'il connût par-là que je n'avois pas eu d'aversion pour lui. Lorsqu'il entra dans mon logis, il vit le Comte d'Escars, il me dit : Il me fait ressouvenir du Comte de Holac & des mauvais traitements que Mr. le Prince lui a faits ; il est cruel qu'il ait si peu de considération pour une personne que vous lui avez donnée, de la qualité & du mérite dont

il eſt. Je me mis à rire, & lui dis : Vous ne me ferez pas donner dans le panneau, vous ſeriez bien-aiſe que je me plaigniſſe de Mr. le Prince, afin d'avoir ſujet de dire : dès qu'elle a été à la Cour, elle a renié ſes amis diſgraciés. Mr. le Prince n'a pas tout-à-fait raiſon en ce qui me paroît de l'affaire du Comte de Holac ; je n'en ai point ſu le détail, je ne lui ai oſé écrire. Je ſuſpendrai mon jugement juſqu'à ce que je le voye ; & quand il auroit tort, & que j'en ſerois perſuadée, je ne m'en plaindrois pas, tant qu'il ſeroit en l'état où il eſt ; quand il ſera à la Cour, je le gronderai bien. Il me dit : Vous vous êtes dû acquerir aſſez d'autorité ſur lui par les obligations qu'il vous a, pour le gronder tant qu'il vous plaira. Il vous a des obligations infinies, vous lui avez ſauvé la vie, vous l'auriez épouſé ſi ſa femme fût morte ; pendant ce temps-là il étoit amoureux de Me. de Châtillon ; elle dit qu'elle l'eût épouſé ; & pour que je n'en doutaſſe point, l'Abbé Fouquet m'a apporté de vos lettres qu'il lui a envoyées. Je lui dis : Voici encore un autre panneau dans lequel je ne donnerai non plus que dans l'autre. Madame la Princeſſe n'a point en été état de mourir, & on n'a jamais parlé de me marier avec

Mr. le Prince. Je ne dis pas que, si sa femme fût morte, cela n'auroit pu arriver, & je ne crois pas même que Me. de Châtillon eût pu y être un obstacle; Dieu m'a voulu laisser en état de n'avoir d'établissement que par vous, & vous en laisser la gloire; pour moi je suis persuadée qu'il me sera fort avantageux, & qu'avec l'affection que vous me témoignez, vous me mettrez fort bien. Sur cela il me dit tout ce qu'il y avoit de plus beau au monde pour moi, & pour me témoigner son zele pour mon service; que si mon pere avoit voulu, je serois Reine de France; que sa mauvaise conduite avoit rendu inutile le zele qu'il avoit de me servir; qu'il ne falloit plus parler du passé, & qu'il en gardoit tous les déplaisirs possibles en son cœur. Puis il me parla de la maniere dont mon pere m'avoit traitée, le blâma fort, & loua ma conduite. Je voulus l'aller reconduire, il me dit : Il ne faut pas en user avec cérémonie avec moi qui suis votre serviteur, & à qui vous avez promis amitié; si vous en faites, je croirai que vous me traiterez en Mazarin. Je me mis à rire, & lui aussi, & je rentrai dans ma chambre. L'après-dîner le Roi me vint voir, il m'entretint le plus civilement du monde, je le voulus

aller reconduire, il ne voulut pas, & il fit des compliments comme auroit fait un autre; je ne laissai cependant pas d'aller jusqu'à son carrosse. Je lui disois, si V. M. ne me veut pas laisser aller pour elle, qu'elle me laisse aller pour le monde, qui croiroit que je ne saurois pas faire mon devoir. Et moi, dit-il, pour le mien, je ne dois pas vous laisser venir. Quand il fut à son carrosse, il me dit: Vous m'ordonnez donc de monter, & sans cela je n'oserois le faire devant vous. Rien ne me parut plus civil, il me parla de l'affaire de Champigny que j'avois gagnée, & me dit qu'il en avoit été bien-aise, parce que dès-lors il avoit cru que mon pere n'apporteroit plus d'obstacle à mon retour. Il me demanda combien j'avois d'argent de cette affaire: je lui fis signe de n'en pas parler davantage, parce que le Marquis de Richelieu étoit présent.

Monsieur vint dès que le Roi fut sorti. Après avoir été quelque temps chez moi, il me dit: Vous voulez aller chez la Reine, allons-y ensemble. Je lui demandai, n'appellez-vous pas le Maréchal du Plessis? parce que lorsque je quittai la Cour il alloit toujours avec lui. Il me dit: Non, je n'ai plus de Gouverneur, je vais tout seul.

il avoit un habit neuf, & en changeoit tous les jours. Tant que je fus à Sedan, je jouai à la bête avec la Reine ; nous étions de moitié Monsieur & moi, elle trouva que j'avois si peu d'application au jeu, qu'elle me le fit quitter. Monsieur le voulut prendre, & il ne le garda pas longtemps, & le donna à Madame de Fienne. Nous allâmes causer ensemble, il me demanda combien je serois encore à la Cour : je lui dis que je ne savois pas le jour, que ce seroit bientôt, parce que je voulois aller à Forges. Il me dit que je me moquois, que cela étoit bon quand je n'avois rien à faire, que je ne devois plus quitter la Cour. Je lui dis : Pour cette année j'irai à Forges, & les autres je suivrai la Cour, ce seroit trop pour la premiere fois. A mon arrivée à Sedan, j'avois annoncé ce voyage à tout le monde, afin qu'on ne crût pas que j'eusse dessein de demeurer à la Cour.

Monsieur me mena dans sa chambre voir ses pierreries. Le Comte de Béthune trouva mauvais de ce que je n'avois pas appellé sa femme pour y venir ; elle voyoit jouer la Reine : je ne crus pas cela nécessaire, parce que j'avois deux ou trois filles de la Reine avec moi, & la chambre de Monsieur étoit tout proche

de celle de la Reine. La Comteſſe de Béthune étoit fort aiſe d'être à la Cour; elle diſoit à tout le monde : Peut-on s'ennuyer quand on voit le Roi & la Reine tous les jours? J'aime la Cour, je voudrois bien n'en ſortir jamais, j'aurois contentement; je crois que Mr. de Béthune & moi ne quitterons point Mademoiſelle qu'elle ne ſoit mariée. Quand j'appris cela j'en fus ſurpriſe, je ne faiſois pas mon compte de les avoir plus long-temps que le voyage; on aime bien les gens ſans que l'on aime à demeurer éternellement avec eux. Mademoiſelle de Vandy alla faire ſa cour à la Reine, qui lui parla des Comteſſes de Fieſque & de Frontenac : Vandy lui conta la maniere dont elles en avoient uſé avec moi; la Reine les blâma fort, elle m'en parla auſſi peu obligeamment pour elles. Elle me dit : La Comteſſe de Fieſque a toujours été une folle & une évaporée; je m'étonne que vous l'ayiez priſe auprès de vous. Je lui dis que j'avois fait tout ce que j'avois pu pour l'éviter; que ſa belle-mere avoit été ma Gouvernante; que je ne pouvois pas lui fermer ma porte lorſqu'elle étoit venue à Saint-Fargeau, & que je me pouvois vanter de n'avoir jamais eu de confiance en elle. Et pour Madame de Frontenac, ſi on oſoit, dit la

Reine, on ſeroit bien-aiſe de tout ce qu'elle vous a fait Qui a jamais entendu parler de prendre une telle créature qu'elle pour votre Dame-d'Honneur, qui n'avoit ni naiſſance ni mérite? Je n'étois pas aſſez bien avec vous dans ce temps-là pour vous donner mon avis là-deſſus, en un autre temps je ne l'aurois pas ſouffert. Hélas, Madame, dis-je, je porte bien la peine de ma faute, ne m'en dites pas davantage. Elle me demanda ſi je prendrois bientôt une Dame-d'Honneur : Je lui dis que non, que j'avois ſi mal choiſi pour m'être trop hâtée, que je voulois être long-temps ſans en prendre. Pendant que j'étois à St. Cloud, on me parla de Madame de St. Chaumont, ſœur de Madame la Maréchale de Grammont : c'eſt une fort honnête perſonne : je la connoiſſois ſi peu que je ne jugeai pas à propos de la prendre ; Mᵉ. de Longueville ne m'en écrivit pas ouvertement, elle me témoignoit par ſes lettres qu'elle en ſeroit bien-aiſe. On me parla auſſi de Madame de Rhodes. Pour elle je la connoiſſois fort, & je l'eſtimois beaucoup, je ne me voulois pas haſarder. On me propoſa la Marquiſe d'Antin, Madame de Monimy, & Madame la Comteſſe Des Marais. Monſieur me demanda auſſi quand je pren-

drois une Dame-d'Honneur ; je lui dis qu'apparemment je changerois un jour de condition, qu'en ce temps-là on feroit bien-aife de m'en donner, & qu'en ce cas je ferois fâchée d'en avoir pris une. Il me dit : Vous avez raifon, ne vous preffez point. C'étoit-là ma véritable intention, je ne le difois à perfonne, parce que l'on peut changer.

Je dis au Comte de Béthune de demander à Mr. le Cardinal quand il trouveroit bon que je m'en allaffe. Mr. le Cardinal dit que j'étois la maîtreffe, que je pouvois demeurer tant que je voudrois. Je l'allai voir dans le château où il demeuroit, il ne voulut pas que j'y allaffe ; lorfque je lui envoyai demander audience, il me manda que fi j'avois quelque ordre à lui donner, il me viendroit trouver : je le preffai tant, qu'il dit que puifque je le lui commandois, il m'attendroit. On m'envoya la chaife de la Reine, parce que les carroffes vont à peine dans le château. Il vint au-devant de moi, puis nous nous mîmes à la ruelle de fon lit. Je lui dis que je venois recevoir fes commandements, & favoir s'il ne trouvoit pas bon que je partiffe le lendemain : il me dit que j'étois la maîtreffe, que fi je voulois fuivre la Cour le refte du voyage, je le pouvois ; que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je

lui répondis que c'étoit trop pour la premiere fois, & que S. A. R. qui n'y avoit demeuré que trois jours, ne trouveroit peut-être pas bon que j'y fisse un si long séjour, & qu'il falloit aussi que j'allasse aux eaux. Sur quoi il s'écria que j'avois une santé à m'en pouvoir dispenser, & que l'air de la Cour me feroit plus de bien. Je lui dis que j'avois résolu d'en prendre cette année; que j'en avois pris la précédente; que cela ne faisoit rien si on n'en prenoit une seconde fois; que j'avois un voyage à faire à Champygny. Il me questionna sur cette affaire d'une maniere à me confirmer dans la pensée que j'avois eue, qu'il n'y prenoit pas l'intérêt que M^e^. d'Aiguillon avoit voulu faire croire par la lettre qu'elle avoit voulu faire courir dans le monde. Il s'informa de l'état de mes affaires, de ma dépense & de mon revenu, dont je lui rendis fort bon compte : je lui fis connoître le préjudice que mes affaires avoient reçu de l'éloignement de Présontaine; il ne connoissoit pas Nau. Nous parlâmes de M^r^. le Prince, des fautes que l'on avoit faites pendant la guerre de part & d'autre, & du Cardinal de Retz : il me conta qu'il n'avoit été fait Cardinal que par la Reine; qu'il lui écrivoit toujours de n'y point

consentir; que c'étoit un homme en qui on ne pouvoit avoir nulle confiance; que la Reine ne le crut pas, & qu'elle a vu depuis ce qu'il a fait; qu'il a l'ame noire; que Mr. le Prince au contraire l'avoit bonne, & qu'avec lui on se reconcilieroit aisément. Il me parla de la Comtesse de Fiesque avec le même mépris qu'avoit fait la Reine, & me dit qu'il ne connoissoit point Madame de Frontenac. Je lui dis: Ces chapitres tiennent beaucoup de temps, le vôtre est précieux, il ne faut pas en abuser. Je m'en allai, il voulut descendre à pied auprès de ma chaise jusques chez la Reine; j'en descendis, & voulus aller à pied avec lui : nous convînmes qu'il demeureroit, & que j'irois en chaise.

Je dis à la Reine que je m'en irois en chaise le lendemain. Le Roi me demanda à quelle heure, afin de commander mon escorte : Je lui dis que ce seroit à l'heure qu'il lui plairoit. On dit que j'irois coucher à Charleville, au Gouvernement de Mr. le Duc de Noirmoutier, qui en fut fort aise & moi aussi, parce que c'étoit une belle place. Depuis le retour du Roi à Sedan, on avoit dansé tous les jours; & quoique Monsieur m'eût dit d'y venir, je n'y allai point que le Roi ne me l'eût envoyé dire. Il me dit lui-même : Je vous

prie de venir tous les jours danser tant que vous serez ici. Il s'accoutuma à moi, il me parla de ses Mousquetaires, me fit des excuses de n'en avoir point envoyé au-devant de moi; il me dit qu'il ne l'avoit point fait, parce qu'il y en avoit une partie au siege de Montmedy, & que l'autre faisoit garde auprès de sa personne. Je le questionnai fort sur cette Compagnie; il me dit qu'il avoit été bien fâché que mon pere ne voulût pas que le Chevalier de Charni y fût. Je lui dis qu'il étoit dans ses Gardes; il me demanda dans quelle Compagnie; je lui dis que c'étoit dans celle de Pradelle. Il me parla de la force du Régiment des Gardes; je lui demandai combien il faisoit de Bataillons: il me conta aussi que ses Gardes-du Corps alloient à l'armée, & en quel nombre; il me demanda si je trouvois leurs casaques belles: je lui dis qu'oui. Il me dit: Rien n'est plus beau que deux escadrons bleus; vous les verrez; ils vous escorteront: je suis fâché de ne pouvoir vous donner des Mousquetaires, ils font garde ici, parce que le Régiment des Gardes est à l'armée. Il me parla de ses Compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Légers, qui étoient de 200 Maîtres; de son régiment de Cavalerie, dont il prenoit soin, & qu'il y

avoit à toutes ces troupes-là quantité de trompettes les meilleurs du monde, que j'en avois pu voir, qu'ils étoient bien vêtus. Il me demanda si je n'avois jamais entendu des timballes; (on m'avoit dit que lorsque je lui parlerois, je lui fisse compliment sur ce qui s'étoit passé pendant la guerre, l'occasion des timballes me parut fort favorable pour cela) je lui répondis : Oui, Sire, j'en ai entendu. Il me demanda, & où? Je me mis à sourire, & lui dis avec une mine respectueuse : Dans les troupes étrangeres qui étoient avec nous pendant la guerre. J'ajoutai : Le souvenir ne m'en doit pas être agréable; c'a été dans le tems où j'ai déplu à V. M. Je lui en demande pardon; je le devrois faire à genoux. Il me répondit : Je m'y devrois mettre moi-même de vous entendre parler ainsi. Je continuai, & lui dis : C'est un effet de mon malheur que mon devoir m'ait obligée à agir d'une maniere qui a déplu à V. M.; je la supplie de l'oublier, & de croire que je ne souhaite rien avec tant de passion que de trouver les occasions de faire autant pour son service que j'ai fait contre. Il me répondit fort obligeamment : Je suis persuadé de ce que vous me dites, il ne faut plus parler du passé. Nous nous remîmes à parler de

la guerre : il me conta toutes ſes campagnes & tout ce-qu'il avoit fait. Je lui dis : Le Roi votre grand-pere n'y a pas été ſi jeune. Il me répondit : Il en a néanmoins plus fait que moi ; juſqu'ici on ne m'a pas laiſſé aller ſi avant que je l'aurois voulu ; à l'avenir j'eſpere que je ferai parler de moi. Je lui dis qu'il feroit bien, que les Rois devoient ſouhaiter d'avoir autant d'acquis que les autres : il me parut avoir les meilleurs ſentimens du monde, & j'en fus tout-à-fait ſatisfaite.

Le vendredi au ſoir que je m'en allai chez la Reine, Monſieur vint à la courſe au-devant de moi, & me dit : Vous ne vous en allez point demain, ce ne ſera que Dimanche. J'entrai dans le cabinet où étoient la Reine, le Roi, & Montaigu, Cornette des Chevaux-Légers du Roi, qui devoit m'eſcorter à mon retour. La Reine me dit : Nous avons réſolu que vous ne partirez point demain pour aller à Charleville ; la journée eſt longue, il faudroit partir matin, vos chariots ſont hors la Ville, ils ne ſauroient entrer que quand la porte s'ouvre ; le chemin n'eſt pas trop aiſé, à ce que dit Montaigu, il vaut mieux que vous ne partiez que Dimanche après le dîner ; vous irez coucher à la Caſſine, qui eſt une fort belle maiſon qui

appartient au Duc de Mantoue ; elle n'eſt qu'à quatre lieues d'ici ; je penſe que vous ne ſerez pas fâchée d'être encore un jour avec nous. On peut juger ce que je répondis : toute la Cour me témoigna beaucoup de joie de ce retardement : je le mandai au logis, & au Comte de Béthune, lequel me dit que ce changement venoit de ce que Montaigu n'étoit pas trop bien avec Noirmoutier, & que par cette raiſon il n'étoit pas bien-aiſe d'aller à Charleville, & que Noirmoutier étoit au déſeſpoir de ce changement.

Le Samedi après dîner, on dit que les ennemis avoient envoyé un grand parti de Rocroy en campagne, & qu'ainſi il n'étoit pas à propos que j'allaſſe coucher à la Caſſine ; que c'étoit une maiſon au milieu des bois, où on me pourroit enlever, & toute mon eſcorte, fort aiſément : on jugea qu'il étoit plus ſûr de retourner par le chemin par lequel j'étois venue ; & même le ſoir que l'on ſe promenoit dans la prairie, il vint des Gens des quartiers des Gendarmes & Chevaux-Légers, qui dirent qu'on leur avoit donné avis qu'on les vouloit enlever dans leurs quartiers. On leur manda de venir coucher dans la prairie qui eſt ſous la coulevrine de Sedan. Ce ſoir-là le Roi monta à cheval ; ce qu'il

faisoit tous les soirs ; il m'y fit monter, & les filles de la Reine avec moi : il me montra ses chevaux les uns après les autres, que je trouvai fort beaux. On dansa le soir comme à l'ordinaire, & après je pris congé de la Reine qui me traita comme elle avoit fait à mon arrivée, c'est-à-dire, le mieux du monde. Je voulus aller à la chambre du Roi, il me dit adieu chez la Reine, & ensuite Monsieur en fit autant : j'allai cependant attendre le Roi dans sa chambre par l'avis de Mr. de Béthune, quoique le Roi me l'eût défendu ; aussi n'y vint-il pas.

Le lendemain Monsieur vint entre sept ou huit me dire adieu ; c'est un grand excès pour lui, il ne se leve qu'à onze heures tous les jours. Il fut toujours avec moi, & il ne me quitta que lorsque Mr. le Cardinal arriva, auquel je dis que je ne passerois peut-être point à Paris, si je n'avois besoin de me baigner. Il me pria d'y passer afin que tout le monde connût que je pourrois faire ce qu'il me plairoit ; il me fit mille protestations d'amitié & de service. Je partis de Sedan fort contente ; beaucoup de gens s'en revinrent avec moi, & entr'autres le Grand-Maître, le Grand-Prévôt, Froulay, la Salle, Colbert, l'Abbé de Bonzy, Matha, & quantité d'autres.

Le

Le Duc de Navailles, qui commande les Chevaux-légers, se mit à leur tête lorsque je sortis de la Ville, & au moment que j'y passai, puis il remonta à cheval. Le Comte & la Comtesse de St. Aignan avec leurs enfants s'en revinrent avec moi; la Comtesse de St. Aignan ne voulut pas venir dans mon carrosse, elle étoit bien-aise de ne pas quitter son mari. Pendant que cette escorte fut avec moi, les Gardes du Roi coucherent dans la salle à la porte de ma chambre, me suivirent partout, & allerent à mon couvert, marcherent devant ma viande, ils firent tout comme au Roi; & la Lande, Enseigne, qui les conduisoit, me dit qu'il avoit ordre d'en user ainsi. A Pontverger je ne pus dîner dans le pré, parce qu'il pleuvoit; je trouvai la maison des Gendarmes du Roi, qui étoit moins ruinée que les autres.

J'arrivai à Reims en plus bel équipage que je n'en étois partie. Les Chevaux-légers marcherent devant mon carrosse jusqu'à mon logis, & les Gardes du Corps du Roi, & les Gendarmes le suivirent. Madame la Princesse de Conti y étoit arrivée; il y avoit un jour qu'elle m'y attendoit pour se servir de mon escorte; elle me vint voir dès que je fus arrivée. Je ne l'a-

vois point vue depuis qu'elle étoit mariée, parce que les deux fois que j'approchai de Paris elle étoit groffe une fois, & l'autre elle étoit à Forges. Je la trouvai belle & bien faite, elle étoit fort crue depuis que je ne l'avois vue. Elle me parla de Forges, & de l'avantage qu'elle avoit reçu des eaux, & de l'efpérance qu'elle avoit de fe porter mieux à l'avenir. Depuis qu'elle étoit mariée, elle avoit été groffe deux fois, & avoit accouché toutes les deux fois avant terme, les deux fois d'enfants morts. Je lui demandai des nouvelles de Monfieur fon mari, qui étoit en Catalogne. J'avois oublié de dire qu'après fon mariage on lui avoit donné le Gouvernement de Guyenne, & la Charge de Grand-Maître de la Maifon du Roi à la mort de Monfieur le Prince Thomas : ces deux Charges appartenoient à Monfieur le Prince. Elle me parla de ce qui étoit à Forges, dont je m'informai fort foigneufement pour favoir qui s'y trouveroit. Je lui fis la guerre de ce que l'on difoit qu'elle n'alloit point à la Comédie, tant elle étoit dévote ; à quoi elle me répondit qu'elle iroit quand je voudrois avec moi. Monfieur fon mari s'étoit jetté tout d'un coup dans une extrême dévotion ; il en avoit quelque befoin, avant cela il ne croyoit

pas trop en Dieu, à ce que l'on disoit, il étoit extrêmement débauché, & ç'avoit été par-là qu'on l'avoit détaché des intérèts de Monsieur le Prince son frere.

Il étoit devenu amoureux à Bordeaux d'une Me. de Calvimont, & cette Dame fut gagnée par la cabale opposée à Mr. le Prince, & elle le porta à faire tout ce qu'il a fait. Cette cabale étoit composée de gens de toutes sortes de professions. Comme Mr. le Prince de Conti partit de Bordeaux, cette femme quitta son mari, & le suivit; ce fut un scandale public qui dura jusqu'à ce qu'il vînt à se marier; son mariage avoit été résolu avant son retour. La dévotion lui prit peu de jours après qu'il fut marié; ce fut un Abbé de Toulouse qui lui donna une grande horreur de la vie qu'il menoit, & lui en fit prendre une meilleure. Il avoit conservé une pension assez considérable sur ses bénéfices lorsqu'il se maria; il lui en prit un scrupule avec assez de raison, le bien de l'Eglise n'est point fait pour des gens mariés. Il envoya dire un matin à Mr. le Cardinal qu'il lui remettoit toutes ses pensions, de quoi il fut bien-aise; il avoit le revenu entier par le moyen des bénéfices qu'avoit possédés Mr. le Prince de Conti; & pour le récompenser, Mr. le Cardinal lui don-

na à jouir du bien de Mr. ſon frere, qui auparavant étoit employé à payer ſes créanciers. D'abord Madame la Princeſſe de Conti n'étoit pas dévote, & ne ſongeoit point à la retraite qu'elle a faite depuis; elle craignoit que de ne pas vivre comme ſon mari, elle en eût moins de conſidération. On diſoit auſſi qu'il avoit beaucoup de penchant à être jaloux: les dévots ſe rendent fort maîtres des domeſtiques quand ils ſont introduits dans une maiſon, cela ne plaît pas à une femme. Toutes ces conſidérations firent ſur ſon eſprit ce que n'auroient pas fait les années; elle mene une vie à 26 ans d'une femme de cinquante. Je la trouvai fort raiſonnable, & elle me plut extrêmement; j'allai lui dire adieu le ſoir, & le lendemain elle s'en alla à Sedan, & moi à Soiſſons.

Lorſque j'arrivai à Fîmes, tout ce qui étoit avec moi me quitta pour prendre la route de Paris; il n'y eut que Mr. le Comte de Béthune & ſa femme qui vinrent aux eaux avec moi, qui me ſuivirent, & Colbert qui s'en alloit à la Fere. Mr. le Maréchal d'Etrées, qui eſt Gouverneur de Soiſſons, vint à la porte me recevoir, avec le Maire & les Echevins, & m'apporta les clefs. J'y ſéjournai le lendemain, qui étoit le jour de la Notre-Dame de la

mi-Août. J'allai faire mes dévotions à l'Abbaye Notre-Dame, dont Mᵉ. d'Elbeuf eſt Abbeſſe; elle m'y donna à dîner, & j'y entendis tout le Service. Le ſoir le Maréchal d'Etrées, & ſon fils le Marquis de Cœuvres, me firent leur cour, & tout ce qu'il y a de Gentilshommes aux environs, avec les Dames de la Ville & du voiſinage. Le lendemain le Maréchal me donna à dîner. Mʳ. de Laon ſon fils vint me voir, & lui & l'Evêque de Soiſſons étoient auprès de moi à la Meſſe, comme ils ſont auprès de la Reine. J'eus le plus beau temps du monde à paſſer la forêt de Compiegne; le Lieutenant des chaſſes avec ſes Gardes vint au-devant de moi. Madame la Marquiſe d'Humieres y vint auſſi, tout le Bourgeois ſortit en armes; je ne voulus pas loger au château, je fus au logis de Madame d'Humieres. La journée de-là à Beauvais étoit fort longue, auſſi je partis matin; Madame d'Humieres avoit cru que j'irois coucher à Mouchi, je me ſerois trop détournée, je la priai de m'en excuſer; elle eſt de la Maiſon de Châtre & ma parente, c'eſt une fort belle femme. Comme je dînois à Clermont, Mʳ. l'Evêque de Beauvais envoya un Gentilhomme au Comte de Béthune, auquel il écrivit pour le prier de m'offrir ſa maiſon, & qu'il

croyoit que je ne lui refuferois pas d'y loger, & qu'il me donneroit à fouper. Je reçus fa civilité avec joie, & le Comte de Béthune lui marqua que j'irois. Je trouvai à une demi-lieue de Beauvais Me. la Comteffe des Marais, à qui j'avois donné rendez-vous pour venir à Forges avec moi, parce que Beauvais eft le Gouvernement de fon mari. Le Bourgeois me reçut en armes, & j'eus quantité de harangues.

J'allai defcendre chez Mr. l'Evêque; fa maifon eft fort bien & fort propre, & bien meublée, & tel qu'il convient à un Prélat qui employe mieux fon revenu qu'à la magnificence. Sa maifon n'eft ni peinte ni dorée, il y a une couche de couleur de bois ou de grifailles, fur les portes & les cheminées. Il y a des tableaux, parce que cela eft néceffaire, ils font tous tirés de l'Ecriture-Sainte. Il me donna à fouper fort magnifiquement: le matin avant que de partir, je voulus aller voir la Bibliotheque, ce qui fut caufe que pour aller à l'Eglife, je paffai par un dortoir où logeoient les Prêtres de fon Séminaire qui font en grand nombre. C'eft un digne Prélat, il fait de fon devoir fon plaifir, il n'en a pas un plus grand que de réfider, & fes divertiffements font de faire fes vifites dont

il s'aquitte fort bien ; il a autant de capacité qu'il se peut ; il s'appelle Buzanval : il a été Conseiller au Parlement de Paris, puis Maître des Requêtes, & quitta cela pour être Coadjuteur de son oncle, qui se nommoit Potier. Je m'en allai de-là à Forges : je trouvai ce lieu-là fort désert, il n'y avoit plus que Madame la Duchesse de Noirmoutier, un Président de Rouen, & peu d'hommes dont Brays étoit du nombre ; j'eus une très-grande joie de l'y trouver. Madame de Noirmoutier n'y fit pas long séjour, parce que son fils tomba malade à Paris de la petite-vérole, ce qui l'obligea de partir en diligence, parce qu'elle l'aime extrêmement. La saison étoit bien avancée, il ne venoit personne ; je jouois tous les soirs à la bête, je me promenois, quoiqu'il plût souvent, & qu'il fît presque toujours crotté.

On m'écrivit de Paris qu'il étoit nécessaire que j'écrivisse à Mr. le Cardinal pour une affaire que j'avois au Conseil ; je lui écrivis, & me remettois à Colbert, à qui je mandois le détail. Je le dis au Comte de Béthune. Il me dit : Vous n'aviez que faire d'écrire au Cardinal, une de mes lettres en auroit fait autant. A présent, lui dis-je, que je suis en commerce avec lui, je pense que je dois lui écrire

moi-même. Je m'avisai qu'il étoit bon de savoir de S. A. R. si elle auroit intention que je logeasse toujours au Luxembourg, parce que selon cela je prendrois des mesures pour louer un logis pour mon train si j'y demeurois; & si je n'y demeurois pas, j'en choisirois un moi-même dans le temps que je serois à Paris, afin d'ordonner de tous mes besoins pour les trouver prêts à mon arrivée à Paris au retour de Champigny. Je le dis au Comte de Béthune, il ne trouva pas cela à propos; il me dit que c'étoit mettre le marché à la main à mon pere, & qu'il ajusteroit cela lorsqu'il passeroit à Blois. Je lui dis: En l'état où je suis avec mon pere, il ne faut plus se faire des affaires de rien, il faut lui parler librement de tout. Il me soutint que j'avois tort; & que si je le croyois, je n'écrirois point: je voulus écrire, & j'envoyai ma lettre par un valet de pied. Beloy, à qui j'avois écrit, me manda que S. A. R. vouloit que je logeasse toujours au Luxembourg, & qu'il lui avoit commandé de me faire savoir que c'étoit son intention. Le Comte de Béthune fut assez surpris de cette réponse, & ne me parut pas fort aise que cela se fût fait sans lui. Je lui demandai comment il trouvoit Brays, s'il n'étoit pas à sa fan-

taiſie : il me dit que non, & qu'il lui trouvoit peu d'eſprit. Je l'entretenois ſouvent, & le Comte me diſoit : Que pouvez-vous tant dire à cet homme-là ? Je lui diſois : Je le connois dès l'année paſſée, je le queſtionne des gens qui ſont venus ici : le Comte devint fort chagrin à Forges.

On manda à Brays que ſa femme étoit fort malade, ce qui l'obligea de s'en aller plutôt qu'il n'auroit fait. Lorſqu'il partit, il me dit, qu'il ne ſavoit comment reconnoître les bontés que je lui avois témoignées, ſi ce n'eſt qu'il ſe donnoit à moi, qu'il me ſupplioit de l'avoir agréable, & d'être perſuadée de la paſſion qu'il avoit pour mon ſervice, & qu'il auroit l'honneur de me voir avant mon départ. Jé lui dis que j'en ſerois bien-aiſe, & que nous parlerions ſur ce qu'il venoit de me dire ; il s'en alla. Le jour même qu'il partit, le Comte de Béthune me dit ſur mon domeſtique, dont il me diſoit toujours qu'il ne ſe vouloit point mêler, que la Tour ſe vouloit défaire de ſa Charge ; que St. Aurin la vouloit acheter ; qu'il l'avoit prié dès St. Cloud de m'en parler. Je lui dis que je m'étonnois que St. Aurin ne m'en eût point parlé. Le Comte me répondit : Il a cru qu'il ſuffiſoit de m'en avoir parlé. Je lui dis que je verrois tous ceux

qui se présenteroient pour cette Charge, & que je choisirois celui qui me seroit le plus agréable.

Il est bon avant que de passer outre, de dire ce qui s'étoit passé entre la Tour & moi, depuis l'impertinence que j'ai dit qu'il avoit faite, & qui l'obligea d'être quelque temps sans me voir. Je crois avoir dit qu'il étoit ami particulier de Goulas, & qu'il ne perdoit aucune occasion de le voir : il m'avoit fait une demande dans le commencement que je fus à St. Fargeau, sur la nature des profits des fiefs. Préfontaine m'en parla en sa présence, je le lui donnai, & dans le moment il me dit : Voilà le papier, Votre A. R. n'a qu'à signer. Préfontaine fut aussi mal-habile que moi, il ne me dit rien, je le signai, & Préfontaine le contresigna. A 4 ou 5 mois de-là, Nau alla en Normandie, il trouva que ce que j'avois donné à la Tour étoit une rente démembrée de la ferme du Vicomté d'Auge, & que l'on avoit très-mal fait de me conseiller de donner cela. La Tour revint, Préfontaine lui dit cela en ami : Il dit qu'il étoit tout prêt à me rendre le don que je lui avoit fait. Préfontaine, qui est l'homme du monde le plus porté à bien faire, me dit qu'il n'étoit pas juste de me le rendre sans lui

donner mieux : on lui donna 200 écus argent comptant, & 200 écus de pension. Cela étoit assez honnête ; ensuite la Tour dit que son brevet étoit en Normandie, & qu'il l'envoyeroit. Dans ce temps-là Préfontaine s'en alla d'auprès de moi, & la Tour s'en alla en Normandie, & depuis je n'entendis point parler de lui. Je lui écrivis 4 ou 5 mois après, pour qu'il m'envoyât son brevet, comme il me l'avoit promis ; il me manda que dès que je serois à la Cour, & raccommodée avec S. A. R., il me quitteroit, & qu'il me demandoit son congé par avance. Je lui répondis que je lui donnois, & que s'il le vouloit prendre dès à présent, il me feroit plaisir, & que lorsque je serois de retour à la Cour, je l'en ferois souvenir, s'il l'oublioit.

Je le vis à Forges dans le premier voyage que j'y fis, il ne me parla de rien, ni moi à lui. Quand je fus à St. Cloud, il ne me dit mot ; je le vis encore à Forges, où il en usa de même. Peu avant que je partisse de St. Fargeau, dans le compte que j'arrêtois avec mon Trésorier, je lui avois dit : Ne payez pas la Tour de ses 200 écus qu'il ne m'ait donné le brevet, comme il me l'a promis, ce qui l'avoit obligé à le rendre. Il faisoit à Forges comme

ſi de rien n'étoit. Dès que le Comte de Béthune m'eut dit le deſſein que la Tour avoit de ſe défaire de ſa Charge, je jettai les yeux ſur Brays, & je chargeai Madame la Comteſſe des Marais de lui dire d'elle-même, qu'elle avoit appris qu'il étoit dans cette réſolution, de lui conſeiller de l'exécuter, & de lui dire : C'eſt un argent que vous mettez à couvert, votre fils eſt jeune, il faut qu'il aille à l'armée, vous êtes vieux, Mademoiſelle fera force voyages à préſent qu'elle eſt raccommodée à la Cour; & de plus, il me ſemble qu'il s'eſt paſſé certaines affaires à votre égard, qui ne vous ont pas rendu de bons offices auprès d'elle. Il lui dit qu'il avoit ce deſſein, & qu'il en remettroit l'exécution à l'hyver.

Brays fut 10 ou 12 jours à revenir d'auprès de ſa femme : à ſon retour je lui dis : Je vous apprendrai une nouvelle qui vous ſurprendra, & qui me réjouit fort. Je lui contai ce que le Comte de Béthune m'avoit dit; enſuite nous parlâmes du ſervice de Hollande. Il me dit qu'il n'étoit plus bon au ſervice, & que les perſonnes qui avoient ſervi ſous les deux derniers Princes d'Orange, & qui en avoient été bien traitées comme lui, ne pouvoient ſe réſoudre d'y retourner.

Je lui dis : Puiſque vous n'avez pas deſſein de retourner en Hollande, vous n'êtes pas un homme propre à demeurer en Province, & l'attachement que vous m'avez témoigné avoir deſſein de prendre auprès de moi, tout cela me fait juger que vous êtes propre à entrer en la place de la Tour, & ſûrement c'eſt votre fait & le mien. Il me dit que je pouvois abſolument diſpoſer de lui, qu'il ſeroit bien-aiſe de ne point entrer en cette place malgré la Tour, & que de débuſquer un ancien Officier, ce n'étoit point entrer de bonne grace dans une maiſon; qu'il me prioit de n'en point parler qu'il n'eût eu l'honneur de m'en entretenir encore une fois.

Ce jour-là Me. de Longueville me vint voir de Trye; j'allai au-devant d'elle, c'étoit un mercredi. Le ſoir, après qu'elle fut ſortie de chez moi, je parlai à Brays; je lui dis que j'étois réſolue que la Tour s'en iroit, quand même il n'accepteroit pas l'offre que je lui faiſois. Il me répondit à cela avec beaucoup de reſpect, il me ſupplia que la Tour ſortît content, qu'autrement il ne pouvoit pas prendre ſa place avec honneur. Je chargeai Segrais de parler à la Tour de la part de Brays, & de lui dire, que ſur ce qu'il avoit appris qu'il vouloit vendre ſa Charge, il ſeroit

aiſe d'en traiter avec lui, & que ſi la Tour en faiſoit difficulté, il lui diroit : Après tout ce qui s'eſt paſſé entre Mademoiſelle & vous, je penſe que vous ne devez pas prendre un autre parti : il y a apparence que Mademoiſelle ſait que ce Gentilhomme vous fait parler; ainſi je vous conſeille de prendre vos meſures là-deſſus. La Tour lui dit qu'il avoit eu la penſée de vendre ſa Charge; qu'il n'étoit pas preſſé de le faire; qu'il trouveroit pluſieurs marchands, & qu'il verroit qui lui en donneroit le plus. Je contai tous ces embarras domeſtiques à Madame de Longueville, qui comprit mieux que perſonne du monde ce que c'eſt de ſe défaire de gens mal agréables, par les tours que lui ont faits ſes domeſtiques. C'étoit le lundi matin que Segrais parla à la Tour, & ç'avoit été dans le jardin des Capucins qu'ils avoient parlé enſemble, & que je les avois vus. Je dis à Segrais de dire à la Tour que je lui avois demandé de quoi ils parloient, & ſur ce qu'il m'avoit dit qu'il lui demandoit s'il ſe défaiſoit de ſa Charge, & la réponſe qu'il lui avoit faite, je lui avois dit : Il faut bien qu'il s'en défaſſe, il ſe doit ſouvenir de ce qu'il m'a écrit, il ſera mieux de le faire de bonne grace, que d'attendre que je lui commande. Je crois que

la Tour en parla au Comte de Béthune, & qu'il lui dit de tenir bon; & il trouva mauvais que j'eusse osé avoir ce dessein sans lui en parler. Le vendredi il m'en parla, je lui dis que Brays m'avoit témoigné qu'il desiroit s'attacher à mon service; & que s'il se présentoit quelque Charge, il seroit bien-aise de l'acheter; que je lui avois dit : La Tour veut vendre la sienne, c'est votre fait. Le Comte de Béthune me dit : Vous ne vous êtes pas souvenue que je vous ai dit que Saint-Aurin desiroit avoir cette Charge. Je lui dis que je m'en étois souvenue, que je lui avois dit qu'il falloit voir tous ceux qui se présenteroient, & que sur le nombre je choisirois, & que je savois bien que je n'en trouverois point qui me fût plus agréable que Brays; qu'ainsi j'étois bien-aise de le prendre. Il me dit : Quoi, préférer un inconnu à St. Aurin? Je suis si lasse, lui dis-je, d'avoir des gens qui dépendent de tout le monde, que je suis ravie de trouver un homme qui a été trente ans en Hollande, parce qu'il ne connoît personne en France; si j'en trouvois qui vinssent du Japon, je crois que je les prendrois, tant j'aime les gens éloignés de tout commerce. Il me dit : Je ne crois pas que S. A. R. l'agrée. Je lui répliquai :

Quand on a vendu des Charges chez moi, on ne lui en a pas demandé permiſſion; c'eſt pourquoi je ne m'y accoutumerai pas. Il me répliqua que S. A. R. ne vouloit plus me laiſſer maîtreſſe comme j'avois été par le paſſé, & que je le verrois. Je lui dis : C'eſt donc pour me mettre en pire condition que je n'étois par le paſſé que vous m'avez raccommodée avec lui, & que vous me lui avez fait donner tout mon bien. La converſation ſe pouſſa de cette ſorte, en termes de menaces au nom de S. A. R. de la part du Comte, & de reproches de la mienne. Enſuite il me dit : Quoi ! vous prendrez cet homme ſans la participation de Mr. Préſontaine ? Si vous le faites, rien n'eſt plus déſobligeant pour lui, & pour moi qui ſuis de ſes amis; vous trouverez bon que je vous diſe qu'il vous a aſſez bien ſervie pour que vous lui donniez part de ce que vous faites. Je lui répondis : Préſontaine ſeroit bien étonné ſi j'en uſois ainſi avec lui pendant qu'il eſt abſent; lorſqu'il étoit préſent je ne lui parlois de mes affaires qu'après les avoir faites, ou au moins réſolues, & il les trouvoit toujours fort bien; hors que ce ne fût des affaires où il y eût été de mon ſervice, & que ſa conſcience l'eût obligé à

dire ſon ſentiment, jamais il n'a pris cette liberté. Comme il vit que je lui répondois ainſi, il ſe mit à rire, & me dit : Avouez qu'il le ſait, & que vous avez eu ſur cette affaire de ſes nouvelles. Je lui dis : Si j'en avois eu, je vous le dirois fort librement; vous pouvez juger que je n'en ai pas eu, par l'impoſſibilité qu'il y a. Brays n'arriva que Mercredi à midi, il n'eſt que Vendredi, & vous ſavez que je n'ai pas écrit, ni dépêché de courier; la Comteſſe qui ne me quitte pas, vous l'a pu dire. Je m'en allai conter tout cela à Madame de Longueville qui étoit dans ma chambre, elle s'étonna que le Comte de Béthune me menaçoit de mon pere à tout moment, vu qu'il diſoit par-tout qu'il avoit fait un accommodement ſi ferme & ſi ſolide. Madame de Longueville lui parla, & lui dit ſon ſentiment, qu'il ne reçut pas trop bien. Elle parla auſſi à la Tour, lequel diſoit : Il eſt vrai, j'ai demandé mon congé à Mademoiſelle, j'ai fait une faute, & je lui en demande pardon; & comme c'eſt Monſieur ſon pere qui m'a donné à elle, je ne la puis quitter ſans ſa permiſſion. Madame de Longueville trouva aſſez à redire qu'il alléguât ainſi S. A. R., & connut le ſtyle du Comte de Béthune.

Le lendemain matin la Tour vint voir la Comtesse de Béthune, & ensuite alla voir son mari. Il m'écrivit une lettre, & me mandoit qu'il s'éloignoit avec son fils, pour me laisser passer le chagrin que j'avois contre eux, & qu'il ne me quitteroit jamais que par force. Je trouvai cela assez bisarre pour un homme qui m'avoit demandé son congé par écrit pendant que j'étois exilée. Me. de Longueville me vint dire adieu avant que de partir, & bien fâchée de me laisser en cet état : elle voyoit bien que j'avois de l'inquiétude : elle espéroit me voir le lendemain à Gisors. Brays alla voir le Comte de Béthune, qui avoit pris médecine ; on lui dit qu'il dormoit ; il y retourna le soir ; il lui dit que dans le dessein qu'il avoit de se donner à moi, il ne lui en avoit point parlé ; qu'il avoit suivi en cela mes ordres, & qu'il croyoit que je lui en eusse parlé ; qu'il ne doutoit pas que dans l'occasion il ne lui rendît de bons offices auprès de S. A. R. A quoi le Comte de Béthune lui répondit qu'il ne pouvoit le servir auprès d'elle, qu'il étoit engagé à St. Aurin, qu'il lui donnoit sa parole qu'il ne lui nuiroit en rien. Je ne vis point le Comte de Béthune de tout ce jour-là.

Le Dimanche je partis ; il envoya que-

rir l'Epinai, qui eſt de ſes amis. Il lui dit: Vous voyez un homme au déſeſpoir, je n'ai point dormi toute la nuit; après les ſervices que j'ai rendus à Mademoiſelle, en uſer comme elle fait avec nous! elle demande tous les jours à ma femme où elle logera à Paris; ne pouvions-nous pas eſpérer avec raiſon qu'elle nous offriroit un logement au Luxembourg? Elle dit que rien n'eſt plus incommode que d'avoir toujours un attelage pour traîner nos gens; je crois bien qu'elle ſe veut défaire de nous. Je fus extrêmement ſurpriſe lorſque l'Epinai me fit cette relation, je lui dis qu'il étoit vrai que je lui avois demandé ſouvent ſi elle ne logeroit pas auprès du Luxembourg, & qu'il n'y avoit que mon appartement dans le Luxembourg; il me ſembloit que je ne pouvois lui en offrir; que pour le carroſſe je n'en avois jamais parlé; que la Comteſſe de Béthune avoit peut-être pu entendre que lorſque j'avois parlé de mon voyage de Champigny, j'avois dit: On mettra cet attelage à mon chariot, parce que Mr. & Me. de Béthune s'en iront à Selle. Ils n'ont pas ſujet de ſe plaindre pour cela. Il ſe plaignit encore de ce que j'avois dit: Pendant que je ſerai à Paris, Me. des Marais & vous coucherez tour-à-tour au Luxembourg. Je le

difois de crainte qu'elle n'eût des affaires qui l'obligeaffent d'aller chez elle, comme elle a une grande famille. Je fus furprife du chagrin du Comte de Béthune, je vis bien que c'étoit de l'affaire de Brays dont il vouloit fe plaindre, qu'il n'ofoit prendre ce fujet & d'autres prétextes; je ne lui en dis rien : je dis à Brays, lorfque je partis de Forges, que je lui manderois de mes nouvelles. A la dînée je trouvai un Gentilhomme, nommé du Joft, qui eft d'auprès de Forges, lequel eft ami de la Tour. Je lui demandai s'il ne favoit pas tout ce qui s'étoit paffé; il me dit qu'oui, & qu'il avoit vu la Tour qui étoit au défefpoir. Je lui dis que je voulois lui conter depuis un bout jufqu'à l'autre toute fa conduite à mon égard : quand il eut tout entendu, il hauffa les épaules, & me répondit : Il faut qu'il forte de votre fervice le plutôt qu'il fe pourra, & de bonne grace, afin qu'il fe conferve la liberté de fe dire à vous, & d'avoir l'honneur de vous voir de temps à autre; & fi V. A. R. me veut charger de cette affaire, je la ferai fans bruit, & je lui en irai rendre compte au premier jour à Paris. Je l'affurai qu'il me feroit plaifir; il me parla en honnête homme, comme il eft, & il en ufa tout-à-fait bien, & j'en fus fort fatisfaite.

A mon arrivée à Giſors, je trouvai M^e^. de Longueville qui m'y attendoit. Après avoir été quelque-temps avec eux, je tirai M^e^. de Longueville à part, à qui je contai tout ce que le Comte de Béthune avoit dit à M^r^. de l'Epinai, & la priai de lui ôter tous ces embarras de l'eſprit s'il y avoit moyen, afin que nous n'arrivaſſions pas brouillés à Paris. Elle lui en parla, & m'appella. Je dis au Comte de Béthune: La confiance que j'ai en la bonté de Madame de Longueville, & en l'amitié qu'elle a pour moi, a fait que je lui ai déchargé mon cœur du déplaiſir que j'ai de ce que l'Epinai m'a dit. Il prit cela fort ſérieuſement & d'un ton de patron. Pour moi je le traitai avec la plus grande, la plus tendre, & la plus obligeante civilité du monde; à la fin il fut plus gracieux: il ſe mit ſur l'affaire de la Tour, ſans que l'on lui en parlât. Il dit à Madame de Longueville: Tant que Mademoiſelle a cru mes conſeils, je crois qu'elle ne s'en eſt pas mal trouvée, je ſuis au déſeſpoir de voir qu'elle ne les veut plus croire, parce que la peine que j'ai eue à la raccommoder à la Cour & avec S. A. R., tout cela ne ſera bon à rien. Madame de Longueville lui répondit: Qu'eſt-ce que la Cour & S. A. R. ont affaire que la Tour, ou

Brays, soit à Mademoiselle? Le Comte lui répondit : Madame, cette affaire a des suites bien terribles pour Mademoiselle, que je n'ose penser. Sur cela Madame de Longueville lui dit : Dites-moi ce que c'est, je ne le dirai point à Mademoiselle ; si je juge que cette affaire soit si terrible contre son service, je le dis devant elle, je crois avoir assez de pouvoir sur son esprit pour la porter à faire ce qui sera nécessaire. Le Comte ne le voulut pas dire. Sur cela M[e]. de Longueville lui dit : Je n'y comprends plus rien. Nous en demeurâmes-là, il s'en alla coucher, moi j'allai entretenir Madame de Longueville, laquelle me dit : Le Comte de Béthune est un bon homme, il a un grand zele pour vous, sa conduite me déplaît fort, il veut faire le maître sans donner de raison de ce qu'il dit, & cependant il veut qu'on le fasse ; je suis fort fâchée de cela, je crains fort que s'il continue, vous ne soyez pas bien ensemble dans peu de temps. Je m'avisai le soir après être couchée d'écrire à Blois, pour avoir la permission de S. A. R. que Brays eût la charge de la Tour, laquelle il vouloit vendre, & que le Comte de Béthune avoit dit que S. A. R. n'agréeroit personne qu'elle n'eût son approbation ; que jusques ici je n'avois point parlé de ces sortes d'affaires

à S. A. R., que j'étois ſurpriſe que l'on m'en eût fait une affaire. Pour n'envoyer point à Blois un de mes gens porter ma lettre, je l'envoyai à Madame d'Epernon. J'écrivis auſſi à Termes, premier Gentilhomme de la chambre de S. A. R., lequel m'avoit dit à St. Cloud, qu'il étoit ami de Beloi à tel point, qu'il lui feroit faire une partie de ce que je pourrois deſirer, & qu'il rendroit autant de bons offices à mes gens, que d'autres leur en avoient rendu de mauvais; & comme il eſt parent de Madame d'Epernon auſſi-bien que le mien, je la priai de lui envoyer ma lettre par un de ſes gens; je m'éveillai de grand matin, & je fis partir un courier pour Madame d'Epernon. Je dis au Comte de Béthune que je lui mandois de revenir à Paris, qu'elle étoit allée pour lors à Chilly prendre l'air dans la maiſon de Madame de St. Loup.

De Giſors j'allai coucher à St. Denis. Le Comte de Béthune parut d'aſſez bonne humeur à la dînée à Pontoiſe. La Comteſſe de Béthune me mena ſur le chemin voir une petite maiſon qui eſt entre Saint Denis & Pontoiſe, qui appartient à M^e^. de Nemours, laquelle elle eût bien voulu que j'euſſe achetée. Je la trouvai fort vilaine; de ſorte que j'arrivai très-tard à St.

Denis. Le Comte de Béthune se coucha de bonne heure. Je ne disois rien de tout cela à la Comtesse sa femme. Le matin il vint force gens me voir, entr'autres Mr. de Guise, que j'avois laissé à mon départ de St. Cloud fort brouillé avec Mlle. de Guise sa sœur. Comme je parlois avec lui de diverses affaires, il me dit : Ma sœur m'en a parlé. Je lui dis : Je me réjouis de vous entendre parler ainsi, c'est signe que vous êtes bien ensemble ma tante & vous. Ma sœur de Montmartre, me répondit-il, a été obligée de sortir de son Couvent pour aller voir des terres de son Abbaye ; à son retour elle a logé chez ma sœur, je suis allé chez elle, nous nous sommes parlé comme si de rien n'étoit. Je lui témoignai en être bien-aise.

Lorsque j'arrivai à Paris, je trouvai un monde infini au Luxembourg qui m'attendoit : ce qui continua le temps que j'y demeurai. J'avois résolu de n'y être que sept ou huit jours, je fus obligée d'y être trois semaines, il m'étoit venu à Forges des dartres vives : ce qui m'obligea de me saigner & me purger pour les faire promptement en aller. Me. d'Aiguillon me vint voir, il y avoit une heure que j'avois été saignée, je m'étois levée pour aller à la Messe. Après l'avoir saluée, je

je sentis des gants d'Espagne qu'elle avoit, qui étoient extrêmement forts, je m'en allai la main au nez, & lui dis qu'à moins d'évanouir, je ne pouvois pas approcher d'elle; & cela étoit vrai, les odeurs fortes me font mal, particuliérement quand j'ai été saignée. Il y eut d'assez sottes gens pour dire que j'avois dit cela à dessein, que je ne voulois pas lui parler, & que j'avois fait cette piece-là pour la désobliger. Je ne suis pas capable de chercher de si sottes inventions; quand je veux rompre en visiere à quelqu'un, je le fais ouvertement. J'appris que le Comte de Béthune avoit fort parlé de l'affaire de Brays chez la Maréchale d'Albret, & qu'il ne sortoit point parce qu'il étoit malade. Ainsi tout le monde alloit jouer chez lui : on disoit que le Comte s'étoit fort récrié : Mademoiselle prend des gens que je ne connois point, après les obligations qu'elle m'a. Je ne lui en témoignai rien.

Deux jours après, le Comte me dit : Je suis obligé de vous dire que l'affaire de Brays nuira tout-à-fait à Présontaine; on dit dans le monde que St. Romain, qui l'a connu en Hollande, en a répondu à Présontaine, & que c'est une affaire qui se ménage il y a un an. Je lui dis que

cela étoit malicieusement inventé, & que je ne comprenois pas où on avoit pu imaginer une telle imposture, & que lui qui témoignoit de l'amitié à Présontaine, pouvoit bien répondre du contraire. Il me repartit qu'il ne répondoit de rien; cela me parut assez sec. J'appris qu'il disoit cela par-tout; dès-lors j'augurai mal de ses intentions pour Présontaite. Mlle. de Guise, qui me parla de cette affaire, blâma fort le Comte de Béthune. Elle me dit: Si j'osois, j'écrirois à Blois tout le bien que je sais de Brays, Mr. de Montrésor m'en a parlé comme d'un très-honnête homme: je lui dis que j'en serois bien-aise. J'eus réponse de Blois peu de jours après: Beloy me manda que Son Altesse Royale trouvoit bon que l'affaire de Brays s'achevât, & qu'il étoit surpris du procédé du Comte de Béthune. Aussi-tôt je le mandai à Brays; du Jost arriva en même-temps à Paris, il fit les allées & venues entre Brays & la Tour, l'affaire se conclut, & Brays vint à mon service. Le Comte de Béthune lui fit un peu la mine; je ne fis pas semblant de le voir. La Tour demeura à moi, parce qu'il étoit Gouverneur d'une de mes places: il me demanda quelques augmentations de gages, ce que je fis; de sorte qu'il eut sujet d'être content de

moi. Il eut outre cela une bonne récompense de sa Charge de moi. Comme je n'étois à Paris que pour faire des remedes, je ne sortis que pour aller voir la Comtesse de Soissons qui étoit malade, & pour aller à la Messe à Notre-Dame. J'allai aussi au Cours, & me promener chez Renard, où le souvenir de ce qui s'étoit passé ne me donna point de chagrin.

La Reine d'Angleterre étoit alors à Bourbon ; la Reine me dit à Sedan que le Roi d'Angleterre avoit voulu épouser Me. de Châtillon, & qu'elle lui avoit fait demander si on ne la traiteroit pas à la Cour comme la Reine d'Angleterre, & qu'elle lui avoit fait dire que si la Reine d'Angleterre y consentoit, elle la traiteroit de même, qu'autrement elle ne la verroit point. Je dis sur cela à la Reine : Cette demande est un effet du malheur du Roi d'Angleterre. Quoi ! V. M. pourroit-elle croire qu'il voulût de Me. de Châtillon? En vérité, Madame, c'est lui faire tort; je dois rendre ces témoignages de lui pour l'amitié qu'il a eu pour moi, de ne le juger pas capable d'une telle affaire.

L'Abbé Fouquet vint me voir dès que je fus à Paris, Matha y vint aussi, il me

difoit toujours quelques mots à la traverfe des Comteffes de Fiefque & de Frontenac, fur-tout de la derniere, dont il eût fort fouhaité le rétabliffement; & il jugeoit bien que fi une fois elle étoit raccommodée, il feroit bien-aifé à la Comteffe de Fiefque d'en faire de même. Un foir le Comte de Béthune caufoit avec fa femme, Matha fe promenoit avec moi dans ma chambre; après m'avoir fort parlé en leur faveur, tout-d'un-coup il me dit: Comment ne vous raccommodez-vous point avec Madame de Frontenac, qui a en fes mains de quoi vous brouiller pour jamais avec S. A. R., & pour faire jetter Préfontaine par les fenêtres? Je m'écriai: Qu'eft-ce que cette menace? Jufqu'ici il n'en avoit point encore ufé: il me dit: Souvenez-vous qu'une fois vous avez grondé Préfontaine, & vous l'avez envoyé à fa chambre: que pour fe raccommoder avec vous, & vous faire connoître qu'il étoit plus dans vos intérêts que dans ceux de S. A. R., il vous avoit écrit un billet qui contenoit des particularités contre S. A. R.; après cela vous l'envoyâtes querir, vous déchirâtes le billet, Me. de Frontenac le ramaffa & remit les pieces. Je me mis à rire, & lui dis: La piece eft bien inventée, & cela n'eft pas honora-

ble à Madame de Frontenac, qui étoit à moi, d'avoir ramaſſé ce billet. Il dit pour l'excuſer, qu'elle n'étoit pas pour lors ma Dame-d'honneur : il ajouta qu'il avoit montré ce billet à Préſontaine, qui l'avoit avoué, & dit qu'il l'avoit écrit, & qu'en ce temps-là on ne pouvoit ſe maintenir auprès de Mademoiſelle que lorſque l'on diſoit du mal de Monſieur ſon pere ; & Matha ajouta qu'il diſoit à Préſontaine : Si vous ne rendez pas de bons offices à Madame de Frontenac auprès de Mademoiſelle, elle vous perdra ; & enſuite il demanda s'il l'avoit fait. Je lui dis : Je ne ſais s'il eſt au monde, je n'en entends plus parler. Sur cela on m'apporta ma viande, je le quittai & bien à propos : ce diſcours commençoit à me mettre en colere, & le ſujet en étoit ſi grand, que ſi je n'euſſe été interrompue, je l'aurois pu faire jetter par les fenêtres. Je ne ſais s'il avoit fait part de cela au Comte de Béthune, il ne m'en témoigna rien. J'étois à Paris dans une impatience extrême de partir pour Champigny ; j'avois obtenu un arrêt en exécution de celui du 26 d'Août 1655, pour faire partir le Commiſſaire pour aller faire une deſcente ſur les lieux ; je n'avois perſonne pour agir pour moi, je le fis prier de ne point partir que je ne fuſſe en état d'y aller moi-même.

Lorſque le Comte de Béthune vit Brays en charge, & qu'il n'y eut plus rien à dire ſur cela, il trouva mauvais que St. Romain vînt au Luxembourg : il diſoit que Mr. le Cardinal l'auroit déſagréable. Il fit dire à St. Romain, qu'il n'y vînt plus ſi ſouvent. St. Romain dit à ceux qui lui dirent cela : Quand Mr. le Cardinal & Mademoiſelle me l'auront défendu, je n'irai plus; je ne penſe pas que ce ſoit à Mr. le Comte de Béthune à me défendre la maiſon de Mademoiſelle. Tout cela ne me plut point.

Mlle. de Guiſe me parla de l'acquiſition d'Eu; qu'il falloit qu'elle vendît cette terre; qu'elle ſeroit au déſeſpoir qu'elle tombât en d'autres mains que les miennes: je mandai à Nau de voir avec elle à conclure le marché. Pendant que cela ſe traitoit, Madame de Montmartre, qui eſt la bien-aimée de Mr. de Guiſe, me dit: Ma ſœur veut vendre le Comté d'Eu, vous devriez l'acheter. Je lui dis que je n'avois garde d'y ſonger, ſans ſavoir ſi Mr. de Guiſe l'auroit agréable; elle m'aſſura qu'il en ſeroit bien-aiſe; je lui dis que ſur cela j'en parlerois à ma tante. Le marché d'Eu fut conclu le même jour que mes remedes finirent : la veille je vis une Comédie, & je dis à Mr. de Guiſe : Ma

tante de Montmartre m'a assûré que vous trouveriez bon que je songeasse à l'acquisition du Comté d'Eu. Sur cela j'en ai parlé à ma tante, qui m'avoit priée de n'en parler à personne, & de tenir l'affaire secrete; ce qui fait que je n'en ai pas même parlé au Comte de Béthune; & pour qu'on ne s'apperçût point de voir un Notaire chez moi, on m'apporta le contrat à la grille du Val-de-Grace, où j'allai dìner le jour que je partis de Paris. La Comtesse de Béthune qui remarquoit tout ce que je faisois, s'apperçut que je m'enfermai dans le parloir avec Mademoiselle de Guise, elle le dit à son mari le soir. Il me dit: Vous êtes en grande intelligence avec Mademoiselle de Guise. Je lui dis: C'est pour l'affaire d'Eu que nous avons été enfermées au Val-de-Grace, elle m'a priée d'être caution pour son neveu, & l'argent est une hypotheque sur la terre. Il me dit: Quoi! vous vous fiez à telles gens que Mlle. de Guise & M^{r}. de Montrésor? Ils vous tromperont, ils sont plus fins que vous; si vous m'en aviez parlé, je vous en aurois avertie. Je lui dis: Quoiqu'ils soient bien habiles, ils ne me tromperont point.

J'appris à Toury que la Reine de Suede étoit à Orléans, & qu'elle en devoit

partir le lendemain pour Fontainebleau: j'eus quelqu'envie de me hâter pour la rencontrer, puis je jugeai que 3 ou 4 heures de dormir me feroient plus profitables que sa vue. J'envoyai pourtant lui faire compliment, elle montoit en carrosse quand celui que j'envoyois arriva : elle lui demanda si elle ne me trouveroit point sur le chemin ; on lui dit qu'oui, pourvu qu'elle prît celui de Paris, & qu'elle ne se détourneroit que d'une lieue. Je trouvai un Gentilhomme à elle, qui me vint faire civilité, & me dire qu'elle s'étoit détournée exprès pour me voir ; je lui fis mes compliments. Je la trouvai dans un carrosse fort vilain, avec le Chevalier Sentinelli, & Monaldeschi son Grand-Ecuyer ; elle avoit une jupe jaune fort vilaine, un juste-au-corps fort pelé, & une coëffe ; je la trouvai aussi laide que je l'avois trouvé jolie la premiere fois que je l'avois vue. Il faisoit si crotté que je ne pus descendre, nos carrosses s'approcherent, ses gens descendirent, & je montai dans son carrosse : elle ne me conta rien de particulier, ni qui fût digne d'être remarqué. Je lui présentai Mr. le Prince Charles de Lorraine, second fils du Duc François, que je menois à Blois ; cela lui donna occasion de parler du Duc

de Lorraine. Nous fîmes environ une demi-lieue ensemble, puis nous nous séparâmes. Elle me présenta le Chevalier Sentinelli, & me dit : C'est le Capitaine de mes Gardes. Elle avoit un carrosse de suite, & peu de gens à cheval ; son train avoit plutôt l'air d'un coche que du train d'une Reine. Je trouvai à Orléans l'Evêque du lieu, qui étoit fort charmé de la Reine de Suede, & qui fut bien surpris que le Comte de Béthune s'en moquât.

Lorsque j'étois à Paris, Me. d'Epernon me dit que Termes y étoit, lequel s'en alloit à Blois, & qu'il seroit bien-aise de m'entretenir, & que personne ne le vît. Je lui dis : J'irai chez vous : j'allai à l'hôtel d'Epernon une après-dinée sans m'habiller ; après avoir été quelque temps dans sa chambre, je dis : Allons dans la galerie, j'aime à me promener. La Comtesse de Béthune me demanda si elle auroit bien le temps d'aller voir son mari qui avoit pris médecine, je l'assurai qu'oui avec grande joie. Je trouvai dans la galerie Termes, qui me dit qu'il avoit laissé S. A. R. dans la meilleure disposition du monde pour moi, & que Beloy croyoit qu'il n'y avoit rien de si aisé que de faire revenir mes gens ; que le Comte de Béthune, au-lieu d'agir comme il devoit

avoit apporté tous les obſtacles imaginables pour empêcher leur retour : il ſe moqua fort de tout ſon procédé, & de tout ce qu'il avoit fait à l'égard de Brays, & m'aſſura qu'il s'en alloit à Blois, où il feroit des merveilles pour mon ſervice. Je lui témoignai que je lui en aurois beaucoup d'obligation, ſi par ſon moyen S. A. R. changeoit de ſentimens pour mes gens : nous nous ſéparâmes là-deſſus. Le lendemain, Préfontaine me fit ſavoir que Termes l'avoit été voir, qu'il lui avoit témoigné le deſir qu'il avoit de me ſervir, & de procurer ſon retour & celui de Nau ; il lui tint ſur cela les mêmes diſcours qu'il m'avoit tenus ; à quoi il ajouta qu'il eût ſouhaité avec paſſion que ſa femme fût ma Dame-d'honneur. Sur cela Préfontaine me mandoit que je ne le pouvois pas refuſer ; que c'étoit un homme de qualité & mon parent, & que ſa femme étoit d'un âge & d'une vertu telle qu'il me la falloit ; qu'il me diſoit ce qu'il penſoit ; que j'en ferois après ce qu'il me plairoit. Il ajoutoit que Madame d'Epernon s'étoit chargée de m'en parler ; qu'il avoit dit à Termes qu'il étoit inutile qu'il m'en écrivît ; qu'il l'en avoit prié ſi inſtamment qu'il n'avoit pu lui refuſer. Je lui mandai que je reconnoiſſois à Madame de Ter-

mes tout ce qu'il me disoit; que M^e^. de Termes étoit une créature nourrie à la campagne, qui ne connoissoit ni la Cour ni le monde; que j'aimois Termes; que je ferois tout mon possible pour reconnoître l'intention qu'il avoit pour me servir; que je faisois deux considérations sur cette affaire; que je ne voyois pas bien de certitude à leur retour, & que cette place pouvoit être remplie par une personne dont le mari ou les proches pourroient y contribuer, & qu'il ne falloit pas la remplir que je n'en fusse assurée; que Termes étoit un fort honnête homme; que je connoissois l'humeur des Gascons, particuliérement ceux de sa race qui sont fiers & glorieux; que si sa femme étoit ma Dame-d'honneur, & que par-là il eût accès plus familier & plus libre en ma maison, il croiroit que pour avoir contribué au retour de mes gens, ils devroient dépendre de lui plus que de moi. Ce n'est pas votre humeur de faire votre cour à d'autres qu'à votre maître, & ce n'est pas la mienne que quelqu'un le soit chez moi. S'il survient quelque démêlé, il se plaindra de votre ingratitude, je serai contre lui: sur ce que je prévois les suites qui en pourroient arriver, il valoit mieux en éviter les occasions. Préfontaine ne se rebuta

pas ; il m'écrivit une feconde lettre pour me dire qu'avec tout le refpect qu'il me devoit, j'étois trop foupçonneufe ; que je ne devois pas croire qu'un fi honnête-homme que Termes voulût rien faire qui pût me déplaire ; qu'il connoiffoit affez la crainte que j'avois que quelqu'un voulût s'impatronifer dans mon domeftique ; qu'il avoit blâmé, lorfqu'il m'avoit parlé à moi-même, à ce qu'il lui avoit dit, ceux qui tenoient cette conduite ; que cela devoit lever tous les foupçons. Je lui mandai que je n'avois nulle envie de prendre de Dame d'honneur ; que quand je me marierois, fi on m'importunoit, j'en prendrois une que j'avois en vue, qui étoit Madame la Comteffe des Marais, qui étoit de qualité & de vertu, & dont je connoiffois l'humeur, parce que je l'avois vue depuis que j'étois au monde, qu'elle avoit fouvent été avec Madame de St. George fa tante, & que de toutes celles que l'on m'avoit propofées, ou que j'avois jugé propres pour cette place, perfonne ne m'avoit plu davantage qu'elle, & qu'il ne m'en parlât plus.

Madame d'Epernon me dit : Je crois que Préfontaine vous a écrit fur une telle affaire, je ne fais ce que vous lui avez répondu. Je lui dis : Celle que Termes m'a

promis de faire, eſt encore incertaine; quand je la verrai faite, je répondrai à ſa priere. Madame d'Epernon me répondit: Cela n'eſt pas fort obligeant pour lui. Je lui dis: J'eſtime fort Termes & ſa femme, mes gens me ſont utiles au dernier point, je ſerai bien-aiſe de me ſervir de tout ce que je pourrai pour les ravoir; & ſi cela ne me ſert de rien, ſelon mon inclination, je prendrai plutôt Mᵉ. des Marais que qui que ce ſoit, & même j'y ſuis obligée en quelque maniere, en cas que je ne fuſſe pas obligée de diſpoſer de cette Charge en faveur d'une perſonne qui pourroit procurer le retour de mes gens. Elle ne m'en dit pas davantage. Lorque j'arrivai à Blois, je préſentai Brays à S. A. R. qui lui fit bonne chère. J'appris que Beloy partoit pour Paris, & que Termes s'en alloit avec lui: j'entretins Beloy; je le remerciai des aſſurances que Termes m'avoit données de ſa part, du deſir qu'il avoit pour le retour de mes gens. Il me fit des compliments fort généreux, & ne me fit point paroître cette chaleur dont Termes m'avoit aſſurée. Nous parlâmes de l'affaire de Brays, & du procédé en cela du Comte de Béthune; en quoi il l'excuſa, & me dit que je lui étois ſi obligée, que je devois paſſer ſur beaucoup de cir-

constances sans faire semblant de les voir. Je lui demandai si S. A. R. ne m'accorderoit pas le retour de mes gens, il me dit qu'il n'en falloit pas douter; mais qu'il falloit beaucoup de temps pour lui ôter de l'esprit les mauvaises impressions qu'on lui avoit données d'eux. Je trouvai un homme tout autre que Termes ne me l'avoit dit; je le dis à Termes qui me répondit : C'est que Beloy croit qu'il ne lui convient pas d'entrer dans ce détail avec V. A. R., & qu'il faut agir sans le dire : assurément vous verrez par la suite ce qu'il fera. Je trouvai Termes aussi embarrassé que son ami, & je lui trouvois moins de chaleur qu'il ne m'en fit paroître dans la galerie de l'hôtel d'Epernon.

Son A. R. se mit à entretenir Brays de la guerre de Hollande, & à lui conter tout ce qui s'étoit passé les années pendant lesquelles elle l'avoit faite en Flandres, avec un empressement fort obligeant pour un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de voir S. A. R. Mr. le Comte Béthune ne regarda pas cela d'un trop bon œil. Je fus bien-aise de trouver à Blois Mr. de Beaufort; il me parla fort de la Cour, je lui contai tout ce que j'y avois vu & oui-dire; il me parla aussi de mes gens, pour le retour desquels il m'a toujours témoi-

gné un fort grand desir, & je crois qu'il m'en parloit fort sincérement. Il me dit qu'il falloit en cela aller bride en main ; & que si on le croyoit, on n'en parleroit point ce voyage qui ne seroit que de quatre jours, & que pendant mon séjour à Champigny, on mettroit les affaires en état, de maniere qu'à mon retour j'en pourrois parler moi-même à Monsieur, & l'obtenir. Je trouvai cela de bon sens ; mais les remises me déplaisoient. Je le priai de dire cela au Comte de Béthune, lequel m'avoit dit cent fois à Paris, & en chemin, que quoiqu'il pût arriver, il parleroit à S. A. R., & qu'il l'avoit promis à Mr. le Roi, frere de Présontaine, & à Nau. Le lendemain que je fus à Blois, le Comte de Béthune vint dans ma chambre ; il me pria d'entrer dans mon cabinet, parce qu'il avoit à me parler. Je crus que ce me devroit être une nouvelle fort agréable, à voir sa mine. Il me dit : Enfin m'en voilà quitte, je l'avois promis à Mr. le Roi, S. A. R. m'a déclaré en termes exprès qu'elle ne veut ni n'entend que Présontaine & Nau rentrent jamais à votre service ; j'en suis bien fâché, j'ai fait en homme de bien & d'honneur ce que j'ai pu faire. Sur cela je lui dis que j'avois bien du déplaisir de ce qu'il s'étoit tant hâté.

Il me dit : Je l'ai dû faire ; puis il me tint de longs discours sur cette matiere. J'écoutai tout ce qu'il me dit avec beaucoup de patience, je pleurai ; puis je lui dis : Son A. R. ayant tout ce qu'elle a de moi, vous est bien obligée, pour moi je n'ai rien eu. Cela se passa ainsi ; & quoique je lui eusse tenu de brefs discours, je disois beaucoup.

Le soir je me trouvai dans le cabinet de Madame, il n'y avoit qu'elle & moi, S. A. R. y vint, elle me parut en bonne humeur. Je lui dis : Monsieur, je vous supplie très-humblement de croire que tout ce que le Comte de Béthune vous a dit ce matin est de lui, & que je ne l'en avois pas prié ; tout le regret que j'ai, est le bruit que V. A. R. a fait lorsqu'elle a chassé mes gens ; je vous supplie de croire que si j'avois reconnu qu'ils vous eussent déplu, je ne les aurois pas gardés ; elle pouvoit me le faire savoir plus doucement qu'elle n'a fait. Je sais que la Comtesse de Fiesque vous a fait dire que si vous me les rendiez, je la verrois, & que je reprendrois Me. de Frontenac ; j'assure V. A. R. que si elle me les vouloit rendre, j'en aurois beaucoup de joie ; ce sont des gens de bien & d'honneur, qui m'ont bien servie : mais si elle y mettoit cette condi-

tion, je ne les voudrois pas; la raison que j'ai de ne les jamais voir est si forte, qu'elle doit prévaloir sur toute autre. Ensuite je lui parlai de Brays, & de tout ce que le Comte de Bthune se seroit bien passé de faire. Il me répondit : Et quand Brays connoîtroit Présontaine, ce ne seroit pas un crime, & je ne le trouverois pas mauvais, Présontaine est ami de tous les honnêtes gens. Sur cela je lui dis : Je ne crois pas que V. A. R. m'ait donné le Comte de Béthune pour lui rendre compte de mes actions. Il me dit : Il a été de bonne grace que la premiere fois que vous avez été à la Cour, il y eût quelqu'un qui vous dît ce qui s'y passe; à présent vous en savez autant que lui-même. J'ai appris que l'on s'est moqué à Sedan de vous; & que Monsieur, après avoir demandé à Madame la Comtesse de Béthune quand vous partiriez, elle avoit répondu : Mr. le Comte de Béthune ne l'a pas encore demandé à Mr. le Cardinal. J'ai su aussi qu'à Stenay on avoit fait une raillerie sur ce qu'il avoit montré une lettre que Mr. le Cardinal vous avoit écrite. Il disoit, à propos de cela : tant qu'il a été auprès de moi, il a pris toutes les lettres que le Roi, la Reine & Mr. le Cardinal m'ont écrites, & il vouloit toujours

faire les réponses, ce qui me déplaisoit fort; sans me trop louer, j'écris mieux que lui. Sur ce que je vis S. A. R en quelque bonne humeur, (ce n'en pouvoit pas être une entiere, puisqu'il ne me rendoit pas mes gens), je lui dis: Puisque V. A. R. a résolu de ne me pas rendre mes gens, je la supplie très-humblement que j'en prenne d'autres pour faire mes affaires qui dépérissent beaucoup, quelque soin que j'en prenne moi-même; je ne saurois suffire à tout, & ce m'est une grande peine. Il me répondit : Il ne tient qu'à vous d'en prendre. Je lui dis : V. A. R. se mocque de moi; elle sait bien que tant que nous avons eu des affaires ensemble, elle a refusé tous ceux que je lui ai proposés. Il me dit : Maintenant il n'en sera pas de même, je vous laisse la choix de prendre qui il vous plaira. A l'instant je lui dis : V. A. R. trouvera-t-elle bon que je prenne Guilloire pour mon Sécrétaire? Il me dit : Oui, j'en ai entendu parler, on me manda de St. Fargeau qu'il étoit ami de Préfontaine, cela n'y fait rien. Je lui demandai : V. A. R. veut-elle que je le mande? Il me dit : Ayez patience. Je le priai de n'en parler à personne, il me le promit, & la conversation finit là.

Le Comte de Bethune vint, je lui dis

que j'avois entretenu S. A. R., & lui dis une partie de la converſation. Sur quoi il me dit : Quoi ! vous lui avez parlé ſans concerter avec moi ce que vous aviez à lui dire ? J'ai grande peur que cela ne faſſe pas un bon effet. Je lui dis qu'il ſe trompoit, & que nous nous étions ſéparés fort ſatisfaits l'un de l'autre, & même qu'il m'avoit dit qu'il me permettoit de prendre qui je voudrois ; que je ne lui avois nommé perſonne, & qu'il falloit du temps pour choiſir. Le lendemain matin il parla dans ſa chambre à tous ceux qui le vinrent voir, de la belle intelligence qui étoit entre S. A. R. & moi, & s'en attribua la gloire. Il dit : S. A. R. lui laiſſera prendre qui elle voudra pour faire ſes affaires, hors un nommé Guilloire, qu'elle avoit voulu avoir l'année paſſée ; pour celui-là il eſt exclus, comme ami de Préſontaine. Un de mes gens qui l'étoit allé viſiter, me conta cela ; je ne dis mot. Enſuite le Comte de Béthune, lorſqu'il me parloit, me diſoit : Il faut bien prendre garde qui vous prendrez ; S. A. R. vous laiſſera ſûrement une entiere liberté, puiſqu'elle vous l'a promiſe. Si vous lui propoſez un certain homme qui eſt ami de Préſontaine, vous lui nuirez, & à vous auſſi. Pour Mr. le Bon,

je ne crois pas que vous le demandiez, vous êtes contente d'avoir été refusée une fois. Il me disoit cela pour me faire souvenir qu'il m'avoit dit que Mr. le Bon avoit fait assurer S. A. R. après qu'il lui eût refusé son agrément, que si elle le lui accordoit, il la serviroit fort bien dans les affaires que nous avions ensemble, & qu'il avoit fait donner ces assurances par Mr. de Choisy, ou par Goulas, je ne me souviens pas lequel des deux il nomma.

Les affaires que j'avois à Champigny m'obligerent à ne pas faire long séjour à Blois. La veille que je partis, je dis à S. A. R. que je la suppliois de trouver bon que j'envoyasse querir Guilloire, parce que j'en avois affaire à Champigny. Il me dit : Puisque je vous l'ai promis, assurez-vous que c'est une affaire faite; ayez patience. Je lui répondis : Le premier qui vous en parlera vous fera changer, & puis je serai dans le même embarras où j'étois. Il m'assura fort qu'il ne changeroit point, & que je me fiasse à sa parole. Je lui alléguai les raisons qui me faisoient le presser pour mes affaires de Champigny, pour instruire Guilloire de toutes mes affaires, & lui mettre tous mes papiers entre les mains, dont il ne

pouvoit être informé & avoir la connoiſſance que par moi; que j'aurois plus de temps pour cela à Champigny, que non pas à Paris. Je lui demandai auſſi la permiſſion que Guilloire vît Préfontaine & Nau, pour être inſtruit de beaucoup de particularités de mes affaires. Il me dit : Je le trouve très-bon, & cela eſt néceſſaire; je n'ai jamais trouvé à redire qu'il fût ami de Préfontaine, & j'ai toujours ſu qu'il l'étoit : Préfontaine eſt un trop habile homme pour vous donner un homme qu'il ne connoîtroit pas; il faut qu'il en réponde, & qu'il le connoiſſe; on ne prend guere de gens en ces charges-là que l'on ne connoiſſe bien. Lorſque je lui dis adieu, il me fit des amitiés non-pareilles : il avoit recommandé avec beaucoup de chaleur mes intérêts à Mr. de la Magdelaine qui avoit paſſé à Blois. La Comteſſe de Béthune ſe cacha, elle ne me voulut point dire adieu, parce qu'elle pleuroit trop: nous nous fîmes de grands compliments le Comte de Béthune & moi, je le priai de me venir voir à Champigny, il me promit qu'il feroit tout ce qui lui feroit poſſible.

Mr. de Beaufort, qui m'avoit fort parlé de tout ce qui s'étoit paſſé ſur l'affaire de Brays, auroit bien eu envie de nous faire

faire au Comte de Béthune & moi, un éclairciſſement : je ne le voulus point. Lorſque je partis, il me tint en tiers une converſation dans la cour; & après leur avoir dit adieu, & être montée en carroſſe, je m'aviſai que ſi S. A. R. leur parloit de Guilloire, ils ſe plaindroient de moi de leur en avoir fait fineſſe; je remontai dans la chambre de S. A. R. & lui dis : Il eſt bon, Monſieur, de ſavoir ſi vous direz à Mr. de Beaufort & au Comte de Béthune que vous m'avez permis de prendre Guilloire. Il me répondit : Je crois que cela n'eſt pas néceſſaire : je lui dis que je le penſois auſſi, & que de nos affaires domeſtiques nous en pouvions parler enſemble ſans en rendre compte à perſonne : je m'en allai enſuite. J'avoue que le ſoir à Amboiſe je me ſentis une liberté qui me donnoit de la joie de n'entendre plus parler d'affaires, de négociations, de meſures, de plaintes, & de politique, comme faiſoit ſans ceſſe le Comte de Béthune. J'arrivai de bonne heure à Tours, j'eus le loiſir d'aller voir la mere Louiſe, Madame l'Abbeſſe de Beaumont. Mr. l'Archevêque me logea, & me traita chez lui; il eſt premier Aumônier de mon pere.

La joie que l'on eut de me voir à

Champigny, ne fauroit s'exprimer, & j'en fentis beaucoup d'y être : toute la Nobleffe des environs vint au-devant de moi, les habitants prirent les armes, les Chanoines même vinrent au-devant de moi & chantoient, les hauts-bois & mufettes fonnoient des menuets de Poitou; cela étoit affez comique. J'allai defcendre à l'Eglife, puis je montai dans ma chambre, que je ne trouvai pas fi laide que je le croyois : c'étoit le logement des Pages de feu mon grand-pere de Montpenfier. Je trouvai une place à me faire faire un cabinet, & je m'y établis pour y être commodément pendant le temps que j'avois à y demeurer. J'y trouvai mon Procureur, qui étoit parti de Paris depuis moi, le Lieutenant de Châtèlleraut qui eft un fort honnête-homme, nommé Loffandiere, que j'avois mandé pour agir en cette affaire. Le Lieutenant-Général de Châtelleraut eft homme habile, qui eft du pays, & auffi il y avoit beaucoup d'habitudes qui m'y pouvoient être néceffaires : pour Loffandiere, il eft auffi du pays, & faifoit fa principale demeure à Saumur; je l'avois employé dans l'affaire que j'avois avec Mademoifelle de Guife, pour la fucceffion de feu M^e^. de Guife, où il m'avoit paru fort habile. M^r^. le

Bon & Nau me l'avoient enſeigné; je ne connoiſſois ſa capacité que par le rapport d'autrui, & par quelques lettres; je ne lui avois jamais parlé que deux fois. Je les entretins, & je leur donnai toutes les lumieres que j'avois de mon affaire, avec beaucoup d'inſtructions & de papiers que j'avois entre les mains. Mr. de la Magdelaine, Commiſſaire en cette affaire, arriva le lendemain; il ne voulut pas loger à Champigny; il alla à un château qui en eſt à un quart de lieue, nommé Baché, qui appartient à un de ſes parents qui porte ce nom; on l'appelle autrement Heroneau. Il fut quelques jours à travailler pour mettre mon affaire en ordre.

Me. le Cocq & ſa fille vinrent me voir à Champigny; je la priai d'y venir ſouvent, ce qu'elle fit. Mr. de la Trimouille vint me viſiter le lendemain que je fus arrivée; il me dit que Madame la Princeſſe de Tarente ſa belle-fille devoit arriver ce jour-là de Laval, & qu'elle viendroit auſſi-tôt me voir, & que Madame de la Trimouille n'y venoit pas, parce qu'elle avoit mal à un pied. Je vis Mr. de Chandenier, que je n'avois pas vu depuis ſon exil; je le trouvai devenu Philoſophe, il croyoit le monde tout autrement qu'il n'étoit; je le détrompai ſur bien des articles,

cles, & lui dis l'état où étoit la Cour. On eſt aſſez aiſe de voir des gens du monde, cela divertit: tout ce qu'il y a d'hommes & de femmes de qualité dans la Province me vint voir, j'avois toujours une groſſe Cour. Je me promenois ſouvent; il y a deux parcs aſſez beaux, je n'oſois y rien faire ajuſter; le ſoir & le matin on me venoit rendre compte réglement de ce qui s'étoit fait à Baché.

Le premier jour que Mr. de la Magdelaine vint à Champigny, après avoir été au bâtiment il alla au petit parc, où j'allai auſſi afin de l'y rencontrer. Je me promenai avec lui, je trouvai les allées fort belles, je lui diſois: Pour les bien aſſortir, il faut un château. Je lui parlai de mon affaire avec tout le loiſir poſſible, il me ſembloit que je lui apprenois ce qu'il ne ſavoit pas encore. Toutes les fois que je ſavois qu'il ſe promenoit, j'y allois & l'entretenois de toutes ſortes d'affaires. C'eſt un homme d'un fort bon eſprit, & de grande capacité en toutes ſortes d'affaires, auſſi-bien que ſur celles de ſon métier. Madame de Montglas vint à Champigny: Madame la Princeſſe de Tarente y vint auſſi, & Mlle. de la Trimouille; elles me témoignerent que, ſi j'avois à aller à Thouars, comme je l'avois dit à Mr. de

la Trimouille, je lui ferois plaisir d'y aller que plus tard; ainsi après que j'eus été deux jours à Champigny, elles s'en retournerent, & moi je partis le jour d'après par le plus beau temps du monde. Mr. de la Trimouille vint au-devant de moi à cheval avec 3 ou 400 Gentilshommes. Je trouvai Mesdames de la Trimouille & de Tarente avec Mlle. de la Trimouille plus près de Thouars, avec quantité de Dames du pays. Il y avoit 6 ou 7 carrosses de la livrée de la maison, tous à six chevaux, & quelques autres : cela avoit un fort grand air ; tous les Bourgeois de Thouars étoient sous les armes. Je descendis à la Chapelle qui est fort belle, où il y a quantité de sépultures de Mrs. de la Trimouille : on y chanta le *Te Deum* en musique. La maison est fort riante par son entrée, la cour est toute entourée de terrasses, le bâtiment est un corps de logis d'une prodigieuse longueur, cela a l'air fort magnifique. On y voit une dignité, qui fait bien paroître que les maîtres du logis l'ont possédée de longue main ; ce qui n'est pas à Richelieu. Les dedans sont beaux & somptueux, les appartements ne sont encore ni peints ni dorés ; on y voit par-tout une grande Noblesse par les tapisseries, & les autres meubles tous pleins

des plus illustres alliances du Royaume, & beaucoup de la Maison Royale, & c'est avec quelque raison que cette Maison prétend la Principauté. D'autres s'avisent de l'être, qui en ont moins de droit que celle-ci. On y eut une joie non-pareille de me voir : Mr. & Me. de la Trimouille sont chacun en leur particulier mes parents proches, & Madame de Tarente aussi : outre cela ce sont des gens qui ont toujours bien vécu avec moi, & pour qui j'ai beaucoup d'estime & d'amitié ; Madame de la Trimouille est une des plus illustres Dames de ce siecle ; la mauvaise fortune de sa Maison, & ses indispositions, sont cause que tout le moude n'a pas le bonheur de la connoître. Je séjournai un jour à Thouars, je me promenai fort, & j'allai à la chasse : on vouloit fort m'obliger à y séjourner davantage, mes affaires m'obligerent à me rendre chez moi avant la Toussaints.

J'envoyai à Blois, pour faire souvenir S. A. R. de ce qu'elle m'avoit promis. J'en trouvai la réponse à mon retour de Thouars. S. A. R. me manda qu'elle trouvoit fort bon que je prisse Guilloire ; à l'instant je dépêchai un courier à Paris, & je lui mandois qu'il me vînt trouver en diligence. J'allai passer les Fêtes de la Toussaints à Fontevrault ; ma tante, Ab-

besse de ce lieu, avoit fort souhaité de me voir, elle me reçut avec beaucoup de joie & de bonne chere. Plus on voit la maison, plus on admire qu'une si grande Communauté soit si bien réglée ; on ne peut pas mieux vivre que l'on fait à Fontevrault : assurément l'Abbesse a du mérite. Je regrettai beaucoup de n'y pas voir de mes sœurs, parce qu'elles seroient fort bien si elles y étoient même toutes trois. Pendant que je faisois mes dévotions de mon côté, Mr. de la Magdelaine étoit allé faire les siennes à Loudun, & en revint en même-temps que moi. Il y avoit un certain Procureur du Duc de Richelieu, qui avoit toutes les envies du monde de se faire donner sur les oreilles ; il disoit toutes les impertinences imaginables, depuis le matin jusqu'au soir, devant mes gens, à qui j'avois commandé d'être sages, & de ne point répondre à tout ce qu'on leur pourroit dire, que par des révérences. Je n'étois point allée à Champigny pour gâter mon affaire. Le bon-homme la Magdelaine vint un jour si en colere des impertinences de ce Procureur, qu'il rompit son bâton, dont il frappoit la terre.

Après avoir été long-temps à toiser avec des Maçons que nous avions fait venir, le Duc de Richelieu & moi, il fallut que

Mr. le Commissaire nommât des Experts, & qu'on leur fît signifier de venir; tout cela tiroit bien en longueur, & me fâchoit assez. Je tâchois de ne me pas ennuyer, je me promenois souvent, & quand il pleuvoit, (ce qu'il fit assez souvent sur la fin) je jouois au volant pour faire de l'exercice, & je travaillois en tapisserie. J'eus réponse de Guilloire; il ne vint pas avec mon courier, parce qu'il étoit malade, il ne vint que le 26 de Novembre. D'abord je fus accoutumée avec lui, comme si je l'eusse vu toute ma vie. Je fus 3 ou 4 jours à l'informer de mes affaires, & à lui donner des papiers que Présontaine m'avoit laissés; & comme je les avois tous écrits de ma main, & que mon écriture n'est pas aisée à lire à ceux qui ne la connoissent pas, il fallut tout lui expliquer, ainsi que beaucoup de Mémoires sur mes affaires, que j'avois faits pour me ressouvenir & pour me servir d'instruction : à moins que d'avoir un caractere, il ne les eût pu déchiffrer en mille ans. Outre que j'écris mal quand j'écris de mon mieux, j'avois tout écrit si fort à la hâte, que j'avois peine à le lire moi-même. Je dis à Guilloire : quoique je ne doute pas que Présontaine ne vous ait donné une bonne tablature pour vous gouverner selon mon humeur,

je vous dirai encore ce que je veux que vous fassiez. Je lui contai aussi mes miseres, afin de lui imprimer l'horreur & l'aversion que je voulois qu'il eût des gens de mon pere. Je fus fort satisfaite de lui, & je pense qu'il le fut de moi; il a continué à me bien servir, il m'étoit donné de trop bonne main pour ne le pas trouver à ma fantaisie : assurément la prévention, bonne ou mauvaise, sert fort aux gens; j'étois prévenue que c'étoit un homme désintéressé, & qui avoit de la probité; il me fut aisé de le connoître dans son procédé & sa conduite. Il me dit que lorsqu'il avoit été dire adieu à un Secretaire de Mr. le Cardinal, qui est de ses amis, il lui avoit dit : Je m'étonne fort de vous voir partir pour Champigny; Mr. le Comte de Béthune a écrit à Mr. le Cardinal, que S. A. R. avoit donné à Présontaine pour toujours l'exclusion du service de Mademoiselle, & à vous aussi, parce que vous êtes de ses amis. Guilloire lui dit: Je ne puis manquer d'aller sur les ordres de Mademoiselle. Le Comte de Béthune m'avoit écrit; dans la réponse que je lui avois faite, je lui mandois que S. A. R. avoit trouvé bon que je prisse Guilloire, que je l'avois mandé, que je n'avois pas encore eu de réponse de lui. Sur cela il

m'écrivit qu'il s'en alloit à Paris, que la Cour y étoit arrivée, & que Mr. le Cardinal l'avoit mandé, à quoi peut-être il n'avoit pas pensé.

Aussi-tôt que je sus que la Cour étoit à Paris, j'envoyai un Gentilhomme pour faire mes excuses de ce que je ne m'y étois pas rendue aussi-tôt que Leurs Majestés, que mes affaires m'obligeoient à demeurer encore à Champigny. Madame la Princesse de Tarente & Mlle. de la Trimouille y vinrent 2 ou 3 fois, & y furent long-temps à chacune; elles me montrerent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande; je n'en avois jamais vu; je trouvai cette maniere d'écrire fort galante, je fis le mien, Mademoiselle de la Trimouille m'envoya le sien de Thouars. Comme les experts furent venus, je fus occupée à trouver les occasions de les rencontrer, & de les faire entretenir par de mes gens; ils étoient tous les jours dans mon logis, & ils n'osoient monter dans ma chambre. Ils étoient obligés de passer dans ma cour, pour aller aux bâtiments qu'ils devoient estimer. Il y avoit deux Conseillers de Poitiers, dont l'un agissoit comme auroit fait l'homme-d'affaire du Duc de Richelieu, il s'appelloit Duché; & l'autre nommé la Chaise Perault est un

fort honnête homme, & avoit beaucoup de desir de me servir dans la justice; & comme je l'avois toute entiere de mon côté, il suivit son inclination lorsqu'il me la rendit. Je les voyois à la Messe, dans la cour, dans le parc, & par-tout où je croyois ma présence nécessaire. Il y avoit 5 ou 6 Gentilhommes, du nom desquels je ne me souviens pas. Il y avoit aussi des Maçons, des Charpentiers & des Marchands de bois; il étoient au nombre de 18 qui s'assembloient tous les jours. Mr. de la Magdelaine se trouvoit avec eux; on savoit le soir quel article ils avoient réglé, quelque soin qu'ils prissent de se cacher. On espéroit voir finir bientôt cette affaire. Dans ce temps-là il vint une bande de Comédiens, je les fis jouer; tous les experts vinrent à la Comédie.

Je me souviens qu'un jour qu'il me vint quelques nouvelles de Paris qui regardoient mes affaires, le Lieutenant-Général de Châtelleraut étoit allé en campagne pour avoir quelques papiers. Lossandiere étoit occupé à faire des écritures qui étoient nécessaires, & mon Procureur étoit malade; de sorte que je m'en allai au galop à Baché, communiquer à Monsieur de la Magdelaine les nouvelles que j'avois eues. J'entrai dans sa cham-

bre ſans que l'on l'eût averti, avec un juſte-au-corps & un fouet à la main. Je lui dis: On n'a pas accoutumé de ſolliciter en cet état; il me répondit: Les perſonnes de votre qualité n'ont pas accoutumé de ſe donner cette peine, & vous pouviez vous en diſpenſer. Je lui dis que non, & que ſi j'euſſe détourné quelqu'un de mes gens, cela auroit allongé l'affaire; que je m'en ſentois aſſez informée pour l'entretenir, après avoir lu la lettre; que je n'avois pas cru lui devoir faire perdre des moments qui lui étoient ſi précieux pour retourner à Paris, & à moi dans une affaire ſi importante. Après l'avoir entretenu, il me dit: Vous êtes plus capable qu'il ne vous appartient: vous ſavez notre métier comme nous, vous nous parlez de vos affaires comme des Avocats. Je lui répondis: Ce n'a pas été par choix que j'ai appris ce que je ſais, ç'à été par néceſſité & à mes dépens. Pendant que je travaillois à cette affaire, qui étoit fort bonne pour moi, le Chevalier de Béthune qui étoit revenu de Provence, travailloit à une fort mauvaiſe; c'étoit au mariage de Mademoiſelle des Marais, pour laquelle ſon amour étoit de beaucoup augmenté par l'abſence; il ne bougeoit d'auprès d'elle

à la regarder ſans ceſſe, il ne ſe donnoit pas le loiſir de manger, il n'y a jamais rien eu de pareil, tout le monde s'étonnoit de ce que Mᵉ. des Marais ſouffroit cela. Mon affaire terminée heureuſement pour moi, l'évaluation des bâtiments, des bois & autres effets monta à 550000 livres; je partis pour Paris, & j'écrivis à S. A. R. pour lui mander cette nouvelle; je ne pus pas m'empêcher de mettre dans la lettre que cette affaire chimérique, & dont je ne devois avoir que 50000 livres, montoit à 550000. Goulas tenoit ce diſcours à qui le vouloit entendre. Lorſque je partis de Champigny, je dis au Chevalier de Béthune qu'il me ſembloit qu'il n'étoit pas à propos qu'il vînt à Blois. Le Comte de Béthune l'avoit donné à S. A. R. & en avoit penſion; du depuis le Comte de Béthune en fut mal-ſatisfait, il voulut rendre le brevet de la penſion. S. A. R. ne le voulut pas prendre, & la penſion ne fut pas payée du depuis, & le raccommodement de S. A. R. & du Comte de Béthune ne ſe fit que lorſqu'il ſe mêla de mes affaires; auparavant il ne le voyoit que comme les perſonnes de cette qualité, à qui on ne peut pas ſe diſpenſer de rendre des viſites de temps en temps. Le ſujet de la plainte

étoit que S. A. R. lui avoit refusé une Abbaye qu'elle avoit donnée au fils du Maréchal d'Etampes. S. A. R. avoit trouvé mauvais de ce que j'avois donné une pension au Chevalier de Béthune, & disoit : Tous les gens qui ont quitté mon service, (voulant aussi par-là entendre parler du Comte d'Escars) ma fille les attache au sien. Toutes ces raisons me firent croire que le Chevalier de Béthune devoit aller à Selle plutôt qu'à Blois, ou passer droit à Paris : je lui dis ma pensée ; il me répondit qu'il avoit vu S. A. R. la derniere fois qu'elle étoit allée à Paris, & qu'il feroit ce que je lui commanderois ; que cependant je lui ferois plaisir de le laisser me suivre ; ainsi il vint. Les pluies avoient été si grandes, que toutes les rivieres étoient débordées ; & si j'eusse été un jour davantage à Champigny, je n'aurois su passer. Le jour que je partis de Champigny, j'allai coucher à Azé, où il y a un pont sur la riviere de l'Indre. La nuit la riviere grossit tellement, que le pont fut tout couvert d'eau ; par bonheur pour moi je l'avois passé, sans cela je crois que j'aurois plutôt demeuré tout l'hyver à Azé, que d'hasarder d'y passer en bac ou en bateau, après la prédiction dont S. A. R. m'avoit menacée. Cela fut

cause que le soir que j'arrivai à Tours, je passai à pied le pont de St. Avertin, qui est long d'une demi-lieue.

Je trouvai à Tours bonne compagnie, Me. Bouthillier avec Me. la Comtesse de Brienne sa fille, & la Maréchale de Clerambaut. Tout cela étoit venu voir Mr. l'Archevêque de Tours, lequel est beau-frere de Madame de Bouthillier, &, par conséquent, oncle de Me. de Clerambaut & de Me. de Brienne. Mr. l'Archevêque me logea encore, & me traita magnifiquement. L'Abbé de Rancé y étoit aussi. Je continuai mon chemin jusqu'à Blois, où on me témoigna de la joie de me voir; on y étoit en deuil de Mr. d'Elbœuf; j'y appris la mort de la pauvre Madame de Rocquelaure, dont j'eus bien du déplaisir: elle mourut en couche. Tout le monde parla fort à Blois de voir comme le Chevalier de Béthune étoit auprès de Mlle. des Marais. Je le dis à sa mere, à qui je n'en avois point encore parlé; elle me dit qu'elle croyoit que je lui faisois bien de la justice de ne la croire pas assez sotte pour souffrir cela, si elle ne vouloit pas qu'il épousât sa fille; que cela étoit résolu. Je lui redis que je la trouvois bien folle; qu'avec 50000 écus qu'elle pouvoit donner à sa fille, elle la

marieroit très-richement; que le Chevalier de Béthune étoit cadet d'une Maiſon mal-aiſée, & à qui il ne convenoit point de ſe marier, & qu'ils n'étoient pas le fait l'un de l'autre; que je croyois que le Comte & la Comteſſe de Béthune y conſentiroient avec peine. Elle répondit: dès que j'ai connu le Chevalier de Béthune, j'ai ſouhaité cette affaire avec toutes les paſſions imaginables, j'y ai porté l'eſprit de ma fille, & j'ai mis l'affaire à un point qu'ils feront les plus heureux du monde. Je lui demandai ce que Mr. des Marais en diſoit, elle me dit qu'elle ne lui en avoit jamais parlé, qu'elle ne doutoit pas qu'il n'en fût bien-aiſe. Dès-lors je vis avec quelque déplaiſir que je m'étois trompée, lorſque j'avois cru que Madame des Marais avoit beaucoup plus d'eſprit & de jugement: cela me fit changer le deſſein que j'avois eu pour elle, & dont l'exécution avoit été retardée par tout cela dans mon eſprit. Lorſque je partis de Paris, j'étois preſque réſolue de la déclarer pour ma Dame-d'honneur à mon retour. Je ne ſavois comment faire autrement; j'avois pourtant toujours dans la tête d'allonger & d'éviter d'en prendre une juſqu'à ce que je fuſſe mariée. Il me vint en penſée dès Champigny, de mander à

Mlle. de Vandy de venir au-devant de moi à Fontainebleau, & qu'elle demeureroit avec moi jusqu'à ce que j'eusse une Dame-d'honneur, & que même, quand j'en aurois une, je serois bien-aise de l'avoir : elle me manda qu'elle obéiroit à mes ordres avec joie. Personne ne savoit cela ; & M^{e}. des Marais, qui s'en revenoit avec moi à Paris, ne savoit si je lui dirois de coucher au Luxembourg quand j'arriverois.

On ne me parla point à Blois de qui seroit auprès de moi, ou de qui n'y seroit pas, dont je fus fort aise. On dit à son Altesse Royale que j'avois fait mon portrait à Champigny ; il me demanda à le voir, & me dit qu'il le trouvoit bien fait, qu'il me conseilloit de ne le montrer à personne, de crainte que cette mode ne vînt, & que l'on en fît de médisants, & que l'on ne dît : C'est Mademoiselle qui en a donné l'invention. J'assurai S. A. R. que personne ne le verroit. J'avoue que je crus ce conseil un peu intéressé, & qu'il craignoit que l'on ne fît le sien. Après avoir été trois ou quatre jours à Blois, le soir de devant mon départ, je voulus parler à S. A. R. pour obtenir d'elle la permission pour Nau, d'entrer dans la charge de Conseiller de

Metz, qu'il avoit achetée. Il s'emporta contre lui, & dit rage, dont je fus fort fâchée ; il me dit en bonne amitié, que je me comportasse bien à la Cour, & que je ne me mêlasse d'aucunes intrigues. Je l'assurai que c'étoit bien mon dessein, & que mon humeur y étoit entiérement opposée.

Je m'en allai passer Noël à St. Fargeau ; j'y arrivai la surveille, j'y fus trois ou quatre jours avec bien du plaisir. J'en prends tout-à-fait à voir mon bâtiment, & je trouve une partie des dedans qui s'achevent toutes les fois que j'y vais. Je trouvai l'hôpital fait, qui ne l'étoit point quand j'en partis : il y a des filles de la Charité établies, que j'ai fait venir de Paris. On croira mal-aisément, & il est pourtant vrai que je fus fâchée d'en partir. Madame de Courtenai me vint conduire jusques à Châtillon ; je vis Mademoiselle de Vertus à Montargis, je passai à Fontainebleau, où étoit la Reine de Suede : j'allai droit chez elle, on me dit qu'elle n'étoit pas éveillée. Je m'en allai à l'hôtellerie, où elle m'envoya un Gentilhomme pour me dire qu'elle s'habilloit en diligence pour me voir. Lorsqu'elle fut en état, on me vint querir. Je trouvai dans sa cour vingt Suisses habillés de gris avec

des hallebardes dorées, force valets-de-pied, & Pages vêtus de gris aussi, assez de Gentilshommes dans la salle & dans l'anti-chambre. Elle avoit un juste-au-corps de velours noir, une jupe couleur de feu, & un bonnet de velours noir avec des plumes noires, & quantité de rubans couleur de feu. Elle me parut alors aussi jolie que la premiere fois que je l'avois vue. Je lui demandai si elle ne reviendroit point à la Cour; elle me dit qu'elle n'en savoit rien, & qu'elle feroit tout ce qu'on lui ordonneroit. Le Roi l'étoit venu voir depuis son retour, il avoit couché à Villeroi, & l'après-dînée il y étoit allé au galop. Mr. le Cardinal avoit été à Petit-Bourg, où elle étoit allée le voir. Comme je lui parlois, je songeai à ce qu'elle avoit fait; & le bâton du Capitaine de ses Gardes qui étoit dans sa ruelle, me fit bien penser à celui à qui je l'avois vu porter, & au coup qu'il avoit fait. Il est bon d'en parler ici avant de passer plus avant. Le Comte de Sentinelli étoit celui qui paroissoit être le mieux avec la Reine de Suede; elle l'avoit envoyé en Italie; on disoit que le Marquis de Monaldeschi, son Grand-Ecuyer, s'étoit voulu prévaloir de son absence, & lui rendre de mauvais offices. Pour cela il avoit pris de ses lettres

qu'il avoit ouvertes, & même de celles de la Reine ſa maîtreſſe : on n'a point ſu le détail de cette affaire. Voilà ce qui a été ſu & vu. Un jour qu'il dînoit à la Ville, elle l'envoya querir, & lui dit : Paſſez dans la galerie, c'eſt celle des cerfs qui eſt à Fontainebleau, & que là il trouva le Chevalier de Sentinelli, Capitaine des Gardes de la Reine de Suede, qui lui dit : Confeſſez-vous, voilà le pere Mantuony. La Reine lui avoit conté les ſujets qu'elle avoit de ſe plaindre de lui, pour lui faire comprendre, que de faire couper le col en Suede à Monaldeſchi, ou de le faire tuer dans la galerie de Fontainebleau, c'étoit pour elle la même affaire. Monaldeſchi eut grande peine à ſe réſoudre à mourir; il envoya le pere Mantuony demander pardon à la Reine, & la vie. Elle le refuſa; il voulut ſe jetter par les fenêtres, & elles étoient fermées. Sentinelli eut peine à le tuer, il avoit une jacque de maille, il lui donna pluſieurs coups; de ſorte que la galerie fut pleine de ſang; & quoiqu'on l'ait fort lavée, il y en reſte toujours des marques. Après qu'il fut mort, on l'emporta dans un carroſſe, à la Paroiſſe, où on l'enterra à une heure où il n'y avoit perſonne : ce qui eſt aiſé, la Paroiſſe étant à un quart-de-lieue du bourg

& du château. On a dit que la Reine de Suede vint regarder comme on le tuoit; je ne sais si cela est bien certain. Cette action fut trouvée fort mauvaise, & on trouva beaucoup à redire qu'elle l'eût osé commettre dans la maison du Roi. Elle prétendoit, comme j'ai dit, que c'étoit faire justice; & comme les Rois on droit de vie & de mort, ce même pouvoir s'étend au lieu où ils vont, comme sur ceux qui leur appartiennent. Ce genre de mort est bien barbare & bien cruel à toutes sortes de personnes, & particuliérement aux femmes. Elle me traira fort civilement, comme elle avoit fait toutes les fois que je l'avois vue.

Je trouvai, au sortir de chez elle, Mlle. de Vandy, qui venoit au-devant de moi. Je croyois trouver le soir le Comte de Béthune & sa femme, & Me. d'Epernon: je leur avois mandé d'y venir, & il n'y vint que Me. d'Epernon, qui ne me sut dire pourquoi le Comte & la Comtesse de Béthune n'y avoient point voulu venir. Je crus qu'ils boudoient, & je ne voulus pas faire semblant de le voir. Me. d'Epernon me conta que la Reine lui avoit parlé de moi plusieurs fois avec bonté, & qu'elle lui avoit témoigné de l'impatience de mon retour. Pour Monsieur, il en témoignoit la plus grande du monde. Elle me

conta auſſi le déplaiſir qu'il avoit fait paroître de la mort de Me. de Roquelaure; que le lendemain de ſa mort il avoit été à confeſſe, avoit communié, & fait dire mille Meſſes pour elle. Jamais galant n'en auroit uſé de même en pareille occaſion; elle m'apprit que la Comteſſe de Soiſſons étoit accouchée d'un fils, je fus tout-à-fait aiſe de la voir, & j'eus bien du plaiſir à l'entretenir. J'arrivai tard à Paris parce que j'étois fort enrhumée; & comme je n'avois pas dormi la nuit, je regagnai ſur le matin le temps que j'avois perdu. Je trouvai beaucoup de monde au Luxembourg, & entr'autres Mr. & Me. de Béthune, à qui je fis la meilleure chere du monde. Je trouvai le Comte de Béthune avec un air aſſez froid, qui me dit qu'on m'avoit rendu bien de mauvais offices pendant mon abſence; mon rhume m'obligea de garder trois ou quatre jours le lit, ce qui m'empêcha d'aller au Louvre. Monſieur me vint voir dès le lendemain de mon arrivée; & j'appris qu'il m'avoit attendu long-temps chez Me. de Choiſy le jour que j'arrivai. Il me fit l'honneur de me le dire, & me parla de la mort de Me. de Roquelaure; il me conta le déplaiſir qu'il en avoit eu, & que depuis il n'avoit pris de couleur que ce jour-là.

Il étoit fort ajusté ; il me conta tout ce qu'il savoit, avec la plus grande amitié du monde, & me donna des oranges de Portugal. Il faisoit tout du mieux qu'il pouvoit. Il me parla des loteries ; je n'en avois jamais entendu parler, je me fis expliquer ce que c'étoit, j'y fus bientôt savante : on ne parloit que de cela.

Le Roi & la Reine envoyerent savoir de mes nouvelles, & Mr. le Cardinal aussi, lequel me fit faire des excuses de ne m'être pas venu voir. Il étoit affligé de l'accident arrivé à son petit neveu. Ce petit garçon étoit au College des Jésuites, les Fêtes de Noël il jouoit avec d'autres Ecoliers, ils s'aviserent de se berner les uns les autres, & tour-à-tour tenoient la couverture. L'Abbé d'Harcourt, qui tenoit un coin, & qui étoit le plus foible, la lâcha, & le petit Alphonse Mancini tomba, & se cassa la tête, dont Mr. le Cardinal fut sensiblement touché. D'abord il eut tous les signes mortels ; il n'avoit que douze ans, & il étoit si avancé, que c'étoit un prodige, il avoit presque achevé toutes ses études. C'étoit un esprit vif ; Mr. le Cardinal en avoit conçu une si grande espérance, que je lui ai oui-dire qu'il l'alloit tirer du College, & qu'il vouloit le prendre auprès de lui, & l'accoutumer aux af-

faires; qu'il auroit couché dans sa chambre, & qu'il auroit parlé de tout devant lui; qu'il lui auroit montré toutes les dépêches qu'il recevoit & qu'il faisoit faire; qu'il l'auroit dressé pour le rendre capable de servir le Roi. Il n'en parle point encore qu'avec beaucoup de regret.

On croira aisément que les premiers jours de mon arrivée ma maison ne désemplit pas. Quand la raison du devoir, & celle que je suis assez aimée n'y auroient pas fait venir le monde, la grace de la nouveauté est toute belle pour les François. Monsieur y revint une seconde fois, & j'apprenois qu'il ne parloit que de l'empressement qu'il avoit pour moi. Je lui en reconnus assez, & à tout ce qui étoit à lui: cela ne me déplaisoit pas. Un jeune Prince, beau, bien fait, frere du Roi, me paroissoit un bon parti pour moi. Le Comte de Béthune me vint voir tous les jours dans ces commencements. Il me disoit: J'aurois vu le temps que la Reine vous seroit venue voir, & Mr. le Cardinal, & j'aurois servi à les y faire venir; à présent je ne me mêle de rien, & le Roi n'y veut pas venir: cela est terrible. Je lui répondis: Le Roi n'est pas venu voir mon pere lorsqu'il a été ici, pourquoi me viendroit-il voir? Il est de ces gens qui font hon-

neur quand ils viennent en un lieu, & de qui on n'a nul ſujet de ſe plaindre quand ils n'y viennent pas. Il me répondit : Il va tous les jours à l'hôtel de Soiſſons. Je lui dis : Cela n'eſt pas ſurprenant, quand on fait le galant d'une femme, qu'on l'aille voir, & de plus il y joue. Pour la Reine, il fait un froid enragé ; elle ſait bien que j'aurai l'honneur de la voir dans deux jours, il n'eſt pas juſte qu'elle s'incommode. A l'égard de Mr. le Cardinal, c'eſt un homme affligé ; & ſi en pareille occaſion il ſurmontoit ſa douleur pour me rendre une viſite de cérémonie, j'aurois lieu de douter qu'il fût autant de mes amis qu'il m'a dit qu'il le ſeroit. C'eſt pourquoi tout bien conſidéré, je n'ai pas ſujet de me plaindre, auſſi ne me plaindrai-je pas. J'appris que le ſujet qui donnoit tant d'inquiétude au Comte de Béthune que Monſieur le Cardinal me vînt voir, étoit qu'il ne l'avoit vu qu'une fois depuis ſix ſemaines qu'il étoit à Paris ; que ç'avoit été dans la foule, & à la paſſade, & qu'il avoit envie de l'entretenir. Dès que mon rhume fut guéri, j'allai chez la Reine, qui me reçut avec toutes ſortes de bontés. Je ne vis point le Roi, il étoit ſorti, je ne voulus pas demeurer au ſerein ; ainſi je fis ma viſite très-courte.

Le neveu de Mr. le Cardinal mourut la nuit de la veille des Rois. Il s'en alla dès le lendemain au Bois de Vincennes, où il demeura huit ou dix jours. Ce soir-là le Duc de Lesdiguieres donnoit à souper à toute sa famille, qui est assez nombreuse & belle pour composer une assemblée. Le Roi & Monsieur y allerent en masque, Me. de Navailles y étoit & trois ou quatre filles de la Reine. Le Roi mena & parla toujours à la Motte-Houdancourt, qui étoit entrée en la place de la Porte chez la Reine. Cela fit un bruit non-pareil. Il fut cinq ou six jours qu'il ne faisoit qu'entrer & sortir à l'hôtel de Soissons, & même il n'y alloit pas tous les jours. Il causoit sans cesse avec la Motte, & témoignoit beaucoup plus d'amour pour elle, qu'il n'avoit témoigné pour la Comtesse de Soissons. Il gagna un mouchoir de point de Venise à une loterie, & une autre de galanteries propres à une Demoiselle; il donna tout à la Motte. La Reine m'envoya querir pour aller à une Comédie à machines à l'hôtel de Bourgogne, dont je ne me suis pas souvenue du nom; aussi n'étoit-elle pas trop bonne. Pendant cette Comédie, le Roi regarda continuellement la Motte; au retour j'allai voir la Reine d'Angleterre, que je

n'avois point vue depuis que j'étois à Paris, parce qu'elle étoit à Chaillot, & que je n'avois point forti. On ne parloit dans le monde que de la nouvelle amitié du Roi; tous les hommes en étoient réjouis, ils penfoient que cela iroit plus loin, & que cette affaire ferviroit à rendre le Roi plus gaillard. Monfieur le Cardinal revint de Vincennes; il fut enfermé trois heures avec Leurs Majeftés, & au fortir de-là le Roi ne regarda plus la Motte.

Mr. le Cardinal me vint voir dès le lendemain qu'il fut à Paris. Il me fit de grandes excufes de n'y être pas venu plutôt; qu'il croyoit que j'étois affez perfuadée de fon zele & de fa paffion pour mon fervice, pour n'avoir pas trouvé mauvais que dans le temps d'une grande affliction il ne fe fût pas contraint à me venir voir. Je lui dis que l'on m'avoit avertie à mon arrivée, que l'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de la Reine, & que j'en étois en grande peine. Il m'affura fort du contraire, & me dit: On fait tant de contes dans le monde, que l'on feroit fort malheureux fi on y ajoutoit foi. Ne dit-on pas que le Roi eft amoureux de Mlle. de la Motte? Que la Reine & moi en fommes au défefpoir? Je vous affure que fi nous l'étions, nous
ferions

ſerions bientôt conſolés, je crois que cet amour-là eſt déja paſſé. Je lui dis que cela avoit fait tant de bruit, qu'il étoit difficile de n'en avoir pas entendu parler; que mon rhume m'avoit empêchée de ſortir; que quand j'aurois été en ſanté, il me ſembloit qu'après avoir été ſi long-temps abſente, il ne falloit pas d'abord aller au Louvre ſi ſouvent, de crainte que l'on ne m'accuſât de m'empreſſer. Il me dit que je ne devois point avoir cette penſée; que j'étois née pour la Cour en toutes manieres; que j'étois faite pour y être, par la qualité dont j'étois; qu'il y auroit ce jour-là Comédie; que j'y allaſſe, & que le Roi & la Reine vouloient que je fuſſe de tous les divertiſſements; que ſi j'aimois d'aller en maſque, le Roi y alloit ſouvent. Je lui dis que j'en mourois d'envie; que ce divertiſſement, la Foire & le Cours étoient ce qui me faiſoit regretter Paris; que cet aveu étoit bien enfant pour une perſonne comme moi; que je ne pouvois lui rien céler, tant j'avois de confiance en lui; que je le priois de me conſidérer comme une perſonne qui ne vouloit rien faire ſans ſes avis. Nous nous ſéparâmes fort ſatisfaits l'un de l'autre; le Comte de Béthune me fit la mine de ce que je ne l'avois pas appellé en tiers. Je dis à Mr.

le Cardinal que présentement je me trouvois bien heureuse d'être dans un lieu où je pusse lui parler moi-même, & que je n'aimois pas les tiers. Il trouva que j'avois raison, & me répondit que pour toutes les affaires que j'aurois avec les Sur-Intendants, je n'avois qu'à lui envoyer mon Secretaire, & qu'il ordonneroit qu'on les fît.

Tout le mois de Janvier se passa sans qu'il y eût de divertissements que des Comédies au Louvre; je n'y allai pas toujours; je me choyois parce que j'étois enrhumée, & aussi que je ne m'ennuyois pas à demeurer chez moi, où j'avois bonne compagnie toujours. Je mis mon argent à plusieurs loteries, où je ne fus pas heureuse; j'en fis une chez moi le deux de Février. Me. la Maréchale de l'Hôpital donna un bal, nous y allâmes en masque, c'est-à-dire, habillées de toile d'or & d'argent, de bonnets avec des plumes: toutes les femmes étoient fort ajustées, les hommes avoient des bas de soie, & des habits en broderies. Quand nous entrâmes, nous tenions nos masques, que nous otâmes à l'instant. Après avoir dansé, nous allâmes dans une chambre magnifiquement ornée, faire collation, & il n'y avoit qu'un couvert & une chaise à

bras. Le Roi me dit : Ma coufine, mettez-vous-là, c'eft votre place. Je m'écriai fur cela comme d'une raillerie ; il me répondit, qui s'y mettra? La Comteffe de Soiffons rioit, & dit : Ce fera moi. En effet, elle s'y alloit mettre. Monfieur lui dit : N'y allez pas. Cette familiarité avec le Roi me furprit, on n'en prenoit pas tant quand je partis de la Cour ; tout le monde fe mit à table, le Roi s'y mit le dernier, & dit : Puifqu'il n'y a de place que celle-là, il faut bien que je m'y mette. Il ne mettoit pas la main à un plat qu'il ne demandât fi on en vouloit, & ordonnoit de manger avec lui. Pour moi, qui ai été nourrie dans un grand refpect, cela m'étonnoit, & j'ai été long-temps fans m'accoutumer à en ufer ainfi : quand j'ai vu que les autres le faifoient, & que la Reine m'eut dit un jour, que le Roi n'aimoit pas les cérémonies, & qu'il vouloit qu'on mangeât à fon plat, alors je le fis : fans cela les fautes des autres ne m'en auroient pas fait commettre. Quand je fus prête à fortir, le Roi dit à la Comteffe de Soiffons : Allons ramener ma coufine. Elle dit qu'elle le vouloit bien : nous étions venus en carroffes féparés, parce que j'avois les filles de la Reine avec moi. Lorfque le Roi monta en carroffe, il leur dit : Mefdemoifelles, ma cou-

ſine vous diſpenſe de la ſuivre, retournez au Louvre. On remarqua aſſez cela, parce que ce fut la Motte à qui il s'adreſſà. Elles s'en allerent, il ne reſta que Gourdon & Fouilloux pour remener la Comteſſe de Soiſſons. Nous nous en allâmes à toutes brides, & ſi vîte, que les Gardes du Roi qui étoient à cheval, eurent grande peine à nous ſuivre. Le Roi diſoit : Que je ſerois aiſe que les voleurs nous attaquaſſent ! Le carroſſe du Roi demeura derriere, de ſorte que juſqu'à ce qu'il fût venu, nous nous promenâmes ſur la terraſſe qui eſt dans la Cour du Luxembourg, le 3 Février à 3 heures après minuit, comme on auroit pu faire au mois de Juillet. Monſieur me demanda ſi je voulois aller le lendemain à la foire. Je lui dis que j'en ſerois fort aiſe, j'aime fort la foire, nous y allâmes fort ſouvent, & particuliérement quand le Carême fut venu, parce que pendant le carnaval, on avoit d'autres divertiſſements. Je fus fort heureuſe, & je gagnai quantité de cabinets & de miroirs, qui m'étoient néceſſaires pour parer mon logis.

Je donnai une aſſemblée au Roi fort jolie ; Luxembourg eſt le lieu du monde le plus propre à y en donner, & de grandes & de petites. Comme je ne voulois

point faire de querelles à mon retour à la Cour, & qu'il y avoit un nombre infini de jeunes femmes & filles de qualité que je ne pouvois pas me dispenser de prier, je dis au Roi lorsqu'il me demanda une fête : Je la donnerai très-volontiers à Votre Majesté, pourvu qu'elle me nomme les personnes que je prierai. Il me répondit qu'il vouloit qu'il n'y eût que ce que l'on appelle le monde du Louvre ; c'est-à-dire, Madame la Comtesse de Soissons, Mlle. de Mancini, Mesdames de Crequi & de Chaulnes, les filles de la Reine, Mademoiselle de Villeroi. Je prierai, lui dis-je, seulement Madame de Montglas & Mlle. des Marais ; c'étoient des personnes sans conséquence pour moi. La Reine dit qu'il falloit prier la Maréchale de l'Hôpital, qui avoit donné assemblée, & qui en devoit donner une autre : je fis souvenir aussi le Roi de la Comtesse de Guiche qui étoit une jeune femme de treize ans, & mariée depuis quinze jours, & que Mr. le Chancelier son grand-pere avoit donné une assemblée à cause de son mariage. Je ne sais par quel mal-entendu on ne me rendit point de réponse à ce point ; elle ne fut point priée, quoique j'en eusse intention. Le Chancelier & la Chanceliere en furent en colere contre

moi. Pour le Comte de Guiche, il se soucioit si peu de sa femme, qu'il n'avoit épousée que parce que son pere le vouloit, qu'il étoit bien-aise de ne la jamais voir, & on disoit qu'il vivoit avec elle comme un homme qui vouloit se démarier un jour, & que la cause en étoit l'extrême passion qu'il avoit pour la fille de Me. Beauvais.

Madame la Maréchale de l'Hôpital a un beau visage, elle est si grosse que cela la rend assez ridicule de la voir danser. Elle danse néanmoins bien, elle a les plus belles pierreries du monde, ses perles sont plus grosses que celles de la Reine, elle est magnifique sur sa personne, & dans son logis; & ce qui surprend de la voir ainsi, c'est qu'elle étoit Lingere à Grenoble. Un Trésorier de France l'épousa par amour, & lui donna quelques biens; on lui prédit ensuite qu'après la mort de son mari, elle épouseroit un grand Seigneur, & en troisieme noces un Prince. Son premier mari étoit dans le parti, & lui avoit laissé quelques affaires; elle vint à Paris pour les solliciter, & elle y fit connoissance avec un Moine Augustin déchaussé, qui lui donna habitude avec le Secretaire du Maréchal de l'Hôpital. Ce Secretaire sut que cette femme avoit du bien, & fit

deſſein de l'épouſer; il agit dans ſes affaires, & la ſervit avec tant de ſuccès, qu'elle lui en fut obligée. Le Maréchal de l'Hôpital, en conſidération de ſon Secretaire, avoit agi pour elle en tout ce qu'il avoit pu; de ſorte qu'elle crut devoir le remercier de ſa protection. Elle l'alla voir pour ce ſujet; il en devint amoureux, & l'épouſa enſuite. C'eſt une bonne femme, qui a de l'eſprit, & c'eſt de ces bons eſprits de campagne qui diſent de grands mots que l'on n'entend point à la Cour, où elle aime fort à être. On peut juger par-là ſi elle y réuſſit bien.

Il y eut une grande aſſemblée chez le Chancelier, où la Reine & Mr. le Cardinal allerent; la Reine y mena la Princeſſe d'Angleterre qui étoit ravie d'y être. Elle ne va aux bals qu'à ceux du Louvre, ou bien à ceux où la Reine va. La fête fut fort magnifique, & le repas auſſi: j'étois parée de perles, je n'avois point de bouquet à cauſe du deuil de Mr. de Candale, qui étoit mort il y avoit trois ſemaines à Lyon, à ſon retour de Catalogne. La fievre le prit à Valence, il ne laiſſa pas de continuer ſon voyage, & ne s'arrêta qu'à Lyon: il dit aux Médecins dès le premier jour de ſon mal, qu'il en avoit mauvaiſe opinion. Il eut de gran-

des rêveries qui lui donnerent pourtant le temps de se confesser, & de mourir avec beaucoup de connoissance de Dieu. L'Abbé Roquette l'assista à la mort : la nouvelle de sa maladie ne vint à Paris que deux ou trois jours avant celle de sa mort; j'étois allé voir sa sœur aux Carmélites : Madame d'Epernon y étoit avec moi. Au sortir de-là nous trouvâmes un laquais de Mr. d'Epernon, qui nous en vint dire la mort. Madame d'Epernon en fut fort touchée. Il avoit pour elle toute l'amitié possible, & il lui étoit un grand support dans sa maison. Elle s'en alla chez elle, & moi chez la Reine qui s'en alloit à la Comédie : je la priai de m'en dispenser, parce que Mr. de Candale étoit mon cousin germain & mon ami. Je demandai à Sa Majesté si j'irois voir Mr. de Metz & Mr. d'Epernon, elle me dit que je le devois, qu'ils étoient tous deux mes oncles. Je m'en allai chez Mr. d'Epernon, j'entrai d'abord chez Me. d'Epernon, je la priai de venir avec moi chez Monsieur son mari, qui étoit au lit fort affligé; le lendemain j'allai chez Mr. de Metz, puis je revins à l'hôtel d'Epernon, où le Roi, la Reine d'Angleterre & Monsieur vinrent : je les conduisis & fis les honneurs de la maison comme la

plus prochaine parente de Mr. d'Epernon, parce qu'il avoit épousé ma tante, & qu'il étoit cousin germain de Mlle. de Guise. Ils n'avoient pas de plus proches parents que moi, depuis qu'ils avoient perdu leur fils. Comme Me. d'Epernon est fort de mes amies, je fus bien-aise d'en user ainsi; cela étoit assez obligeant pour elle & pour toute la maison.

Trois ou quatre jours après l'assemblée de Mr. le Chancelier, on me dit que le bruit couroit que la Reine d'Angleterre se plaignoit que j'avois voulu passer devant sa fille, & que j'avois pris cette résolution avec Monsieur. J'allai voir Mr. le Cardinal, que je n'avois encore pu trouver dans sa chambre depuis mon retour à la Cour; il descendit chez la Reine lorsque j'y voulus aller, où il étoit en affaires. Je l'y trouvai, je lui demandai ce que c'étoit que ce bruit. Je lui dis que chez Mr. le Chancelier après le souper, la Princesse d'Angleterre étoit demeurée à jouer avec Mesdemoiselles de Nemours, & que j'avois suivi la Reine; que lorsque je fus au bout de la galerie, je l'avois appellée avant que d'entrer; que nous nous étions prises par la main comme nous faisions ordinairement; que je ne croyois pas qu'il y eût rien à redire là-dessus. Mr. le Cardinal

me dit : L'autre jour chez la Reine on dit que vous aviez voulu paſſer devant elle chez Mr. le Chancelier. Monſieur répondit : Quand elle l'auroit fait, n'auroit-elle pas eu raiſon ? Nous avons bien à faire que ces gens-là, à qui nous donnons du pain, viennent paſſer devant nous ? que ne s'en vont-ils ailleurs ? On le redit à la Reine d'Angleterre, qui en pleura fort. La Reine le ſut, elle gronda Monſieur, & lui dit : Etre ce que vous êtes, & eux ce qu'ils ſont, vous avez bonne grace de parler ainſi. Voilà tout ce que j'ai oui-dire : je blâmai Monſieur, & dis à Mr. le Cardinal que la Reine d'Angleterre étoit en un état qui obligeoit à lui rendre tout l'honneur poſſible par ſes proches ; que peut-être en un autre temps la penſée me feroit-elle venue de diſputer le pas à ſa fille ; que c'étoit à quoi je n'avois jamais ſongé ; que j'avois vécu avec la Reine d'Angleterre & ſa fille avec toute l'amitié poſſible ; qu'elles m'en avoient témoigné beaucoup, & que perſonne n'étoit plus civil que la Reine d'Angleterre. Mr. le Cardinal me dit : Les Rois d'Ecoſſe cédoient autrefois aux fils de France, & par cette raiſon vous ſeriez en droit de paſſer devant la Princeſſe d'Angleterre. Je le ſuppliai de ne point parler de cela, & qu'en l'état où

étoit la Reine ma tante, je ferois fâchée qu'il lui vînt des mortifications à mon occafion.

Le Roi étudioit un ballet que j'allai voir répéter avec la Reine; & le jour qu'il fe danfa, on étoit placé & paré dans une tribune à main droite du théâtre, pour pouvoir plus aifément defcendre deffus pour danfer après le ballet. Madame la Princeffe d'Angleterre y étoit, & Mefdemoifelles de Nemours, & le monde ordinaire. Comme les bals fe donnent dans une grande falle, & que le monde y vient fans prier, il y alla toutes fortes de perfonnes; j'y vis deux Dames qu'il y avoit long-temps que je n'y avois vues, les Comteffes de Fiefque & de Frontenac. Je les trouvai fi changées, que j'eus de la peine à les reconnoître; l'une par l'excès de fa maigreur, & l'autre par celui de fa graiffe : elles étoient toutes derriere les autres, cachées avec leur coëffes comme des perfonnes qui n'ofent fe montrer. Le lendemain on en parla chez la Reine, qui n'a jamais témoigné aucune amitié pour elles : quelqu'un demanda fi on les avoit mandées, la Reine répondit: Elles étoient derriere parmi la canaille. Le Roi ni moi ne nous informons pas des gens qui font où elles étoient. Je dis:

Elles étoient parmi les honnêtes Demoiſelles du Marais. La Reine répondit : Je crois qu'il y en avoit quelques-unes.

Un jour ou deux après, Monſieur me dit à la foire de la part de la Reine, que je ne déſiſſe point mes pierreries, qu'elle vouloit qu'on allât encore une fois paré au ballet. Je me doutai que c'étoit pour la Reine de Suede, il me l'avoua, & me dit de n'en parler à perſonne. Elle arriva le jour d'après. La Reine dit qu'elle venoit comme inconnue, & qu'elle ne ſeroit qu'un jour à Paris; que l'on avoit fait tout ce que l'on avoit pu pour la détourner d'y venir, & qu'il avoit été impoſſible; que pour lui faire connoître qu'il falloit qu'elle y fût peu, Mr. le Cardinal l'avoit logée dans ſon appartement au Louvre, & s'étoit mis dans ſa petite chambre; & qu'ainſi elle devoit juger par l'incommodité qu'elle lui cauſoit qu'il étoit à propos de s'en aller promptement. Elle nous dit, à Monſieur & à moi, que nous ne nous aviſaſſions pas de lui dire que l'on alloit en maſque, & que l'on ſe divertiſſoit bien; qu'il falloit lui dire au contraire que jamais hyver ne s'étoit paſſé plus mélancoliquement; qu'il n'y avoit nuls plaiſirs, & qu'on s'ennuyoit fort. Puis elle dit : C'eſt que ma niece & mon

ſils croyent faire l'honneur de la France, lorſqu'ils tiennent mille diſcours à cette Reine. On vint dire qu'elle étoit arrivée; la Reine s'y en alla, elle me dit & à la Princeſſe de Carignan, de demeurer, dont je fus fort fâchée, & je lui répondis d'un ton boudeur : Vous m'envoyerez quérir, la Reine de Suede me voudra voir. La Reine ne monta pas juſqu'en-haut, elle trouva Nogent dans ſon cabinet, qui lui vint dire de la part de Mr. le Cardinal de me mener. Elle m'envoya appeller : après avoir ſalué la Reine de Suede, elle lui demanda où eſt Mademoiſelle ? Je m'avançai & la ſaluai.

Le lendemain on donna le ballet, j'étois parée comme l'autre fois; la Reine de Suede étoit habillée comme les autres, & cela lui ſiéoit bien. J'étois deſtinée à voir au ballet des perſonnes que je ne voyois point ailleurs; j'y vis Préfontaine, que je n'avois pas vu en lieu du monde depuis qu'il étoit parti de St. Fargeau. Cela me fit ſouvenir de la perte que j'avois faite lorſque je le perdis, de tous les embarras que ſon abſence avoit cauſés en mes affaires, & de tous les chagrins que ces mêmes affaires m'avoient donnés. Ce ſouvenir eſt peu propre à voir un ballet & danſer au bal; il ne donne pas au viſage

toute la gayeté qui feroit néceffaire en pareils lieux, ni en pareilles occafions.

Le lendemain, quoique fatiguée d'avoir veillé, je me levai, & m'habillai en grande diligence pour aller voir la Reine de Suede, parce que je croyois qu'elle dût partir le jour d'après. Je lui envoyai demander audience, elle me manda que je la vinffe voir de bonne heure, & que j'irois à la Comédie avec elle. Je n'allai néanmoins au Louvre que fort tard, je n'avois point deffein de l'accompagner, je favois bien que l'on fe feroit moqué de moi. Quand j'arrivai au Louvre, je demandai à la Reine fi la Reine de Suede s'en alloit le lendemain; elle me dit je crois que non, dont je fuis bien fâchée, elle ira ce foir à la foire, il faut que mon fils & vous alliez avec elle. Je répondis à la Reine, que fi Monfieur y alloit, j'irois; qu'autrement je n'irois point : elle revint fort tard de la Comédie. Quand je fus qu'elle étoit dans fa chambre, j'y montai, & la diffuadai d'aller à la foire; elle me demanda fi elle pouvoit aller chez la Reine, je lui dis qu'elle jouoit, & qu'elle y feroit la bien-venue. Nous y allâmes; & le Roi & Monfieur, qui craignoient qu'elle ne les voulût mener à la foire, fe cacherent lorfqu'elle arriva, & ne revinrent

que lorſque je les allai aſſurer qu'elle n'iroit point.

Madame de la Baſiniere donna une aſſemblée & un ſouper fort magnifique, où la Reine de Suede vint : elle danſa d'une maniere aſſez ridicule, & qui fit rire la compagnie. On m'avertit que les Comteſſes de Fieſque & Frontenac devoient y venir en maſque ; je le dis à Mr. le Cardinal, qui donna ordre à Mr. de Noailles, Capitaine des Gardes-du-Corps en quartier, de ne laiſſer point entrer de maſques où étoit le Roi, que l'on ne ſût les noms ; & que ſi ces Dames venoient, qu'on leur dît que le Roi ne vouloit pas les voir, ni qu'elles vinſſent en des lieux où je ſerois. Le Cardinal me dit d'en remercier le Roi, ce que je fis : il me répondit le plus gracieuſement du monde. La relation que nous fîmes à la Reine de la danſe de la Reine de Suede, lui donna envie de la voir danſer ; & pour rire avec plus de liberté, on ne voulut pas faire une grande aſſemblée ; de ſorte que le Roi envoya un ſoir ſavoir s'il lui plaiſoit de deſcendre : il danſoit tous les ſoirs, & la Reine me commanda de venir. Elle n'eut pas le plaiſir qu'elle s'étoit propoſé ; Mr. de Bregis, par un zele à contre-temps, donna avis à la Reine de Suede que l'on s'étoit moqué

d'elle, & qu'il ne falloit pas qu'elle dansât : ce qui fut cause qu'elle ne fit que des révérences, & le bal finit promptement. Le lendemain on lui donna la Comédie dans la grande salle : & nous allâmes chez Dainville où il y eut grand bal & souper après minuit, & même nous y entendîmes la Messe. On mouroit de peur qu'il ne prît fantaisie à la Reine de Suede d'y venir pendant le bal : nous eûmes quantité de masques, il n'y avoit point de bal où il n'y en vînt beaucoup. Le Lundi gras la Reine en donna un dans son grand cabinet, où il n'y avoit que les personnes ordinaires que j'ai déja nommées, & de surcroît quelques femmes d'Officiers de la Maison du Roi. La Reine & la Princesse d'Angleterre y étoient, sur quoi la Reine de Suede dit qu'elle ne s'y pouvoit trouver si elle ne se mettoit au-dessus de la Reine d'Angleterre; & comme cette pauvre Princesse n'a nulle joie en ce monde, & qu'elle ne voit danser qu'une pauvre fois l'année la Princesse sa fille, la Reine fit dire à la Reine de Suede qu'il falloit qu'elle y vînt en masque, ce qu'elle fit. Elle y vint habillée en Bohémienne, d'une maniere ridicule au derniere point; elle avoit avec elle Marianne & la petite de Nogent, qui est de même âge, & Bon-

neuil fille de la Reine. Je ne me fouviens plus qui étoient les autres : j'eus à ce bal un grand démêlé avec Monfieur, & avec Mlle. de Gourdon qui eft affez confidérée, comme on le connoîtra par ce que je vais dire. Elle n'avoit perfonne pour la mener au branle ; elle appella Frontenac, qui fe cachoit derriere les autres par refpect pour moi : il ne fe préfentoit guere, quoique je ne lui euffe pas défendu de fe préfenter devant moi dans ce temps-là. Je dis à Monfieur, qui me menoit : Votre Gourdon eft une fotte, & de paroles en paroles nous nous picotâmes : cela vint à un tel point, que je ne lui rendis pas fa courante ; tout le monde s'en apperçut à fouper. Il bouda fort, à ce que l'on m'a dit.

Le lendemain la partie étoit faite que nous devions aller en mafque, c'étoit le Carême-prenant. Quand j'arrivai au Louvre, Monfieur étoit habillé en fille avec des cheveux blonds, la Reine me difoit qu'il me reffembloit : on eut toutes les peines du monde à le faire démafquer pour fe montrer à moi. Comme nous étions beaucoup de mafques, le Roi dit qu'il falloit fe féparer : je le fuppliai de trouver bon que j'allaffe avec lui, Monfieur alla avec les filles de la Reine.

Ce jour-là on n'avoit point défendu que les masques allassent où étoit le Roi, il étoit en masque lui-même ; & quoiqu'il fût fort ajusté & nous autres aussi, on avoit résolu dès le Louvre de ne se point démasquer. Nous allâmes d'abord chez M^r. de Sully, où il vint quantité de masques, & en'r'autres une troupe de Pélerines, dont étoient les Comtesses de Fiesque & de Frontenac qui ne se démasquerent pas. Après que nous fûmes partis, Monsieur affecta de leur parler, afin que l'on me le dît. Deux ou trois jours auparavant nous les avions rencontrées sur les degrés de Monsieur Sanguin où elles étoient allées en masque : on leur dit que je venois, elles s'en allerent, & nous les rencontrâmes comme j'ai dit. Je pris la Comtesse de Fiesque par la main, & je la lui serrai ; elle le dit à tout le monde, & auguroit par-là que j'avois quelque radoucissement pour elle. Lorsqu'on m'en parla, je dis : Je l'ai fait pour me déguiser ; je ne puis rien faire de plus dissemblable à moi-même, que de témoigner me familiariser avec la Comtesse de Fiesque. Nous allâmes à plusieurs bals, nous trouvâmes souvent les Pélerines, elles n'oserent jamais se démasquer : on nous demandoit par-tout, si nous n'avions pas trouvé des

Capucins & des Capucines, ils ſortoient toujours un moment devant que nous entraſſions. On nous dit chez le Maréchal d'Albret, qu'on y avoit vu un Capucin qui avoit le bras & la main belle, & qu'il avoit touché ſur ſon paſſage dans celle de Mr. de Turenne.

Le premier jour de Carême on ne parla que du ſcandale que cette maſcarade avoit fait. Les Prédicateurs prêcherent contre. Le Roi & la Reine en furent fort en colere : perſonne ne ſe vanta d'en avoir été ; à la fin on ſut que c'étoit d'Olonne, ſa femme, l'Abbé de Villarceaux, Ivry, Mylord Craff, & une Demoiſelle de Me. d'Olonne, & que ſon mari avoit voulu abſolument qu'elle s'habillât de cette ſorte. Elle n'avoit point paru dans le monde, tout le Carnaval elle ne bougea de ſon logis. Elle avoit un mal à un pied dont il lui étoit ſorti des os, ainſi elle fut obligée de garder le lit. Mr. de Candale étoit fort amoureux d'elle il y avoit long-temps, & il avoit été affligé extrêmement de la quitter. Depuis ſon départ on ſavoit que Jeannin, Treſorier de l'Epargne, alloit ſouvent chez elle ; on examina fort ſa conduite ſur la mort de Mr. de Candale. Elle parut fort affligée, & même on dit qu'elle pleura toute la nuit, qu'elle en demanda pardon

à ſon mari, & lui avoua qu'elle l'avoit fort aimé.

La bouderie de Monſieur & de moi dura huit ou dix jours, la Reine nous fit embraſſer, & nous fûmes auſſi bons amis qu'auparavant. Il me demanda pardon d'avoir parlé à la Comteſſe de Fieſque, & me dit qu'il ne ſavoit que lui dire, lorſqu'il lui avoit parlé. Il ſongeoit : Nous nous raccommoderons ma couſine & moi, & je me repentirai de ce que je fais préſentement. La Reine de Suede alla auſſi en maſque le jour de Carême-prenant habillée en Turque. Quand elle revint à quatre heures du matin, elle s'en alla voir Mr. le Cardinal qui avoit la goutte, & qui crioit les hauts cris, & lui parla d'affaires en habit de maſque. Le premier jour de Carême, elle eût envie de voir un petit ballet que Montbrun avoit fait. La Reine la pria que ce ne fût point au Louvre ; elle voulut me propoſer de le faire danſer au Luxembourg, je la ſuppliai de m'en diſpenſer. Ce fut chez Madame la Maréchale de l'Hôpital, où le Roi, Monſieur & moi allâmes avec elle : on avoit une impatience incroyable qu'elle s'en allât, & le jour qu'elle partit Monſieur le Cardinal s'en alla au Bois de Vincennes.

Il vint à Paris un Gentilhomme Piémontois nommé le Comte de Vérue : c'eſt un garçon de l'âge de Mr. de Savoye, & dans ſes plaiſirs ; ainſi on le conſidéroit comme un Favori. Il étoit beau-frere d'une Marquiſe de Calux, que l'on dit qu'il a chérement aimée, & dont on dit auſſi que Madame ſa mere avoit beaucoup d'inquiétudes. Quand elle mourut, il fut au déſeſpoir, & quelque temps après ſa mort il alla au lieu où elle étoit enterrée, & fit ouvrir ſon cercueil. Elle étoit morte de la petite-vérole, la corruption de ce mal fit qu'elle fut bientôt pourrie. Il lui baiſa pendant une heure un bras tout plein de vers, & après cela il demeura cinq ou ſix jours dans une mélancolie très-grande. Le Comte de Vérue étoit venu, à ce qu'on diſoit, voir ma ſœur, ſur ce que Mr. l'Abbé Damoreti avoit eu ordre de Madame Royale de la demander à ſon Alteſſe Royale & à Mr. le Cardinal. On diſoit que Madame de Savoye le faiſoit à deux fins ; l'une, pour faire expliquer S. A. R. ſi elle avoit deſſein que le Roi épouſât ſa fille, ou pour mieux dire, pour ſavoir s'il l'épouſeroit ; & l'autre, pour détourner Mr. de Savoye de ſe marier à quelque perſonne qui lui pourroit faire ombrage ; & que d'embraſſer cet affaire, elle

ne pouvoit pas être ſitôt exécutée. Ma ſœur étoit fort petite ; & d'Alibert, dont j'ai ci-devant parlé, qui s'en alloit à Rome, paſſa à ſon retour à Turin. Il avoit vu l'Abbé de Vérinne à Rome, qui l'avoit engagé à le venir voir. Il avoit approché Madame Royale & Mr. de Savoye, il avoit entendu Madame Royale ſouhaiter ma ſœur ; de ſorte qu'il s'en étoit venu faire de fête à Blois, où nonobſtant les belles eſpérances du mariage avec le Roi, on étoit bien-aiſe auſſi de l'empreſſement de Madame Royale. Madame de Choiſy, qui étoit celle qui mettoit plus dans la tête de S. A R. & de Madame, que ma ſœur pouvoit épouſer le Roi, quoique l'on ſût bien que Mr. le Cardinal avoit de grands engagements avec Madame de Savoye pour la Princeſſe Marguerite ſa fille, me manda qu'elle étoit au déſeſpoir de ce que ſa maladie l'empêchoit de me venir trouver, & qu'elle avoit une affaire de la derniere importance à me communiquer. Quoique j'aye toujours traité Me. de Choiſy de folle, je n'ai pas laiſſé de l'écouter, parce qu'elle voyoit beaucoup de monde, & qu'elle ſavoit bien des nouvelles. Je m'en allai chez elle, ce qui ne me fut pas beaucoup difficile : elle loge dans la baſſe cour du Luxembourg, on

va chez elle par-là ou par le jardin. Elle me dit : J'ai toujours été votre amie, je vous parle comme telle, c'est que voici Madame de Savoye qui envoye demander Mademoiselle votre sœur, elle est en âge de n'avoir pas hâte de se marier. Si Mr. de Savoye l'épouse, il n'y a plus de parti pour vous ; c'est pourquoi allez-vous-en trouver Mr. le Cardinal, & dites-lui : Vous me témoignez être de mes amies, si cela est, faites-moi épouser Mr. de Savoye. Je la remerciai, & je lui dis que je n'étois pas d'humeur à courir sur les marchés des autres, & que je ne serois pas bien-aise que l'on crût que je courusse ainsi les gens pour me marier. Elle me dit : Vous croyez épouser Monsieur, la droite raison le voudroit, la Cour ne le mariera jamais, dont je suis bien fâchée, c'est mon bon ami. Il est vrai que Monsieur y alloit très-souvent, & cette habitude lui étoit venue de ce que Madame de Roquelaure alloit ordinairement jouer chez Madame de Choisy, & que Monsieur y alloit aussi. C'est une maison commode où il va toutes sortes de gens ; ainsi Monsieur y trouvoit son divertissement, & voyoit Me. de Choisy souvent. Quand je fus hors d'avec elle, je rêvai à ce qu'elle m'avoit dit, & je trouvai que c'étoit bien plus l'amitié

qu'elle avoit pour ma sœur que pour moi, de crainte que du côté de la Cour on n'eût aucune intention de lui faire épouser le Roi, & qu'on ne la pressât de se marier avec Mr. de Savoye, & par-là qu'elle se vît hors de ses belles espérances.

En ce temps-là Mr. le Cardinal étoit dans son lit avec la goutte, & beaucoup de chagrin de ce que Bellebrune, Gouverneur d'Hesdin, étoit mort, & que la Riviere, Lieutenant de Roi de la Place, & de Fargues, Major, s'en étoient rendus maîtres. le Roi avoit donné ce Gouvernement au Comte de Moret, qui alla pour en prendre possession, & on lui refusa la porte. La Riviere & de Fargues firent d'abord croire qu'ils ne songeoient qu'à se procurer quelque récompense. L'affaire tira en longueur, les gens que Mr. le Cardinal envoyoit vers eux ne conclurent rien: on jugea aisément qu'ils traitoient avec les ennemis. En effet, ils les reçurent dans les dehors de la Place, & envoyerent demander la contribution dans les terres du Roi. Pendant tout cela, on parloit de quelque accommodement avec Mr. le Prince; & la Croisette, qui est à Me. de Longueville, étoit venu à Paris pour cela, sous prétexte de quelques affaires de Normandie. J'avois la meilleure opinion du monde

monde de ce Traité, parce que Mr. le Cardinal n'en avoit parlé à ame qui vive, & tous ceux qui l'approchent & croyent mieux pénétrer dans tous ses secrets, ne s'en doutoient point. Il témoignoit desirer le retour de Mr. le Prince, lequel de son côté souhaitoit de s'accommoder. On lui rendoit la charge de Grand-Maître de la Maison du Roi, le Gouvernement de Bourgogne, & dans six mois, Clermont, Stenai & Jamets. Il demandoit que l'on rendît Bethon au Comte de Suze. Cette malheureuse affaire d'Hesdin vint à la traverse. Les gens qui étoient dedans firent parler à Mr. le Prince, ce qui rompit son Traité. Il espéroit que cela lui donneroit occasion d'en faire un plus avantageux, ou plutôt il ne vouloit pas traiter au commencement d'une campagne, dans le dessein d'entasser quelques nouveaux lauriers sur sa tête. Il fait tout comme un homme qui n'en auroit pas été autant couronné par tant de batailles qu'il a données avec avantage, & de Villes qu'il a prises. Il est fâché qu'Alexandre en fait plus que lui : on croyoit que le Maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit jetté du côté des ennemis, iroit à Hesdin. Il y alla en effet, il y fut reçu comme un ancien ami, & ceux du dedans ne vou-

lurent pas le rendre maître de la place.

Le Roi & Monſieur eurent un grand démêlé. Monſieur avoit rompu Carême, & mangeoit dans ſa chambre. Il vint un jour dans celle de la Reine comme elle alloit dîner avec le Roi, il trouva un poëlon de bouillie, il en prit ſur une aſſiette, & l'alla montrer au Roi, qui lui dit de n'en point manger. Monſieur dit qu'il en mangeroit. Le Roi répondit, gage que non : la diſpute s'émut, le Roi voulut lui arracher l'aſſiette & la pouſſa, & jetta quelques gouttes de bouillie ſur Monſieur qui a la tête fort belle, & qui aime extrêmement ſa chevelure. Cela le dépita, il ne fut pas maître du premier mouvement; il jetta l'aſſiette au nez du Roi, lequel d'abord ne ſe fâcha pas. Quelques femmes de la Reine, qui étoient préſentes, l'animerent contre Monſieur. Le Roi ſe fâcha, & lui dit, que ſi ce n'étoit le reſpect de la Reine qui étoit préſente, il le chaſſeroit à coups de pied. Monſieur alla s'enfermer dans ſa chambre, où il fut toute la journée ſeul, la Reine & Mr. le Cardinal les raccommoderent le lendemain. Heureuſement je n'avois point ſorti ce jour-là. Je gardai encore le logis le lendemain, & n'allai au Louvre que lorſqu'ils furent raccommodés : ſans cela

on auroit bien regardé ce que j'aurois fait, parce que l'on ſavoit que Monſieur en uſoit d'une maniere avec moi pour faire croire que j'étois fort dans ſes intérêts. Dès qu'il me vit, il me dit : Ne me parlez point, on croiroit que nous parlons de ce qui s'eſt paſſé, ce qu'il me conta après avec beaucoup de douleur, & de reſſentiment de la maniere dont le Roi l'avoit traité.

Le Comte de Béthune, que j'ai dit qui me voyoit les premiers jours de mon arrivée, & qui depuis me voyoit bien moins fréquemment, tenoit toujours le même procédé. Je ne lui en diſois rien, de crainte que cela ne vînt à quelque éclairciſſement ; ſon fils aîné tomba malade ; j'y envoyai tous les jours avec ſoin : après une maladie de quinze jours, il mourut. Il s'en alla avec ſa femme à une maiſon de campagne à deux lieues de Paris : c'étoit dans le vilain temps, je crus que puiſqu'il s'étoit éloigné de la Ville, on ne lui feroit pas de plaiſir de le viſiter. J'y envoyai, ils y furent quelques jours ; dès que je ſus qu'ils étoient de retour, j'allai chercher ſa femme. On me dit qu'elle étoit à l'hôtel de Nemours. J'y allai auſſi, on me dit qu'elle n'y avoit point été, ce qui me fit croire qu'elle ne me vouloit

pas voir. Je lui mandai que j'irois la voir le lendemain, & l'heure : j'y fus, on me dit qu'elle n'y étois pas. Je trouvai ce procédé extraordinaire; à la vérité je n'y retournai pas. Elle me vint voir quelques jours après; son mari n'y vint point, il se plaignoit à tout le monde de ce que je n'avois point été voir sa femme, & que la Reine Marguerite en pareille occasion avoit été voir une Dame de ses amies à 3 lieues de Paris; qu'il l'avoit par écrit; qu'elle étoit plus que moi; qu'elle étoit fille de France, & tenoit le rang de Reine. Cette plainte alla à Blois, & je sus que S. A. R. rit, & dit : Si ma fille y avoit été, le Comte de Béthune auroit envoyé querir le Tabellion du Bourg pour en avoir un acte pour mettre dans ses manuscrits. Je lui fis demander s'il desiroit que j'allasse voir la Comtesse de Selle sa belle-fille, parce que je ne visite guere les Dames, à moins que ce ne soient de mes amies particulieres; que je le ferois pour l'amour de lui. Il me manda qu'il en seroit bien-aise. Je le fis, il se plaignit encore d'une circonstance dont je ne me serois jamais avisée que l'on se pût plaindre : c'étoit de ce que je savois qu'il falloit rendre le mariage à sa belle-fille, qui n'avoit point d'enfant, & que je ne

lui avois pas envoyé offrir de l'argent. Après ces plaintes, d'autres ensuite.

Un beau jour le Chevalier de Béthune enleva Mademoiselle des Marais, qui sortoit de la Messe du Temple, où elle demeuroit avec son pere & sa mere. Madame des Marais me l'envoya dire par une de ses amies, & me témoigner le déplaisir qu'elle en avoit. Je lui mandai que je lui conseillois de s'en aller chez elle à la campagne le plutôt qu'elle pourroit; qu'il n'y avoit personne qui ne crût qu'elle n'eût donné les mains à cet enlevement; que peut-être dans la suite du temps elle seroit obligée de l'avouer, & qu'ainsi il valoit mieux qu'elle évitât d'en parler. Le Comte de Béthune en eut un grand déplaisir avec assez de raison. Il se fût bien passé de dire que cela s'étoit fait par mon avis, puisque personne n'avoit travaillé plus que moi à l'empêcher. Je lui avois donné sur cela tous les avis que j'avois cru nécessaires. Mr. le Comte des Marais de son côté fut au désespoir, il voulut faire courir le Prévôt après eux : ce qui obligea Madame des Marais à lui dire qu'ils étoient mariés, & qu'elle y avoit consenti; que le Chevalier de Béthune lui avoit promis de ne point voir sa fille après être mariée; crainte qu'elle ne de-

vînt enceinte, & qu'elle espéroit avec le temps de gagner sur l'esprit de Mr. des Marais qu'il lui donnât assez de bien pour que le Comte de Béthune en fût content. Mr. des Marais envoya sa femme dans un Couvent où elle a des filles, & ne l'a vue qu'une fois depuis qu'elle alla le voir: il la reçut en cérémonie, puis il la remena à son carrosse, comme il auroit fait à une Dame étrangere. Ces pauvres misérables nouveaux mariés furent long-temps cachés dans des greniers de Paris, fort gueux, & cependant filant le parfait amour comme dans le Roman ; & de l'humeur dont je connois Béthune, je ne doute pas qu'il n'écrive le sien avec plaisir. Ils ont été en Brie chez un de leurs parents, présentement ils sont à Fontainebleau, où ils vont tous les jours se promener dans la forêt à cheval avec des capelines de plumes, & n'ont pas une plus grande douleur que celle de rencontrer des gens de connoissance, auxquels ils sont obligés de parler, parce que cela les détourne de leurs agréables entretiens. Quand la Cour va à Fontainebleau, ils s'en éloignent.

La Comtesse de Béthune étoit au désespoir des chagrins de son mari, elle n'osoit venir au Luxembourg, & cela la

privoit de tous les divertiſſements qu'elle avoit lorſqu'elle étoit avec moi. Un jour Madame de Nemours la veuve, qui eſt fort de leurs amies, me dit : Ne vous raccommodez-vous point avec le Comte de Béthune ? Je lui répondis : Quand il viendra chez moi, il ſera le bien venu, je lui ſuis obligée du zele qu'il m'a témoigné ; & comme il ne s'eſt rien paſſé qui nous ait pu brouiller, il n'eſt pas néceſſaire de raccommodement. Je lui demandai de quoi il ſe plaignoit ; elle me dit, de ce que vous n'avez plus de confiance en lui, & que vous ne lui parlez plus de vos affaires. Je lui dis que je n'en avois point. Elle me répondit : Et quand vous avez à faire à Mr. le Cardinal ? Je lui dis : Je ſuis à la Cour, j'y vois tous les jours Mr. le Cardinal, il ſeroit ridicule que j'employaſſe quelqu'un pour les affaires que j'ai avec lui, & que je ne lui parlaſſe pas moi-même. Elle me répliqua : Par exemple, quand vous avez parlé à Mr. le Cardinal qu'il ordonnât aux Sur-Intendants de faire ce que vous deſirez ſur ce qui concerne les affaires que vous avez avec le Roi pour la Souveraineté de Dombes, ne lui avez-vous pas dit que vous lui envoyeriez quelqu'un l'informer du détail ? Je lui répondis que oui, & que pour

cela je lui envoyerois mon Secretaire; que Mr. le Comte de Béthune ne pouvoit ſavoir ces affaires-là comme mes domeſtiques. Non, me repliqua-t-elle: il faudroit cependant, quand vous envoyez vos gens à Mr. le Cardinal, que Mr. le Comte de Béthune les lui préſentât. Sur cela je m'écriai, & lui dis: C'eſt aſſez d'être à moi, & d'aller de ma part, pour avoir les entrées libres, on ſe moqueroit de moi ſi j'en uſois autrement. Je reconnus bien par tous ces diſcours de Madame de Nemours, que Mr. le Comte de Béthune avoit beſoin de mon nom pour voir Mr. le Cardinal toutes les fois qu'il vouloit, & que c'étoit le ſujet qui le courrouçoit tant de n'avoir plus rien à ſe mêler; & aſſurément il ne me convenoit pas d'en uſer ainſi que Madame de Nemours me diſoit.

Un jour que nous étions à la Foire, Monſieur & moi, Madame la Princeſſe Palatine y étoit auſſi, Me. de Châtillon arriva, qui demanda ſi on vouloit d'elle pour jouer: nous lui dîmes qu'elle ſeroit la bien venue. Un moment après l'Abbé Fouquet arriva, on lui demanda s'il vouloit jouer, il dit que non, & qu'il avoit à faire; on le preſſa, il demeura. Madame de Châtillon & lui étoient brouillés, &

ils se faisoient des mines ; tout d'un coup elle dit à Monsieur : Permettez-moi de mettre un masque , j'aï froid au front : elle se masqua, nous allâmes dans plusieurs boutiques ; dans une l'Abbé Fouquet n'y étoit pas, elle se démasqua ; l'Abbé Fouquet y vint, le même froid la reprit, & elle remit son masque. A dire le vrai, jamais femme n'a eu tant de raison de haïr un homme que celle-là en avoit. Un jour que l'Abbé Fouquet étoit en campagne , Madame de Châtillon s'en alla chez lui , & les domestiques qui la connoissoient pour la maîtresse de leur maître, lui ouvrirent la porte de son cabinet ; elle prit des cassettes où étoient toutes les lettres qu'elle lui avoit écrites, & même à ce que l'on dit, quelques-unes de Monsieur le Prince qu'elle lui avoit confiées. Elle fit très-habilement d'en user ainsi, elle auroit encore mieux fait de ne les lui pas donner ; puisqu'elle avoit fait la faute, elle la réparoit le mieux qu'elle pouvoit à son égard. L'Abbé Fouquet revint, & ne trouva plus de cassettes. Il en fut au désespoir, il s'en alla chez Me. de Châtillon , & lui dit tout ce que la rage peut faire dire à un homme fort en colere & fort amoureux ; il cassa ses miroirs, la menaça d'envoyer prendre ses meubles &

ſes pierreries. Il diſoit qu'il les lui avoit données : de crainte que cela n'arrivât, elle fit détendre ſa maiſon, & s'en alla chez Me. de St. Chaumont. Jamais affaire n'a fait tant de bruit que celle-là. C'eſt une étrange ſituation que la différence des temps ! Qui auroit dit à l'Amiral de Coligny, la femme de votre petit-fils ſera maltraitée par l'Abbé Fouquet, il ne l'auroit pas cru ; il n'étoit nulle mention de ce nom-là de ſon temps, non plus que de ceux du Connétable de Montmorenci, & du brave Bouteville ſon pere. Cette affaire ſe paſſa un peu devant que je revinſſe à la Cour. Deux ou trois mois après, Madame de Brienne alla avec Madame de Châtillon à la Miſéricorde, qui eſt un Couvent du fauxbourg St. Germain ; elles étoient au parloir, & Me. Fouquet la mere y vint avec l'Abbé. Me. de Châtillon dit à Madame de Brienne : Ah ! Ma bonne, que vois-je ? Quoi cet homme devant moi ! Me. de Brienne & la Mere de la Miſéricorde lui dirent : Songez que vous êtes Chrétienne, & qu'il faut tout mettre aux pieds de Jeſus-Chriſt. La Mere de la Miſéricorde s'écria : Au nom de Jeſus, mon enfant, (car elle eſt Provençale & fort naïve) au nom de Jeſus, regardez-le en pitié. La bonne femme Fouquet lui di-

ſoit : Madame, je vous prie de trouver bon que mon fils l'Abbé ait l'honneur de vous hanter. On dit que c'eſt une vieille femme fort ſimple, comme il paroît à ſon diſcours. Ce fut une farce admirable ; depuis l'Abbé Fouquet alla chez Madame de Châtillon, elle ne vouloit pas qu'on le ſût, & diſoit toujours qu'elle ne le voyoit point ; c'eſt pourquoi elle avoit affecté toutes les façons qu'elle avoit faites à la foire. Pour moi je ne comprends pas qu'une femme née de la Maiſon de Montmorenci, & femme d'un Coligny, ſoit capable de s'être embarquée avec un homme comme celui-là. Ce qui juſtifie Me. de Châtillon, c'eſt qu'il s'eſt toujours plaint de ſes cruautés dans ſes plus grandes coleres, & ne s'eſt jamais vanté d'en avoir eu les moindres faveurs : tout ce qui m'a déplu, c'eſt qu'il s'eſt vanté qu'elle n'a refuſé aucun préſent de lui, ſoit en hardes ou en argent. Pour moi je ne le crois pas. Le monde, qui eſt quelquefois un grand menteur, diſoit qu'elle alloit à la foire avec une cappe ; qu'elle marquoit tout ce qu'elle avoit envie d'avoir chez les Marchands, & que le lendemain on le lui portoit. Pour moi je vais dire ce que j'en crois. Il eſt vrai que Me. de Châtillon aime le bien,

l'Abbé Fouquet est frere du Sur-Intendant, je crois qu'il lui a beaucoup fait faire d'affaires, qu'elle a eu de l'argent, a acheté des meubles & des bijoux : quoique l'on puisse dire, je ne saurois croire que les personnes de qualité s'abandonnent au point que les medisants disent qu'elle a fait. Quand on n'auroit pas son salut en vue, l'honneur du moins est à ma fantaisie si beau, que je ne comprends pas comment on peut le mépriser.

Sur ce que j'appris que l'on disoit dans le monde, que la Reine & Mr. le Cardinal ne trouvoient pas bon que nous fussions toujours ensemble Monsieur & moi, & même que je voyois que Monsieur me donnoit des avis, & avoit de certains égards qui me devoient faire prendre garde à moi, & qui me faisoient aussi paroître son amitié, j'attribuois cela la plupart du temps à une crainte d'enfant. Il l'étoit assez; néanmoins je me résolus d'en parler à Mr. le Cardinal. J'allai un jour chez lui sous prétexte de lui parler de quelques affaires : je trouvai le Comte de Béthune dans l'anti-chambre, dont il fut fort fâché de ce que je voyois qu'il n'entroit point, & je trouvai Mr. le Cardinal tout seul. Le Comte de Béthune attendoit à lui parler pour les affaires de

Mr. de Beaufort. On travailloit à son retour, & même il étoit déja à Auteuil à une lieue de Paris. Après avoir demandé à Mr. le Cardinal des nouvelles de sa santé, parce qu'il avoit la goutte, je lui dis : Le Comte de Béthune est là-dedans, si vous lui voulez parler, j'irai me chauffer. J'étois bien-aise de lui faciliter le moyen de l'entretenir à cause de Mr. de Beaufort. Il me répondit : C'est pour Mr. de Beaufort ; s'il avoit choisi un autre négociateur, ses affaires seroient plutôt finies, le Comte de Béthune parle tant quand il est en train, que l'on ne sauroit finir avec lui. Je lui demandai en quel état étoit l'affaire. Il me dit : Elle va bien. Mr. de Beaufort reviendra au premier jour. Je l'ai servi en ce que j'ai pu auprès du Roi & de la Reine, je rends le bien pour le mal ; & sur cela il me fit un grand discours sur tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur de Beaufort & lui. Ensuite il me parla de l'affaire de Hesdin & de Mr. le Prince, & me dit qu'il seroit toujours prêt à se raccommoder avec lui, quand il témoigneroit le desirer ; qu'il étoit étrange qu'il prît en sa protection ceux qui faisoient des fautes ; qu'il ne connoissoit point la Riviere ni Fargues, & qu'il les attachoit à ses intérêts, afin

de faire encore une nouvelle difficulté à son Traité, au-lieu de lever tant qu'il pouvoit les obstacles. Je répondis à cela le plus sagement que je pus : puis il me demanda, comment êtes-vous avec Monsieur? Je lui dis aussi-bien que l'on puisse être avec une personne aussi enfant que lui. Sur quoi il me dit : La Reine & moi sommes au désespoir de voir qu'il ne s'amuse qu'à faire faire des habits à Mademoiselle de Gourdon, qu'il ne songe qu'à s'ajuster comme une fille, & qu'il ne fait point les exercices que font d'ordinaire les gens de son âge, & qu'il s'accoutume à une délicatesse qui ne convient point à un homme. Je lui répondis : Je croyois que l'on étoit bien-aise de cette conduite, & que l'on ne souhaitoit point qu'il menât une autre vie. Mr. le Cardinal me dit : Au contraire, la Reine & moi souhaitons passionnément qu'il demande d'aller à l'armée. Je lui dis : C'est ce que je lui reproche tous les jours. Mr. le Cardinal répliqua, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez faire à la Reine. Je lui répondis : On m'a dit qu'elle trouvoit mauvais que j'allasse souvent avec Monsieur ; si cela est, je vous supplie de me le dire ; il n'y a rien de si aisé, que de rompre les parties qu'il fera, sans qu'il sache que l'on me l'ait dé-

fendu. S. E. répondit : Ne croyez pas ceux qui vous difent cela ; la Reine eft ravie qu'il foit avec vous, vous ne lui donnez que de bons confeils. Sur cela je me récriai : Je ne lui en ai point encore donné. Si je lui en donnois, vous pouvez être affuré qu'ils ne feroient pas contraires aux fentiments de la Reine ni aux vôtres. Sur cela il me dit : Quel avantage aurois-je à voir Monfieur un fort malhonnête homme ? Il en vivroit plus mal avec moi ; & s'il a quelque prix, je fuis affuré qu'il me fera l'honneur de m'aimer. Je fortis fort fatisfaite de cette converfation, de laquelle je fis part à Monfieur. Nous allâmes enfuite fouvent nous promener enfemble.

J'eus encore une converfation avec Mr. le Cardinal fur la venue du Comte de Vérue. Il me dit qu'il étoit fort embarraffé dans cette affaire, parce que s'il confeilloit à S. A. R. de faire le mariage de ma fœur avec le Duc de Savoye, il fembleroit qu'il lui donneroit l'exclufion pour le Roi qu'il efpéroit, & qu'ainfi il n'ofoit parler ; que s'il en étoit cru, S. A. R. feroit ce mariage fans le remettre, & que c'étoit le meilleur parti de l'Europe ; que le Roi n'avoit aucune inclination pour ma fœur ; que pour lui il ne fe mê-

leroit point de conseiller le Roi pour cela; qu'il choisiroit qui il lui plairoit; que si le Roi avoit à choisir une des filles de S.A.R., il savoit bien laquelle lui étoit la plus propre; & que s'il en étoit cru, l'affaire en seroit bientôt faite; qu'il avoit prié le Roi de ne lui point demander son avis là-dessus, parce qu'il ne le lui donneroit pas, & qu'il ne le devoit prendre que de lui-même; qu'il avoit la plus grande passion du monde de me voir mariée, & qu'il voudroit qu'il y eût mille Empereurs & Rois à marier, afin que dans ce nombre il en pût trouver un qui me méritât; que je ne me misse point en peine; qu'il faisoit son affaire de mon établissement. Je le remerciai de la bonne volonté qu'il me témoignoit le mieux qu'il me fut possible. Il me témoigna qu'il avoit beaucoup d'impatience de savoir la réponse que S. A. R. feroit à l'Abbé Damoréti. J'en avois assez aussi de le savoir, je l'appris par la Reine, qui me dit que S. A. R. avoit répondu qu'elle recevoit l'honneur que M^e^. de Savoye lui faisoit de lui demander sa fille avec joie; qu'il ne la marieroit point que le Roi ne fût marié. La Reine me témoigna que cette réponse l'avoit surprise; qu'elle ne croyoit point que Monsieur eût cette pensée, par-

ce qu'elle savoit qu'il ne la devoit point avoir, & qu'il devoit se contenter d'être le pis-aller du Roi. Cet aveu me fit pitié, je n'avois qu'à écouter, & ne rien répondre là-dessus : pour moi qui ne souhaitois pas que ma sœur fût Reine, je n'étois pas fâchée de ce discours.

Au retour de Mr. le Cardinal, Mr. le Roi avoit mené Préfontaine lui faire la révérence, il l'avoit fort bien traité, & son frere lui avoit dit qu'il le supplioit de lui donner de l'emploi, maintenant qu'il étoit inutile. Mr. le Cardinal lui avoit dit qu'il y songeroit; qu'il savoit bien que c'étoit un garçon habile, & qui avoit connoissance des affaires étrangeres. Il avoit été Secretaire de l'Ambassade à Munster sous Mrs. Servien & d'Avaux, dont il s'étoit très-bien acquitté, & même ils l'avoient envoyé plusieurs fois devers Mr. le Cardinal pendant cette négociation. Mr. le Cardinal envoya un jour querir *le Roi*, & lui dit : Je veux envoyer votre frere en Ambassade auprès des Rois de Suede & de Danemarck pour traiter de la paix entre eux. Préfontaine l'alla trouver sur cela, & le supplia de ne lui donner que la qualité d'Envoyé; que celle d'Ambassadeur étoit fort belle; qu'elle coûtoit beaucoup d'argent; que l'on y

mettoit le ſien, & que bien ſouvent celui du Roi étoit long-temps à venir. L'affaire fut réſolue ainſi. Mr. le Cardinal lui dit de voir Mr. de Brienne, & de travailler avec lui, ce qu'il fit. Mais comme il fut prêt à partir, les affaires de ce Pays changerent, ce qui fit changer Mr. le Cardinal de réſolution. J'en fus fort fâchée, j'aurois été bien-aiſe que Préſontaine eût eu un emploi. Cela faiſoit connoître que les gens de qui je me ſuis ſervie, & en qui je me ſuis confiée, avoient du mérite, puiſque Mr. le Cardinal les envoyoit chercher pour les employer. Préſontaine n'avoit point brigué cela, ni qui que ce ſoit pour lui; on voyoit par-là que je ne m'étois point trompée dans mes jugements, ni dans la bonne opinion que j'avois eue de lui. Mr. le Cardinal agit d'une maniere fort galante & fort extraordinaire. Il pria à ſouper Leurs Majeſtés, Monſieur, la Reine d'Angleterre, la Princeſſe ſa fille & moi; nous trouvâmes ſon appartement fort ajuſté, le ſouper fut magnifique en poiſſon. Ce fut un Dimanche de Carême, on danſa après ſouper. Il mena les deux Reines, la Princeſſe d'Angleterre & moi, dans une galerie qui étoit toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries & de bijoux, de

meubles, d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine; de chandeliers de cryſtal, de miroirs, tables & cabinets de toutes les manieres, de vaiſſelle d'argent, de ſenteurs, gants, rubans, éventails. Cette galerie étoit auſſi remplie que les boutiques de la foire, hors qu'il n'y avoit rien de rebut, tout étoit choiſi avec ſoin. Il ne nous dit point ce qu'il vouloit faire de tout cela : tout le monde voyoït bien qu'il avoit quelque deſſein, & on diſoit que c'étoit pour faire une loterie qui ne coûteroit rien. Je ne le pouvois croire, il y avoit pour plus de 4 ou 500000 liv. de hardes, nipes; deux jours après on ſut ce myſtere. On étoit chez lui, il fit entrer la Reine dans ſon cabinet, où je l'accompagnai, & où on tira la loterie. Il n'y avoit point de billets blancs; il donna tout cela aux Dames & Meſſieurs de la Cour. Le gros lot étoit un diamant de quatre mille écus, que le ſort donna à la Salle, Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi. Je tirai un diamant de 4000 liv.; ainſi chacun eut ſon fait. Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, & par tout le Royaume & aux Pays étrangers. Elle étoit extraordinaire, & je penſe qu'on n'avoit jamais vu en France une telle magnificence. Les

Comtesses de Fiesque & de Frontenac firent ce qu'elles purent par leurs amis pour en être; elles disoient que c'étoit un affront qu'il n'y eût qu'elles qui n'y fussent point. Mr. le Cardinal ne le voulut jamais à ma considération; la Reine me le dit le plus obligeamment du monde, & j'en remerciai Mr. le Cardinal. Il y eut beaucoup de gens qui firent des railleries de Mr. le Cardinal & de la loterie. Pour moi je ne trouvois pas qu'il y eût sujet. Assurément rien n'étoit plus galant & plus honorable.

Sur la fin du Carême, on commença à parler d'un voyage, & même de partir fort promptement. Monsieur me demanda si je n'en serois pas. Je lui dis que j'en serois bien-aise; mais qu'il falloit que l'on me le commandât. Dans les commencements que j'arrivai à Paris, lorsque l'on avoit parlé du voyage chez la Reine, j'avois dit: Je pourrai bien ne le pas commencer, parce que je veux aller à Forges, & j'irai après trouver la Reine: de sorte que quand on me demandoit: Irez-vous au voyage? Je répondois: Je ferai ce que la Reine m'ordonnera, je serois bien-aise d'aller à Forges, parce que je m'y étois engagée lorsque je mourois d'envie d'aller au voyage. Comme on en

parla plus sûrement, & que l'on dit que l'on partiroit dans la semaine de Pâques, je fis dire à Mr. le Cardinal que ce n'étoit point encore le temps d'aller à Forges, & que je serois bien-aise d'aller au voyage. J'envoyai querir Bartet, qui est un homme assez connu pour que je n'explique pas qui il est : je l'ai déja fait ailleurs. Nous avions fait connoissance sur ce qu'il se pique d'être fort serviteur de Madame de Longueville, & de l'avoir servie sans la connoître, par un sentiment généreux pour les personnes dont il honore & la qualité & le mérite. Cet attachement avoit fait naître notre connoissance. Il parla à Mr. le Cardinal, qui lui dit qu'il en parleroit à la Reine. Je lui écrivits aussi. Il me manda qu'il ne trouvoit point à propos que je fisse ce voyage; que si je le voulois absolument, je le pouvois faire; mais qu'il ne le jugeoit pas à propos. Dès-lors je connus qu'il falloit se résoudre à ne pas quitter Paris; je le dis à Monsieur, qui en parut fort fâché. La veille du départ, Mr. de Beaufort salua Leurs Majestés, & vit Mr. le Cardinal; il avoit la fievre fort violente : il s'alla coucher au retour du Louvre.

J'allai voir Madame de Vendôme pour me réjouir avec elle de l'arrivée de Mr.

ſon fils, elle me mena dans ſa chambre. Après que Mr. de Beaufort m'eut conté comme il étoit ſatisfait de la Cour, & du bon traitement qu'il en avoit reçu, il me dit: Et vous n'y êtes pas ſi bien, vous ne ſuivez pas, & vous vous en allez à St. Fargeau juſqu'à ce que l'on vous mande; on ne veut pas que vous ſoyez à Paris. Mr. le Comte de Béthune m'a dit qu'il l'a ſu de Mr. le Cardinal. Je lui répondis que le Comte de Béthune étoit mal averti, que je ne ſuivois pas, parce que je voulois aller à Forges, & que juſqu'à la ſaiſon je demeurerois à Paris pour terminer l'affaire que j'avois avec Mlle. de Guiſe, & que je n'irois point à St. Fargeau. Je quittai Mr. de Beauſort, & je m'en allai droit au Louvre à la chambre de Mr. le Cardinal, que je trouvai au lit. Il me dit: Qu'eſt-ce que vous avez? je vous trouve la mine étonnée, & comme ſi vous aviez envie de pleurer; êtes-vous en colere? Je lui dis que oui. Il ſavoit bien que je pleure de colere: il me répliqua: Pleurez ſans vous contraindre, il n'y a perſonne ici; (il diſoit vrai, il n'y avoit que Mlle. de Vandy & Mlle. de la Trimouille au bout de la chambre; & quand vous aurez pleuré, vous me direz ce que vous avez ſur le cœur. Je crus ſon conſeil,

je pleurai, & puis je lui dis ce que j'avois appris; & sans lui nommer Mr. de Beaufort, je lui dis que ce bruit venoit de Mr. le Comte de Béthune. Il me répondit: C'est un fou; si vous voulez, je l'envoyerai querir tout-à-l'heure pour lui dire qu'il en a menti, & que je ne lui en ai point parlé: la vérité est que si vous voulez aller en voyage, vous irez; mais je ne vous réponds point que la Reine ne vous fasse la mine. Quand je lui en ai parlé, elle m'a dit: Il y a trois mois que ma niece ne parle que d'aller à Forges, & présentement elle veut venir avec nous. Il faut qu'elle ait quelque dessein, & c'est mon fils qui a cela dans la tête: il en parle toujours. C'est pourquoi si vous me croyez, demeurez ici, & dès que vous aurez été à Forges, venez trouver la Reine; vous le pouvez faire sur ma parole, sans attendre d'ordre, & alors toutes les fantaisies que l'on lui a mises dans l'esprit seront passées. Je veux travailler à vous mettre avec elle de maniere que personne ne vous y puisse brouiller. Il ajouta: Lorsque le Comte de Béthune a parlé à la Reine du mariage de son fils, il lui a dit que vous y aviez travaillé, & a ajouté: Jugez, Madame, quel conseil Mademoiselle est capable de donner, & ceux qu'elle

prendroit pour elle. Je m'écriai : Quoi! la Reine pourroit-elle croire que je voulusse épouser Monsieur clandestinement, & que je voulusse aller demeurer dans un grenier comme le Chevalier de Béthune? Quand il n'y auroit pas mille raisons pour m'en empêcher, celle de l'inquiétude naturelle que j'ai, feroit que je ne pourrois pas ainsi demeurer cachée. Il faut avouer que le Comte de Béthune est bien fou. Mr. le Cardinal en convint, & me dit : Ne faites pas semblant de tout ce que je vous ai dit, je vous assure que je m'en vais travailler à vous mettre dans les bonnes graces de la Reine, de maniere que personne à l'avenir ne vous y pourra nuire. Ensuite il me fit mille protestations de services & d'amitié, & me pria de ne point aller à St. Fargeau, de peur que l'on ne crût ce que le Comte de Béthune avoit dit.

Le soir je fus prendre congé de la Reine, qui ne me fit pas de grandes amitiés. Elle me dit simplement : Je souhaite que vos eaux vous fassent du bien, & que nous vous voyions bientôt. Monsieur me pria fort de n'être guere aux eaux, & de m'en aller les trouver au plutôt. Les deux premiers jours après le départ de la Cour, je m'ennuyai un peu, particuliérement

ment le temps auquel j'avois accoutumé d'aller au Louvre; j'en fus bientôt désacoutumée, j'allai tous les jours au Cours, je me promenai deux ou trois fois à cheval. Mlle. de Villeroy y vint avec moi, & Bonneuil, qui étoit retiré à Paris, & Me. de Sevigni. Hors elles, tout ce qui avoit accoutumé de se promener avec moi ne montoit pas à cheval; on croira aisément que ma cour étoit grosse, il n'y avoit que celle-là à faire à Paris, puisque la Reine étoit absente. Le Chevalier de Charni revint d'Arras, où je voulus qu'il passât l'hyver après la campagne; c'est un lieu où l'on apprend fort bien à faire la guerre, & où on alloit souvent en parti. Montdejeu, qui en est Gouverneur, est de mes amis. Je ne voulus pas que le Chevalier de Charni fît une seconde campagne dans le Régiment des Gardes; je lui achetai une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de la Couronne, dont Montgommery, un des Cadets de Duras, étoit Mestre-de-Camp. Parce que ce Régiment est à un neveu de Mr. de Turenne, je croyois qu'il feroit valoir les Officiers de ce Régiment, qui se trouvoient aux occasions.

En l'absence de la Reine, j'allois fort souvent au Val-de-Grace, Madame la Du-

cheſſe d'Epernon s'y étoit retirée : Mr. ſon mari avoit deſiré qu'elle ne demeurât plus chez lui. Sa vie produit de quoi faire une Hiſtoire, je n'en dirai pas davantage à préſent, j'eſpere la faire quelque jour que j'aurai le loiſir.

Mes affaires avec Mlle. de Guiſe, comme j'ai dit ailleurs, demeurerent arrêtées tout-d'un-coup, parce que je voulois voir ſi je pourrois l'obliger à s'accommoder, & à ne point plaider avec moi. Un mois après que je fus revenue de Champigny, j'allai à Montmartre voir ma tante qui en eſt Abbeſſe, & qui eſt ſœur de Mlle. de Guiſe. Je lui témoignai le déplaiſir que j'avois d'être obligée de plaider contre elle, que je la priois de vouloir porter ſon eſprit à s'accommoder. Deux jours après, Mlle. de Guiſe me vint voir, & me dit qu'elle feroit au déſeſpoir ſi les affaires ne s'accommodoient point ; que ſi je l'avois agréable, mes gens & les ſiens auroient des conférences enſemble pour cela. Je lui dis que j'étois ravie de la diſpoſition où je la voyois, qu'elle connoiſſoit la mienne par le temps que j'avois demeuré ſans demander mon partage ; que ce n'étoit ni à elle ni à moi d'en parler ; qu'il falloit demeurer dans ces termes que mes gens & les ſiens ſe viſſent. Ses gens dirent qu'il

ne falloit pas ſonger à demander plus que le teſtament ne donnoit, & que Mlle. de Guiſe étoit réſolue à ne point mettre le teſtament en compromis. Ils donnerent des Mémoires des queſtions qui étoient entre nous; ils étoient déciſifs au dernier point, & dirent que c'étoit la derniere réſolution de Mlle. de Guiſe, & que rien au monde ne la pourroit faire changer. Sur cela je fis faire trois conſultations par des Avocats différents, leſquels trouverent tous que mon droit étoit immanquable, & que Mlle. de Guiſe n'avoit nulle raiſon. Je priai Mr. d'Entragues, qui eſt ſon ami & le mien depuis St. Cloud, & que j'ai connu depuis ce temps-là pour un homme d'une grande ſincérité & probité, de lui propoſer de prendre quelqu'un de la Robe ou de l'Epée pour nous régler. Elle refuſa cette propoſition. Il y avoit quelques articles qui faiſoient de la difficulté ſur la Coutume de Normandie; je priai un Conſeiller de la Grand'Chambre de Rouen, & un des Avocats-Généraux de ce Parlement, de faire conſulter ces articles: ils me manderent qu'ils étoient ſans difficulté. Je priai encore Mr. d'Entragues de voir Mlle. de Guiſe, & de lui dire que nous nous accommoderions comme elle voudroit; que nous ne ſerions ré-

gler que les articles dont nous étions en différend, ſi elle le vouloit ainſi, bien que cela ne me fût pas avantageux; que c'étoit pour lui montrer le deſir que j'avois de ſortir d'affaire avec elle. Elle le refuſa & dit: Je ne veux ni conférence d'ami, ni arbitrage, parce que quand on me condamneroit, je ne paſſerois pas par où on le voudroit. Je ne crois pas que mon affaire ſouffre aucune difficulté. Quand je vis cela, avant que de me réſoudre, j'envoyai prier ſix Conſeillers au Parlement de me venir voir. Ce furent M^rs^. du Laurent, Hervé & S. Martin, que je ne connois que par la réputation de leur capacité; M^rs^. du Coudrai Gernier, Bermond & du Vauroui, qui en ont beaucoup auſſi, & qui ſont mes amis particuliers. Je leurs dis: J'ai une affaire qui m'eſt de la derniere importance, je ne veux point l'entreprendre ſans l'avoir bien examinée: ſur le refus que ma tante m'a fait pluſieurs fois de s'accommoder avec moi, de quoi M^r^. d'Entragues l'a été prier de ma part comme ſi je lui demandois une grace, je me vois en néceſſité par ſon refus d'avoir recours à la Juſtice; j'ai fait conſulter mon affaire par des Avocats différents en trois conſultations. J'en ai fait faire à Rouen. Comme les Avocats agiſſent d'un eſprit

différent que les Juges, je vous prie, Meſſieurs, de me donner votre avis. Voilà le contrat de mariage de Madame de Guiſe avec Monſieur de Montpenſier, voilà celui de Monſieur le Duc d'Orléans avec ma mere, & le teſtament de Madame de Guiſe, & les conſultations que j'ai fait faire. Ils lurent tout cela avec beaucoup d'attention, & examinerent mon affaire dans la derniere rigueur. Je fus quatre heures à les écouter avec beaucoup de patience; quelque inquiétude naturelle que l'on ait, on ne laiſſe pas d'avoir de la patience pour les affaires où l'on a un intérêt auſſi conſidérable que j'en avois dans celle-ci. Ces Meſſieurs furent de même avis que les Avocats, & dirent qu'on ne pouvoit ôter la légitime aux enfants, à moins de quelque cauſe d'exhérédation; qu'il n'y en avoit point; qu'on ne pouvoit point me refuſer en Juſtice un ſupplément de partage ſans caſſer le teſtament. Ils s'étonnerent que Mlle. de Guiſe refusât de s'accommoder, me louerent de toutes les avances que j'avois faites pour cela, & me dirent que je ne pouvois perdre ce procès. L'éclairciſſement qu'ils me donnerent, me fut d'une grande ſatisfaction, & il m'étoit très-utile qu'ils fuſſent informés de mon droit, & perſuadés qu'il étoit bien fon-

dé, parce qu'ils se disent les uns aux autres au Palais ce qu'ils savent, & qu'ainsi mes Juges seroient prévenus du tort que Mlle. de Guise avoit envers moi, & de la maniere dont j'en avois usé. Cela se divulgua dans le monde, & par ces Messieurs, & par beaucoup de personnes à qui je le dis, ce qui m'attira des louanges d'en user si bien avec ma tante. Je lui fis dire ce que ces Messieurs avoient dit. Elle me fit demander si je trouverois bon qu'elle les allât voir, à quoi je répondis qu'elle ne me pourroit faire un plus grand plaisir, & de les croire aussi, parce que je savois qu'ils la porteroient à un accommodement. Elle y alla, ils n'eurent pas assez d'éloquence pour la persuader, elle leur dit qu'ils n'entendoient point l'affaire, & leur montra des Mémoires pareils à ceux qu'elle m'avoit donnés, & que ces Messieurs avoient eus en communication. Ils lui dirent que c'étoit ce qui leur avoit donné plus de connoissance; elle ne se rendit à aucune raison, & n'en trouvoit point qui fût bonne pour moi, lorsqu'il s'agissoit de me rendre mon bien.

Le Maréchal d'Aumont avoit ménagé une entreprise sur Ostende, par des intelligences qu'il avoit dedans, & rôdoit alentour en attendant l'exécution. Au-lieu

d'y réuſſir, il fut fait priſonnier avec tout ce qui étoit avec lui; du Ranché & Vieuxbourg, Capitaines aux Gardes; pluſieurs autres Officiers furent pris avec vingt ou trente Mouſquetaires, ce qui fâcha fort le Roi. Les Eſpagnols en uſerent fort mal; ils avoient des caſaques de la livrée du Roi, ils devoient les renvoyer: au-lieu de cela, on les mit en priſon. La Cour apprit cette nouvelle à Amiens, dont elle fut aſſez fâchée, & on dit que c'étoit la faute du Maréchal d'Aumont, qui avoit fait cette entrepriſe à ſa fantaiſie contre l'ordre de la Cour. Le Maréchal d'Hocquincourt en fut bien-aiſe, parce que cela mettoit ſa tête à couvert s'il étoit pris. Je n'ai point dit le ſujet de ſa retraite en Flandre, parce que perſonne ne l'a connue. Il avoit bien eu quelques démêlés avec les gens de Gabelles dans une de ſes terres; mais ce n'étoit pas-là de quoi ſortir de France: on diſoit que c'étoit l'Abbé Fouquet qui lui avoit ſuſcité ce démêlé; ils en feroient bien ſortis eux deux. La Cour partit d'Amiens, & s'en alla à Abbeville, d'où le Roi alla vers Heſdin pour voir ſi ſa préſence ne remettroit pas ceux du dedans à leur devoir. Ils étoient ſi endurcis dans leur faute, qu'il ne fut pas poſſible de les émouvoir. Monſieur alla avec le

Roi. Il fut las d'être long-temps à cheval. Le Roi m'a conté qu'à ſon retour d'Heſdin, il vit faire une fort belle action au Régiment de Cavalerie de S. A. R. Il fut attaqué par trois eſcadrons ſoutenus, il tint ferme, fit ſa décharge, & ſe retira devant ſes ennemis en fort bon ordre. Je penſe qu'il y a plus à cette relation; voilà ce dont je me ſouviens.

Au retour du Roi, on alla droit à Calais, & peu après on attaqua Dunkerque; le Roi alloit & venoit pour voir le ſiege, & la Reine. Il demeuroit ordinairement à Mardick, où il ſe tourmenta fort; il étoit jour & nuit à cheval, à ce qu'il m'a conté, & alloit viſiter les gardes la nuit. Il m'a dit qu'un jour qu'il paſſoit lui quatrieme dans un petit bois entre Dunkerque & Mardick, il y avoit une embuſcade des ennemis. Il ne vit d'abord que deux cavaliers; il alla pour les charger; quand il fut proche, il vit qu'ils étoient ſoutenus de quelques autres, même de Mouſquetaires qui firent leur décharge. Ils étoient bien montés, ils ſe ſauverent. Le ſiege de Dunkerque dura aſſez long-temps, le Maréchal d'Hocquincourt y fut bleſſé & en mourut quelques heures après: il étoit venu reconnoître un fort, pour voir ſi on pourroit par-là attaquer les lignes. On

fit une ſortie ſur lui, où il reçut un coup mortel. On lui trouva dans ſa poche une lettre d'une Madame de Ligneville, qui étoit niece de Madame d'Hocquincourt ſa belle-mere. Je l'ai connue, c'étoit une honnête fille, elle s'étoit retirée dans un couvent au Fauxbourg St. Germain, qui s'appelle les filles du St. Sacrement. Elle lui écrivit, malade d'un crachement de ſang, que ſi elle eût été en état d'aller à la grille, elle l'eût prié de la venir voir pour l'avertir qu'il ne vivroit pas long-temps, & qu'il falloit employer le peu qui lui reſtoit a faire pénitence. Elle lui donnoit beaucoup de bons avis de cette force. La lettre étoit fort tendrement écrite; à la fin elle lui diſoit: & pour marquer la vérité de ce que je vous écris, c'eſt que je mourrai dans un tel temps. Elle lui marquoit le moment de ſa mort. Il donna cette lettre à Mr. le Prince qui l'alla voir, & par ſon teſtament qu'il avoit fait après qu'il eut reçu cette lettre, il ordonnoit que l'on portât ſon corps à Notre-Dame de Lieſſe. Le Roi en refuſa la permiſſion alors, & depuis il l'a accordée.

Dunkerque eſt une place conſidérable, les Ennemis aſſemblerent leurs troupes pour la ſecourir. Mr. le Cardinal commanda à Mr. de Turenne de ne les plus

attendre dans les lignes, & de ſortir pour les combattre. Il fut alors fort embarraſſé; ſon fort eſt d'éviter le combat. Les événements ſont incertains. Il ſortit hors des lignes par ordre, & ſe poſta le plus avantageuſement qu'il put. Je ne m'amuſerai point à conter le détail de ce qui s'eſt paſſé, ni qui tira le premier coup, ni l'ordre de la bataille, parce que cela ne convient pas à une Demoiſelle. Je dirai ſeulement que Mr. de Turenne fut ſi heureux, que des bataillons entiers jetterent leurs armes, & ſe rendirent ſans tirer. Il ne trouva aucune réſiſtance qu'aux troupes de Mr. le Prince, qui fit bien-là comme il fait par-tout. J'ai toujours dit que ce ſeroit un fort grand Prince, & j'ai bien de la joie de voir que je ne me ſuis pas trompée dans mon opinion, puiſqu'elle eſt maintenant confirmée généralement par tout le monde. Mais comme il avoit peu de troupes, qu'il avoit à faire à une armée fraiche & repoſée, & qui n'avoit nullement fatigué, il fut obligé de ſe retirer; ainſi le champ de bataille demeura à Mr. de Turenne. Il n'y eut que le Comte de Meille, de la Maiſon de Foix, qui fut bleſſé & pris priſonnier du côté de Mr. le Prince, & mourut enſuite de ſes bleſſures à Calais. Du côté de Mr. de Turenne,

un Gentilhomme, nommé la Barge, y fut tué; encore dit-on que ce fut par les Troupes de Mr. de Turenne. La nouvelle en vint à Paris; on en fit un bruit non-pareil; on sut que c'étoit plutôt une déroute qu'une bataille. Mr. de Turenne en toutes occasions avoit été battu & toujours malheureux; ses amis firent fort valoir cette derniere action, & exagérerent de plus le plaisir qu'il avoit d'avoir défait Mr. le Prince. J'allai visiter Madame de Turenne & Mlle. de Bouillon dans cette conjoncture. Je leur dis que je venois leur témoigner la part que je prenois à tout ce qui les touchoit. Mlle. de Bouillon me dit: Quoi! vous êtes bien-aise que mon frere ait battu Mr. le Prince: Je lui dis: Je me réjouis toujours de la prospérité des armes du Roi. J'avoue que je trouvai fort à redire qu'elle me picotât de cette maniere, moi qui allois lui faire une civilité. Madame de Turenne, qui étoit fort douce, rougit, & me parut fâchée que Mlle. de Bouillon m'eût parlé ainsi. Elle sut depuis que je m'en étois plainte. Elle s'excusa & dit que je rêvois, que je n'avois pas bien entendu ce qu'elle m'avoit dit.

Pendant que le Roi étoit à l'armée, Monsieur, au-lieu d'être avec lui, de-

meuroit auprès de la Reine comme un enfant, & il avoit déja dix-fept ans. La Reine faifoit fa vie ordinaire, de prier Dieu & de jouer. Monfieur fe promenoit avec fes filles, alloit fur le bord de la mer, prenoit un grand plaifir à fe mouiller & à faire mouiller les autres, s'amufoit auffi à acheter des rubans & des étoffes qui venoient d'Angleterre. Le commerce de ce pays étoit fort libre à caufe du voifinage, & de l'alliance que l'on venoit de faire avec le Protecteur, lequel envoya Mylord Falcombridge faluer Leurs Majeftés, & fit préfent de chevaux au Roi, à Monfieur & à Mr. le Cardinal. On lui fit de beaux préfents; enfuite le Roi envoya Mr. le Duc de Créqui, Ambaffadeur extraordinaire, vers le Protecteur, accompagné de plufieurs perfonnes de qualité, entre lefquelles fut Mancini, neveu de Mr. le Cardinal. La joie de la prife de Dunkerque & de l'affaire des Dunes, ne dura pas long-temps. Le Roi revint de l'armée malade d'une fievre continue très-dangereufe. La nouvelle en vint à Paris. On expofa le St. Sacrement par toutes les Eglifes, pour demander fa guérifon. J'étois pour lors prête à partir pour Forges. Cette nouvelle retarda mon voyage. On fut cinq ou fix jours à

n'avoir que de très-mauvaiſes nouvelles, entr'autres un courier que St. Quentin envoyoit à S. A. R. mon pere, lequel étoit de ſa part à la Cour pour ſavoir des nouvelles de la ſanté du Roi. Ce courier m'apporta une lettre, par laquelle il me mandoit que l'antimoine n'avoit rien fait; que les Médecins n'avoient aucune bonne eſpérance de la maladie du Roi, & qu'il craignoit bien que lorſque je verrois ſa lettre, il ne fût plus en vie. J'en fus fort affligée, ce qui ſe croira aiſément. Le Roi eſt mon couſin germain; il me traite bien; & par-deſſus tout, voir mourir un Roi jeune, cela donne un grand effroi. Les réflexions que je faiſois de l'avenir pour l'affliction de la Reine, m'en donnoient beaucoup. J'aimois bien Monſieur; je ne trouvois point cependant qu'en l'état où il étoit, ce lui fût un avantage d'être Roi. Il étoit trop enfant pour gouverner, & même pour connoître ce qui lui étoit bon. Pour moi je trouve que les défauts des perſonnes éveillées paroiſſent plus que ceux des autres: ainſi je ne ſouhaiterai jamais d'avantage à mes proches quand je ne les en trouverai pas dignes. Ce n'eſt pas que Monſieur n'ait beaucoup d'eſprit; mais il n'a encore aucune ſolidité, il n'a ni ſcience ni expé-

rience ; ainſi l'Etat eût été bien mal gouverné. Ses habitudes & ſes amis particuliers en uſoient de maniere à le perdre, & lui donnoient de mauvais conſeils. J'avoue que cela me faiſoit redoubler mes peines pour la maladie du Roi ; ce n'étoit pas trop être intéreſſée. Je ſavois qu'il ne m'épouſeroit pas, & j'avois aſſez lieu de croire que la dignité ne feroit pas changer Monſieur. J'ai tant d'amitié pour ma Maiſon & pour ſa gloire, que je ſouhaiterois que tous ceux qui en ſont en puſſent ſoutenir auſſi hautement la dignité que le Roi mon grand-pere a fait, & que l'on n'en vît jamais aucun qui ne fût parvenu à ce point.

Tout le monde étoit dans l'attente à Paris de ce qui arriveroit de la maladie du Roi. Je voyois Me. de Choiſy tous les jours dans le jardin du Luxembourg, qui me diſoit toutes les nouvelles qu'elle ſavoit. Elle me paroiſſoit aſſez allerte, & je ne doute pas qu'elle n'eſpérât avoir grande part au Gouvernement. On manda un jour de la Cour, que le Roi avoit reçu le Viatique, & que la Reine & Mr. le Cardinal étoient ſortis de la chambre déſeſpérés. Monſieur ne vit le Roi que les premiers jours de ſa maladie. Dans la ſuite il lui parut du pourpre ; ainſi on ne

voulut pas le hasarder. Après toutes ces mauvaises nouvelles, il en vint que la seconde prise d'antimoine lui avoit fait quelque effet. Le lendemain on eut avis qu'une médecine avoit fait merveille; ainsi de jour en jour on apprit que le Roi étoit hors de danger: ce qui donna bien de la joie à tout le monde. Je me disposai ensuite à partir pour Forges. Quand on le sut, tout le monde me vint dire adieu, & Madame de Sully conta chez moi qu'il y avoit eu des violons à la Place-Royale le jour qu'on avoit su l'extrémité où étoit le Roi; qu'ils avoient passé dans la rue des Tournelles, & avoient arrêté devant la maison de la Comtesse de Fiesque & de Frontenac qui logeoient porte à porte; qu'elles avoient fait sortir leurs gens pour battre les Violons. Je m'écriai fort là-dessus, qu'il les falloit châtier. Le soir on me dit: Vous ne savez pas ce que ces Comtesses ont dit: Que leurs gens avoient rapporté que c'étoient vos Violons, & que sur cela la Comtesse de Fiesque mit la tête à la fenêtre, & avoit reconnu Colombier, qui est un Gentilhomme à moi, & qu'elle avoit cru que vous l'aviez envoyé là pour empêcher qu'on ne battît vos Violons. On peut juger de la surprise que j'eus

d'une telle impoſture, & la colere où elle me mit. J'envoyai chercher mes Violons par-tout, pour ſavoir s'ils avoient été aſſez impertinents pour aller jouer pour quelques-uns. Ces honnêtes gens-là vont partout pour de l'argent, à qui leur en donne, quand on ne les occupe pas. Je leur avois dit de ne pas venir en mon logis tant que le Roi ſeroit malade; je croyois qu'ils ſeroient aſſez aviſés pour ne pas jouer en lieu du monde. Par cette raiſon je les envoyai chercher; on ne les trouva pas, je ne dormis point toute la nuit, & je me levai dès ſept heures pour les envoyer encore chercher : j'appris qu'ils n'avoient été en lieu du monde, & que le fait avoit été inventé : ce qui me mit l'eſprit en repos. A un moment de-là, Montbrun entra dans ma chambre, & me dit : J'ai cru être obligé de vous venir donner avis de ce qui ſe paſſa hier au ſoir dans la Place-Royale. Il n'eſt pas hors de propos que je diſe que l'on avoit depuis peu entouré la Place-Royale de paliſſades, & qu'on y avoit fait une maniere de parterre de gazon, ſablé les allées, & mis des ſieges au bout, & que tous les ſoirs beaucoup d'hommes & de femmes s'y promenoient. Meſdame de Fieſque & de Frontenac n'en bougeoient avec Ma-

demoiſelle d'Aucourt. A dire le vrai, je trouve qu'il n'y a rien de moins précieux. Cela ſe faiſoit ſans flambeaux. Montbrun me dit donc qu'il avoit entendu un violon; qu'il avoit mis la tête à la fenêtre, & crié, qui ſont ces coquins qui jouent-là? ſi je deſcends, je leur donnerai ſur les oreilles; que Frontenac étoit venu qui lui avoit dit, c'eſt un violon de Mademoiſelle; je l'ai voulu faire taire, & il n'a pas voulu; qu'enſuite il étoit deſcendu pour lui parler; qu'il ne l'avoit plus trouvé, & que Meſdames de Fieſque & de Frontenac lui avoient dit: Au moins vous ſerez témoins que ce n'eſt pas nous qui faiſons jouer les violons. On nous veut jetter le chat-aux-jambes de tout ce que l'on fait. Je remerciai Montbrun, & j'envoyai querir Félix un de mes violons, qui me dit qu'il étoit vrai qu'il avoit été ſe promener dans la Place-Royale avec des femmes de ſa connoiſſance, & le Maître-d'hôtel de Fieubet, Maître des Requêtes; que je pouvois l'envoyer querir pour ſavoir ce qui s'étoit paſſé; qu'il étoit vrai qu'il y avoit deux méchans violons de cabaret qui jouoient dans la Place-Royale, & que quand Montbrun mit la tête à la fenêtre, ils s'en étoient fuis; qu'il avoit vu Me. la Comteſſe de Fieſque & Me. de Fronte-

nac, qui lui avoient demandé ce qu'il faisoit ici, & qu'il leur avoit répondu : Je me promene comme les autres. J'envoyai querir le Maître-d'hôtel de Fieubet, qui me parla comme Félix ; & la circonstance vérifiée, j'envoyai Brays, un de mes Ecuyers, chez la Comtesse de Fiesque & chez Frontenac, accompagné de force Pages & valets-de-pied. Cette Ambassade n'avoit pas un bon air pour des gens qui étoient aussi mal avec une personne de ma qualité qu'elles étoient. Cela sentoit tout-à-fait son insulte, je pense qu'ils en furent avertis. Brays ne les trouva pas ; il y retourna sur les sept heures du soir, il ne les trouva point encore. On parla tout le jour chez moi de cette affaire.

Je sortis le soir pour aller prendre congé de la Reine d'Angleterre. A mon retour, Mr. le Duc de Brissac, accompagné de l'Abbé Belebat, me fit demander si j'aurois agréable qu'ils eussent l'honneur de me parler : je dis qu'oui. Quand Mr. de Brissac fut entré, je lui parlai la premiere, & je lui dis : Je ne crois pas que vous eussiez voulu vous charger de me parler de la part de la Comtesse de Fiesque ; je vous crois trop de mes amis pour être son Ambassadeur. Je lui fis connoître la faute qu'il alloit faire, & le sujet que j'avois

de me plaindre de lui, & tout cela fort civilement. Il me dit qu'il croyoit s'être pu charger de venir ſavoir ce que je voulois à Mᵉ. de Fieſque & Frontenac; qu'ils avoient appris que Brays avoit été deux fois les chercher. Je lui dis qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'il ſe donnât cette peine; que Brays y retourneroit, & qu'à moins de coucher hors du logis, il les trouveroit. Je m'emportai fort ſur la mauvaiſe conduite de ces perſonnes à mon endroit, ſur les obligations qu'elles m'avoient, & ſur leur ingratitude. Ceux qui ſe trouverent en mon logis, dirent que j'avois parlé avec aſſez de force, & que ma colere ne m'avoit pas empêché de demeurer envers eux dans les bornes de la raiſon. La concluſion fut que je voulois pour marque de raiſon & de reſpect qu'ils me devoient, qu'ils attendiſſent mes ordres tels qu'ils puſſent être. Je dis auſſi à Mʳ. de Briſſac, que je le priois de conſidérer que j'avois mis beaucoup de différence entre l'Ambaſſadeur & l'Ambaſſade. J'envoyai Brays entre onze & douze, chercher la Comteſſe de Fieſque: il lui dit de ma part que j'avois été fort ſurpriſe des contes que j'avois appris qu'elle faiſoit; que j'avois été bien informée du contraire, & que je lui défendois

de nommer jamais mon nom, & de se tenir en lieu du monde public ou particulier où je serois. Elle dit à Brays : Pour ce qui est du violon, je répondrai tout ce que Mademoiselle voudra sur cela, & dirai n'avoir vu que ce qui lui plaît ; pour ce qui est de ne me plus trouver devant elle, si elle trouve mauvais que je sois à Paris, je m'en irai ; je suis plus obligée que personne du monde de la respecter, aussi je le ferai en toutes occasions ; c'est de quoi je vous prie de l'assurer. Elle voulut entrer dans quelque maniere d'éclaircissement sur sa conduite, & plaindre son malheur. Brays lui dit qu'il n'avoit point d'ordre d'entrer en matiere là-dessus ; qu'en son particulier il plaignoit son malheur d'être mal avec moi ; qu'il n'avoit rien davantage à lui dire. Ensuite il alla parler à Frontenac, qui étoit dans la chambre, à qui il fit le même discours. Frontenac dit : Il est vrai que Félix jouoit dans la Place Royale, & j'ai cru rendre un service à Mademoiselle de le faire taire ; j'ai cru que cela ne lui pourroit déplaire. Brays lui dit : Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle ne trouvera jamais rien de bon de votre part, & ensuite il ajouta les mêmes défenses qu'à la Comtesse de Fiesque ; à

quoi il ne répondit pas ſi reſpectueuſement, & voulut ſe plaindre de mon injuſtice. Brays lui dit que ce que l'on ne feroit pas de bon gré, je ſaurois fort bien le faire faire de force, & s'en revint. Il étoit tout attendri du procédé de la Comteſſe de Fieſque, qui avoit parlé de moi avec beaucoup de ſentiment de déplaiſir de ſon malheur, & de reſpect pour moi. Il étoit étonné de la fierté de Frontenac, ce qui ne me ſurprit point; je connois ſon procédé de travers. J'envoyai le lendemain mon Violon lui parler, pour lui donner un démenti de ce qu'il ſoutenoit l'avoir vu jouer dans la Place-Royale, & j'étois réſolue, s'il avoit maltraité mon Violon, d'en uſer de même envers lui. Felix y alla, & en uſa comme je lui avois commandé. Frontenac lui dit qu'il l'avoit bien vu; mais qu'il ne jouoit pas, & lui parla fort doucement; de ſorte qu'à ſon retour je publiai tout haut dans mon logis, qui étoit plein de monde qui me venoit dire adieu, que mon Violon étoit hors d'affaire, & que le démenti en étoit demeuré à Frontenac. C'étoit pouſſer un Gentilhomme aſſez hautement, j'étois en droit & de qualité à en pouvoir uſer ainſi. Je partis ce jour-là pour Forges, Mlle. de la Trimouille y vint avec moi, & Me. de

Choisy. J'écrivis à Bartet toute cette affaire pour la débiter à la Cour. J'écrivis aussi à Blois, & demandai justice à S. A. R. de l'insolence de ces gens-là. Je lui disois qu'il m'avoit toujours assuré que quand ils me manqueroient de respect, il les châtieroit; qu'elles ne pouvoient pas m'en manquer dans une affaire plus considérable que de me vouloir faire piece à la Cour; que n'y étant revenue que depuis un an, je devois craindre que cela ne m'y brouillât; que j'avois trop bonne opinion de moi & de celle que Mr. le Cardinal en avoit, pour ne rien craindre. J'eus sur cela une réponse de S. A. R. aussi peu tendre qu'il avoit accoutumé d'en faire sur tout ce qui me regardoit, dont je fus fort fâchée. On ne s'accoutume jamais au mal.

Le lendemain que je fus à Forges, un Orfevre nommé Pitau, qui avoit accoutumé de vendre des pierreries à Monsieur, vint le matin me faire des compliments de Monsieur. Il me dit qu'il avoit apporté une lettre de sa part à Me. de Choisy, qui avoit pris quelques remedes ce jour-là. Il m'assura que la santé du Roi se confirmoit de jour en jour. Il alla l'après-dînée de mes gens voir Me. de Choisy. Elle leur dit: J'ai reçu une lettre fort longue de Monsieur; quand elle étoit

ſur ſon chapitre elle en contoit beaucoup. Elle a dit ſouvent : Je ſuis à la veille d'être favorite du Roi, & cela pendant la maladie du Roi. J'allai la voir par curioſité le ſoir, pour voir ſi elle ne diroit rien de ſa lettre. D'abord elle me dit : J'ai reçu une longue lettre de votre couſin. Il me prie de vous faire ſes compliments ; ſi vous voulez, je vous montrerai l'endroit, à condition que vous ne lirez pas le reſte. Je lui dis que je la tenois pour vue, & que je n'étois pas curieuſe. Elle étoit logée proche de mon logis, de maniere que moi, ou mes gens, pouvions voir tout ce qui entroit ou ſortoit chez elle. Cela ne lui plut pas, elle ſe plaignit que le bruit l'empêchoit de dormir, & s'en alla loger tout au bout du Village dans une maiſon toute ſeule au milieu d'un pré. Elle y étoit fort commodément pour n'être vue de perſonne ; elle vint une fois à la fontaine, puis elle ſe plaignit du mal de dents, & n'y vint plus. La Maréchale de la Ferté étoit à Forges. Me. d'Olonne y vint, Madame de Feuquieres de Salins, Mademoiſelle Cornuel, force Dames de Paris, & un Mr. le Prêtre, qui eſt un grand joueur. Quoique je joue fort peu, ces Dames m'embarquerent à jouer. Madame de Choiſy venoit les après-dî-

nées chez moi, quoiqu'elle n'allât pas à la fontaine. Je fus assez surprise un jour de voir qu'elle picotât Me. d'Olonne au jeu. J'avois oui-dire qu'elles étoient amies, & que du temps que Mr. de Candale en étoit amoureux, ils alloient souvent jouer chez Madame de Choisy, dont la maison est fort commode, comme je l'ai déja dit. J'ai jugé que ces picoteries étoient politiques, & que c'étoient dans l'intention que je le disse à la Cour.

Pendant ce temps-là, il vint des nouvelles de la Cour, que Mr. & Me. de Brissac avoient été chassés de Paris. Il n'y avoit que peu de temps qu'ils avoient eu permission d'y revenir, pour faire traiter Mr. de Brissac d'une longue & dangereuse maladie qu'il avoit. Ils avoient été absents depuis que le Cardinal de Retz étoit hors de France. On chassa aussi de Paris le Marquis de Gersé & le Président Perot, qui est à Mr. le Prince. Me. de Fienne fut chassée de la Cour. Me. de Choisy m'écrivit un billet pour me donner part de ces nouvelles que je savois déja; on ne disoit point le sujet pour lequel tous ces gens-là avoient été chassés. Madame de Choisy me vint voir, & regretta extrêmement Madame de Fienne. Elle me disoit, je plains Monsieur encore plus qu'elle; quand on

on perd une amie telle que Madame de Fienne, c'eſt une grande perte. C'eſt une bonne tête; une perſonne propre à donner de bons conſeils à un jeune homme comme Monſieur, & à le divertir. Elle a de l'eſprit, parle librement de tout le monde; elle a été nourrie à la Cour. Il eſt vrai, dis-je, qu'on la peut honorer de cela; mais d'être propre à donner des conſeils, jamais femme ne le fut moins. Il y a bien paru par ce qu'elle a fait, qu'elle étoit bien capable de conſeiller un autre. Sur quoi Me. de Choiſy me répondit: Quoi! pour s'être mariée par amour, voilà une grande affaire? Je lui répliquai, les circonſtances ſont prudentes; une fille de qualité à quarante ans, qui avoit aſſez de bien pour demeurer en l'état où elle ſe trouvoit, épouſer le fils de la nourrice de la Reine d'Angleterre, dont elle avoit été Dame-d'atour? Pour être belle-fille de Me. la nourrice, belle-ſœur de toutes ſes femmes de chambre, & femme d'un jeune homme de vingt-deux ans, ſans Charge, ſans bien, parce qu'il eſt beau & bien fait? Et ne déclarer ſon mariage que lorſqu'elle eſt prête d'accoucher? Croyez que ſi Monſieur n'a pas de meilleures têtes pour ſon Conſeil, ſes affaires n'iront pas fort bien. Elle me répondit: Si vous l'aviez

vu avant que Madame de Fienne & moi en eussions pris soin, vous connoîtriez combien il est changé en nos mains. Ensuite elle se mit à plaindre la fortune de Madame de Fienne, & à dire que si Monsieur ne lui faisoit du bien, il seroit le plus indigne de tous les hommes. Je lui dis que Monsieur avoit peu d'argent, qu'il lui avoit donné déja beaucoup. A quoi elle me répondit : Il lui a peut-être donné 100000 liv. en bijoux, ou en meubles : voilà une belle affaire ! Il faut que les Princes donnent sans cesse, ou ils ne sont bons à rien. Je lui dis : Et la Charge de Maître-d'hôtel ordinaire de Monsieur, ne la comptez-vous pas? Non, reprit-elle ; c'est la Reine d'Angleterre qui l'a fait donner à son mari, & le savoir-faire de Madame de Fienne y a beaucoup contribué ; ainsi cela ne se met point sur le compte de Monsieur. Après elle me dit : C'est Tarangeville, Secretaire des Commandements de Monsieur, qui lui aura rendu quelques mauvais offices dans un temps où il aura jugé l'occasion favorable pour cela. Il y a long-temps que j'ai dit au Maréchal Duplessis & à Madame de Fienne, qu'il falloit nous défaire de ce Normand, qu'il nous joueroit à la fin un mauvais tour. J'écoutai paisiblement tout ce qu'elle me

conta, & je jugeai aisément qu'elle avoit de grands desseins sur Monsieur; que ce n'étoit pas sans raison que l'on me mandoit qu'elle seroit mêlée dans toute cette affaire. Je lui demandai : N'auriez-vous point de part dans tout cela? Selon que je vois les affaires disposées, j'en aurois peur. Elle m'assura fort que non, & le fit d'une maniere, que je connus bien que sa conscience lui donnoit de grands remords.

J'avois envoyé savoir des nouvelles du Roi pendant sa maladie. Il me sembloit être de mon devoir d'en envoyer savoir de sa guérison par un exprès : ainsi dès que je le sus en chemin, j'envoyai Brays à Compiegne, qui y arriva aussi-tôt que le Roi : il me rapporta que Sa Majesté étoit en très-bon état, & qu'elle avoit fort bien reçu mes complimens, & la Reine aussi, qui envoya un courier à Madame de Choisy, pour lui dire qu'elle étoit fort mêlée dans l'affaire de Madame de Fienne; qu'il falloit qu'elle s'en allât en Normandie dans une de ses maisons, ce qui lui donna beaucoup de déplaisir. On commença à parler du sujet de leur disgrace. On dit que Madame de Fienne étoit fort gaye pendant la maladie du Roi, & qu'elle témoignoit desirer sa mort, dans l'espérance que Monsieur lui donneroit de l'ar-

gent. C'eſt la femme du monde la plus intéreſſée, & qui veut bien qu'on la croye telle : elle demande toujours. Je lui ai oui dire : que les laquais ſont heureux ! la mode de leur donner leurs étrennes dure toujours, je voudrois l'être pour que l'on me donnât les miennes. La Reine, qui connoiſſoit ſon humeur intéreſſée, diſoit : Je ſuis aſſurée que Madame de Fienne ſouhaite la mort du Roi. Comme elle avoit cela dans la tête, la nourrice du Roi & une autre de ſes femmes de chambre lui vinrent dire : Madame de Fienne eſt à la porte couchée par terre pour regarder ce que l'on fait ici. La Reine étoit dans la chambre du Roi : elle fut ſi outragée de colere, qu'elle partit, & dit : Je m'en vais la faire jetter par les fenêtres. Créquy retint la Reine, laquelle dit que, ſans lui, l'affaire étoit faite. Pour Madame de Choiſy, on dit qu'elle avoit écrit à Monſieur pendant la maladie du Roi beaucoup de circonſtances contre la Reine & Mr. le Cardinal ; que pendant ce temps-là Mrs. de Briſſac & Gerſé ménageoient les intérêts du Cardinal de Retz auprès d'elle, comme auprès d'une perſonne qui devoit avoir une grande part au miniſtere, ſi le Roi mouroit. On dit que pendant ſa maladie, les conſeils ſe tenoient chez

la Princesse Palatine avec Me. de Fienne. Le Maréchal Duplessis en fait un plaisant conte. Il dit que pour engager Monsieur, la Princesse Palatine lui avoit fait quelque faveur. Tous les gens qui aimoient Monsieur, furent fort fâchés de ce bruit, & craignirent bien qu'il ne fût véritable. On ne trouvoit pas que cela fût fort honorable pour lui. On disoit que c'étoit le moyen de le dégoûter d'aimer les femmes, d'avoir commencé par une si ridicule, & à qui il restoit peu de charmes & de beauté. Le Comte de Guiche auroit été un grand acteur à cette scene, s'il n'avoit été hors d'état d'être dans la compagnie par la blessure qu'il avoit reçue à la main, à Dunkerque. C'étoit le favori de Monsieur; c'est un homme plus vieux de trois ans que lui, beau, bien fait, spirituel, agréable en compagnie, moqueur & railleur au dernier point. L'affaire en étoit venue à tel point, que la Reine défendit à Monsieur de lui parler tête-à-tête; & dès qu'il étoit en un lieu, le Maréchal Duplessis, Gouverneur de Monsieur, de Grancé ou Millet ses sous-Gouverneurs, s'alloient mettre en tiers. La Reine avoit trouvé fort mauvais que Me. de Choisy eût fait voir en cachette Monsieur au Comte de Guiche plusieurs fois pendant

l'hyver, comme on auroit fait une maîtresse. Cette blessure lui fut avantageuse, puisqu'elle l'empêcha d'être mêlé dans cette affaire. On dit que Villequier, qui avoit été en faveur auprès de Monsieur avant le Comte de Guiche, & qui ne laissoit pas d'être toujours assez bien auprès de lui, offrit sa place de Boulogne à Monsieur pendant la maladie du Roi : ce qui n'étoit guere prudent. Si le Roi fût mort, Monsieur auroit été le maître de tout, ainsi il n'auroit pas été besoin de lui faire aucune offre pendant que le Roi étoit malade. Monsieur n'avoit besoin de rien. Cette imprudence ne lui réussit pas en une affaire qu'il eut ensuite. Quand la santé du Roi lui permit de se mettre en chemin, on l'ôta de Calais, où l'air étoit mauvais. Il partit couché dans un carrosse.

Mr. le Duc d'Elbœuf & le Maréchal d'Aumont étoient assez mal ensemble il y avoit quelque-temps; Mr. le Duc d'Elbœuf avoit pris les intérêts de quelques Gentilhommes du Boulonnois, qui étoient brouillés avec le Maréchal d'Aumont; on les avoit raccommodés en quelque façon, & ils se voyoient : par la suite on verra aisément que cet accommodement n'étoit pas véritable. Lorsqu'on arriva à

Boulogne, on avoit marqué un logis à Mr. de Villequier préférablement à tout autre, parce que le Roi étoit dans le ſien, & que c'eſt l'ordre d'en uſer ainſi. Mr. d'Elbœuf le voulut prendre comme Gouverneur de la Province; Mr. de Villequier le diſputa, & l'affaire ne paſſa pas plus avant pour ce jour-là. Le lendemain Mr. d'Elbœuf l'attaqua à la campagne aſſez proche du lieu où étoit le Roi à la tête de quelques troupes qui eſcortoient Sa Majeſté. Villequier n'étoit pas le plus fort, ils ne ſe battirent point, l'affaire fut ſue, elle n'étoit pas ſecrete. On les empêcha de ſe battre, & on commanda à Villequier de s'en retourner à ſon Gouvernement, & à Mr. d'Elbœuf de s'en aller à Paris. Le Roi lui fit donner un Enſeigne de ſes Gardes, pour le garder juſqu'à ce qu'on eût accommodé l'affaire.

Le Roi ſéjourna quelque temps à Compiegne. Je l'envoyai viſiter de Forges où j'étois, & lui faire excuſe & à la Reine, ſi je n'allois pas moi-même leur témoigner la joie que j'avois de la parfaite ſanté du Roi. Il reçut fort bien mes compliments. On me manda de Paris que l'affaire de Mrs. d'Elbœuf & de Villequier avoit fait du bruit; que Villequier avoit attaqué Mr. d'Elbœuf dans la rue; que Salins

qui étoit l'Enseigne du Roi qui gardoit Mr. d'Elbœuf, voulut représenter à Villequier qu'il ne le devoit pas attaquer en sa présence, lui qui devoit donner l'exemple pour faire respecter les personnes qui étoient commises de la part du Roi pour empêcher les gens de se battre; que Villequier s'en étoit moqué; que Mr. d'Elbœuf avoit été contraint de mettre l'épée à la main, & avoit été un peu blessé; que Mrs. d'Elbœuf & Villequier s'étoient battus, & que sur la fin on les avoit séparés. Mr. d'Elbœuf fit informer de ce procédé, le traita comme un assassinat, & non comme un combat, parce que Villequier avoit avec lui quatre ou cinq hommes à cheval. Ils ne mirent point pied à terre, & ils n'étoient que pour sûreté, & de crainte que l'on ne le prît.

Cette affaire fit beaucoup de bruit à la Cour, où les amis de part & d'autre prirent parti. La Cour parut d'abord fort aigrie contre Villequier. Le Roi commanda au Parlement d'en prendre connoissance; de sorte que Villequier fut condamné & contraint de s'en aller en Hollande. Madame la Comtesse de Soissons pris fort ses intérêts auprès du Roi, pendant la maladie duquel elle ne fit que jouer à son ordinaire, & ne témoigna point le

regret qu'elle auroit dû, vu l'amitié que le Roi faisoit paroître pour elle. J'ai oui dire qu'un jour la Reine lui dit : Toutes les fois que je vous vois, j'ai envie de pleurer, & vous me faites songer à ma douleur. Elle ne répondit rien du tout, elle se tourna, & demanda à ceux qui étoient auprès d'elle : Qu'est-ce que la Reine dit? C'étoit avoir une grande attention pour ce que disoit la Reine, & elle faisoit bien paroître par-là le peu de sentiment de l'extrêmité où étoit le Roi. Mlle. de Mancini, à qui il ne parloit que comme à la niece de Mr. le Cardinal, & d'une maniere fort indifférente, se tuoit de pleurer ; cela donna occasion de dire qu'elle aimoit le Roi passionnément.

Après que la Cour eut été quelques jours à Compiegne, elle vint à Paris. On me manda son arrivée, & le peu de séjour qu'elle feroit. Sitôt que j'eus achevé de boire mes eaux, je m'y en allai, je couchai à Trie, où je trouvai Mr. & Me. de Longueville. Ils m'avoient priée d'y passer ; j'y fus fort bien reçue, & ils furent bien-aises de me voir. Ils sont l'un & l'autre de mes amis. Le soir que j'arrivai à Paris, j'envoyai faire mes excuses à la Reine si je n'avois point l'honneur de la voir, & de lui aller rendre mes respects, parce

que j'étois habillée de gris. Elle me commanda de venir; lorſque j'entrai dans ſa chambre, j'y trouvai Frontenac, qui en ſortit en même temps. La Reine me témoigna plus de bonté qu'elle n'avoit fait lorſqu'elle partit pour Calais. Le Roi auſſi, & Monſieur me témoignerent être bien-aiſes de me voir. Ils s'en allerent à la Comédie, dans le Jardin du Louvre, où ils me menerent. Quand j'entrai à la Comédie, j'y vis encore Frontenac, je crus qu'il ſortoit; au contraire, il ſe mit en une place la plus belle qu'il put, pour être mieux vu du Roi. J'avoue que la colere où cela me mit m'ôta tout le plaiſir que j'aurois pu avoir à la Comédie : je n'en dis rien au Roi ni à la Reine, dans la crainte qu'ils ne priſſent pas cela comme je l'aurois ſouhaité. Dès que je fus en mon logis, j'écrivis à Mr. le Cardinal, auquel je dépêchai un courier exprès; il étoit demeuré à Calais à cauſe du ſiege de Gravelines que le Maréchal de la Ferté faiſoit; & comme Mr. de Turenne & lui n'étoient pas trop bien enſemble, il étoit demeuré-là pour les raccommoder, & pour faire en ſorte que leur méſintelligence ne pût pas préjudicier au ſervice du Roi. Je lui témoignois par ma lettre combien j'étois vivement touchée du peu de reſpect

de Frontenac, de s'oser présenter devant moi après le lui avoir défendu. Je lui disois que Miossans, qui est présentement le Maréchal d'Albret, quoiqu'Officier de la Maison du Roi, lorsqu'il étoit mal avec Mr. le Prince, quand il entroit chez le Roi, en sortoit toujours, & disoit que l'on ne pouvoit en trop faire avec les Princes du sang. Ma lettre étoit aussi pressante qu'il se pût, je lui faisois connoître que je n'irois pas à Fontainebleau, si je n'étois sûre que l'on feroit dire à Frontenac de n'y pas aller.

Le lendemain Monsieur me vint voir, & une infinité de personnes. Il me pressa fort de faire le voyage de Fontainebleau : je lui dis que j'avois besoin de me baigner après les eaux, que je me hâterois le plus que je pourrois pour y aller : il vouloit me mener au Cours. Je lui dis que je voulois aller avec la Reine ; si j'eusse été persuadée qu'il eût été homme à chasser du Cours Frontenac, sa femme & la Comtesse de Fiesque, en cas que nous les y eussions rencontrés, j'y aurois été. D'être-là & de les voir, parce que je n'étois pas la plus grande Dame, & que ceux qui étoient les maîtres, & qui m'étoient ce qu'ils m'étoient, les souffroient, cela m'auroit été dur : j'aimai mieux n'y pas

aller. J'allai trouver la Reine avec qui je demeurai tout le ſoir. Quand le Roi fut revenu du Cours, Monſieur me dit : Vous n'y êtes pas venue de peur d'y voir ces femmes, elles n'y étoient pas; le Commandeur de Souvré m'a dit aujourd'hui qu'elles n'avoient garde d'y aller, & qu'elles vouloient par leur conduite ſe rétablir dans l'honneur de vos bonnes graces, & qu'elles avoient fort grondé Frontenac de la ſottiſe qu'il avoit faite. Je lui répondis : Il y a ſi long-temps qu'elles éprouvent ma bonté, qu'elles croyent que je ferai toujours de même, à la fin elles la rebuteront. Je ne dis rien de ce qui ſe paſſa hier. Lorſque Mr. le Cardinal ſera ici, je dirai ce que j'aurai à dire. Bartet me vint trouver, ce ne fut pas comme leur ami, il y vint en homme qui avoit dit que leur conduite à mon égard étoit imprudente, & qu'il n'y avoit extrêmité où je ne me duſſe porter avec raiſon, ſans que perſonne m'en blâmât, & que ſur cela le Commandeur de Souvré l'avoit prié de me redire ce que je viens de dire qu'il avoit dit à Monſieur : à quoi je répondis comme j'avois fait à Monſieur.

La Cour partit le jour d'après pour Fontainebleau, je demeurai à Paris. J'allois au Cours avec intention, ſi j'y trouvois Fron-

tenac ou ces femmes, de les faire chasser par mes valets. Elles ne s'y trouverent point. J'eus réponse de Mr. le Cardinal, qui me manda qu'il feroit toujours ce que je desirerois, que ce que je demandois étoit juste, qu'il le feroit savoir à leurs Majestés, qui me donneroient assurément satisfaction. Quand j'eus achevé de me baigner, j'allai à Fontainebleau, où on me témoigna être fort aise de me voir. Monsieur donna le lendemain une collation à un hermitage qui s'appelle Franchar, où les 24 violons étoient. On y alla à cheval & habillé de couleur. La Comtesse de Soissons qui étoit grosse y alla en carrosse. Quand on y fut arrivé, il lui prit une fantaisie de s'aller promener dans les rochers les plus incommodes du monde, & où je crois qu'il n'avoit jamais été que des chevres. Pour moi je demeurai dans un cabinet du jardin de l'Hermite à les regarder monter & descendre. Monsieur & beaucoup de Dames qui y étoient, demeurerent avec moi. Le Roi envoya querir les violons, & ensuite nous manda de l'aller trouver. Il fallut obéir, ce ne fut pas sans peine. On en eut assez à s'y résoudre, & à faire ce chemin, puis un moment après il fallut s'en revenir. Je m'étonne que personne ne se blessât. On courut le plus

grand risque du monde de se rompre bras & jambes, & même de s'y casser la tête. Je crois que les bonnes prieres de l'Hermite nous conserverent tous. Après souper on s'en retourna en caleche avec quantité de flambeaux : lorsque l'on arriva, on alla à la Comédie, l'on mit le feu à la forêt. Au retour il y eut trois ou quatre arpents d'arbres brûlés. La Cour étoit fort belle ; il y avoit beaucoup de monde, les Comédiens François & Italiens y étoient ; on se promenoit sur l'eau avec les violons & la musique. La prédiction duroit encore, & pour ce sujet je ne participai point à ce plaisir. Je demeurai dans le carrosse de la Reine, le Roi alloit en caleche avec la Comtesse de Soissons, Mlles. de Mancini & Fouilloux. Monsieur y alloit avec Mademoiselle de Villeroi, Mesdames de Créquy & de Vivonne, & les filles de la Reine. Pour moi je ne voulois pas quitter la Reine. Les soirs après le souper de la Reine, on dansoit jusqu'à minuit, quelquefois jusqu'à une heure, où je ne manquois pas d'aller ; aussi si j'y eusse manqué, on m'auroit envoyé querir. Me. de Montausier y vint, qui amena avec elle une précieuse Mademoiselle d'Aumale ; & bien qu'elle ne dansât point d'ordinaire, on la prit, & elle dansa au

bal. Me. de Châtillon vint auſſi à Fontainebleau. Il y avoit grand monde.

Il y arriva une aventure qui fit bien parler. La nourrice du Roi revenoit de la meſſe. Elle trouva dans la grande ſalle une lettre, elle la ramaſſa, & la porta chez la Reine qui étoit à ſa toilette. Le Roi la lut, c'étoit un billet fort tendre d'une Demoiſelle à un Cavalier. Tout le jour on ne parla que de cela. Fouilloux dit que c'étoit de la Motte au Marquis de Richelieu, qui en faiſoit le galant depuis que le Roi ne l'étoit plus. Cette pauvre fille pleura & cria les hauts cris, & déſavoua le billet. Pour en être plus éclaircie, la Reine voulut voir de l'écriture de toutes ſes filles, & on trouva heureuſement qu'il n'y en avoit pas une qui reſſemblât au billet. Un jour que je revenois de la promenade, on me dit que Frontenac étoit arrivé. Je regardai fort à la Comédie s'il auroit l'effronterie de ſe montrer : il fut plus ſage qu'à ſon ordinaire à ce moment-là ; ſa ſageſſe étoit fort momentanée. Il n'y reſta que deux jours, pendant leſquels il n'alla chez le Roi & chez la Reine qu'aux heures qu'il ſavoit que je n'y étois pas ; il n'oſoit ſe promener que le matin dans la cour de Fontainebleau, de crainte que je ne miſ-

ſe la tête à la fenêtre. Quand je paſſois ſur la terraſſe, & qu'il étoit dans la cour, il ſe jettoit dans des portes, & jouoit, ce me ſemble, un aſſez ridicule perſonnage. Il méritoit bien de faire une pareille pénitence de ſes fautes. Il ne demeura pas long-temps à Fontainebleau : je penſe que ſes amis lui conſeillerent de s'en aller. S. A. R. y vint, j'allai au-devant d'elle, j'en reçus un bon viſage, il mit pied à terre dans la forêt dès qu'il me vit, & fut un quart-d'heure à m'entretenir, il remonta enſuite en carroſſe, & moi auſſi. Je m'en allai devant, j'avois la curioſité de voir comme on le recevroit. Quand on dit : Voici Monſieur le Duc d'Orléans, le Roi jouoit, & la Reine auſſi. A peine ſe leverent-ils pour le ſaluer, & continuerent leur jeu ; je crois que cela ne lui plut pas. Tout le monde fut ſurpris du peu de cas que l'on en fit. Leurs Majeſtés s'en allerent promener à l'ordinaire. S. A. R n'y alla point, je l'allai voir le ſoir, il me traita aſſez bien. J'appris que Frontenac étoit avec lui lorſque j'y étois arrivée, & qu'il s'en étoit fui : c'étoit beaucoup que S. A. R. lui eût dit de s'en aller.

Un jour ou deux après, on me dit que S. A. R. avoit vu les Comteſſes de Fieſque & de Frontenac dans la forêt, & qu'elles

pouvoient bien être à Fontainebleau, & même venir à la Comédie. Comme je ſuis fort ſenſible & fort prompte, j'entrai dans le cabinet de la Reine, je lui dis, les larmes aux yeux, ce que l'on venoit de dire. Elle me répondit : Si votre pere amene ces femmes à la Comédie, que puis-je faire? Cette réponſe me mit au déſeſpoir. Je me mis à pleurer de toute ma force. Monſieur me donna un bon conſeil : c'étoit de faire bonne mine; & ſi ces femmes venoient à la Comédie, de ne pas faire ſemblant de m'en ſoucier. S. A. R. entra dans le cabinet de la Reine, qui lui alla dire l'allarme où j'étois. Il lui jura qu'il n'avoit point vu ces Dames, & qu'elles ne viendroient point. La Reine ſe moqua fort de moi. Ce ne fut point du tout ce que j'aurois ſouhaité : on raille bien les gens que l'on aime; mais ce fut plutôt pour me dire que j'avois tort qu'autrement. J'envoyai querir l'Evêque de Fréjus, qui étoit le correſpondant de Mr. le Cardinal auprès de la Reine, pour me plaindre à lui de ce qu'elle m'avoit dit. Il me fit eſpérer que Mr. le Cardinal reviendroit bientôt, qu'alors j'aurois toute ſatisfaction.

S. A. R. venoit ſe promener avec Leurs Majeſtés; & comme le Roi ne met

presque jamais de chapeau, cela embarrassoit S. A. R. qui n'étoit pas de l'âge du Roi, & qui craignoit fort le serein. Le Roi & la Reine le laisserent long-temps sans lui dire de mettre le sien, quoiqu'il eût ses gants sur la tête, & qu'il témoignât par-là le préjudice qu'il appréhendoit que le serein ne fît à sa santé. On remarqua assez cela, & lorsque Mr. le Cardinal fut arrivé, comme ils se promenoient dans le petit jardin, S. A. R. fut long-temps sans lui dire de mettre son chapeau. L'on dit qu'il lui avoit voulu rendre ce que Leurs Majestés lui avoient fait. S. A. R. venoit presque tous les jours dans ma chambre, ou j'allois dans la sienne. Cependant nos conversations étoient les plus indifférentes du monde, & comme de personnes qui se l'étoient beaucoup. Ensuite de l'appréhension que j'ai dit de la venue de ces femmes, S. A. R. m'en parla pour me faire une maniere de réprimande de la fatigue que j'avois donnée à la Reine de lui avoir conté mes plaisanteries sur ce sujet, ce qui arrivoit autant de fois que l'occasion s'en présentoit. Je lui en fis à mon tour de grandes de sa conduite à mon égard, tant sur cela que sur le peu de soin qu'il avoit de ma fortune, & de l'empressement qu'il

témoignoit pour celle de ma sœur. Au-lieu de prendre cela en bonne part & en pere qui auroit de l'amitié pour sa fille, il le prit comme un homme plein de haine contre moi, & en qui on auroit effacé du cœur tous les bons sentiments que je veux croire qu'il avoit pour moi, ou au moins qu'il devoit avoir naturellement. Nous nous séparâmes assez mal. Il s'en alla fort en colere, & me laissa en larmes avec beaucoup de douleur de me voir si maltraitée d'une personne de qui je ne devois attendre que de l'amitié par toutes sortes de raisons. La Princesse de Guimené me vint voir, qui me surprit en ce pitoyable état. Elle me témoigna en avoir beaucoup de déplaisir, & s'offrit de le dire à S. A. R., & de lui représenter le tort qu'il me faisoit d'en user ainsi envers moi, qui en avois toujours si bien usé envers lui. Je la remerciai de la bonté qu'elle témoignoit, & trouvai fort à propos qu'elle en parlât à S. A. R. Mr. le Cardinal revint, le Roi, Monsieur & S. A. R. allerent au-devant de lui; il revint en fort bonne santé, & fort satisfait. Le Maréchal de la Ferté avoit pris Gravelines quelques jours avant son départ. Le Marquis d'Uxelles y fut tué, comme le Marquis de Castelnau Mauvissiere l'a-

voit été à Dunkerque. Il ne laiſſa pas à ſa famille la même ſatisfaction que ce dernier. Caſtelnau fut fait Maréchal de France à ſa mort, & d'Uxelles ne le fut point, quoiqu'ils euſſent la même Charge, & preſque autant de ſervice l'un que l'autre. On envoya auſſi le Bâton de Maréchal de France à Montdejeu, Gouverneur d'Arras, lequel depuis a été le Maréchal de Schulemberg. On fit auſſi Maréchal de France, Faber, Gouverneur de Sedan.

L'arrivée de Mr. le Cardinal réjouit fort la Cour. Il n'y a perſonne qui n'ait à faire à lui; ainſi tout demeure lorſqu'il eſt éloigné de Leurs Majeſtés. Au moins eſt-ce un prétexte pour les gens de qui il ne veut pas conclure les affaires. Après avoir fait ſes compliments à Leurs Majeſtés, elles le ramenerent dans un cabinet, & tout le monde s'en alla. Lorſque je fortis, je trouvai Frontenac dans le grand cabinet de la Reine, qui ne s'en alla point, ni ne ſe cacha point lorſqu'il me vit. Cela me ſurprit fort. Je m'en allai en colere dans ma chambre. Le lendemain étoit un jour de dévotion, la Reine alla à la Meſſe dans un Couvent qui eſt dans la forêt; l'après-dînée elle alla aux Vêpres & au Sermon. Cela m'empêcha d'aller ren-

dre ma visite à Mr. le Cardinal, ou d'en recevoir de lui. Le jour d'après il vint dans ma chambre comme je me coëffois : je le menai dans mon cabinet, je lui contai tout ce que j'avois dans le cœur contre Frontenac, de s'être présenté devant moi contre le respect qu'il me devoit. Il me répondit sur cela tout ce que je pouvois desirer. Après il me parla de Madame de Choisy, de ce qu'elle avoit écrit contre la Reine & contre lui à Monsieur, pendant la maladie du Roi, & qu'il en avoit les lettres; que je n'y étois pas oubliée, & qu'elle mandoit, si le Roi meurt, il faut dire à Monsieur tout du pis que l'on pourra contre Mademoiselle. Je veux qu'il épouse mon Ange, qui est ma sœur : elle l'appelle ainsi. Il me conta aussi que le Maréchal Duplessis avois fait une lourde faute pour un homme qui a de l'esprit, & qui connoît la Cour ; qu'il l'étoit allé trouver pendant l'extrêmité du Roi, & lui avoit dit : Je viens assurer Votre Eminence de mon service, & que je la servirai auprès de Monsieur en tout ce qui dépendra de moi, & je lui réponds de Monsieur pour six mois ; passé cela, je ne sais pas ce qui en arrivera. Pendant ce temps-là Votre Eminence prendra ses me-

ſures. Je lui dis que l'on avoit dit cela dans le monde ; que je n'en avois jamais rien cru. Il me répondit : Vous le pouvez croire, c'eſt la vérité. Le Commandeur de Souvré étoit ami de la Comteſſe de Fieſque, de Me. de Frontenac & de ſon mari, & même il m'en avoit ſouvent parlé à Fontainebleau. Je le pris par le bras dans le moment que Mr. le Cardinal ſortoit de chez moi ; je lui dis tout haut : Voilà ma partie, c'eſt le protecteur de ces femmes auprès de Votre Eminence. Mr. le Cardinal me répondit : Quiconque ſera votre partie paſſera mal ſon temps avec moi, je ſerai la leur ; je fais une profeſſion publique d'être votre ſerviteur & dans vos intérêts. Je le remerciai, & nous nous fîmes mille obligeants diſcours l'un à l'autre. Quand Mr. le Cardinal fut ſorti, le Commandeur de Souvré reſta, & me dit qu'il ne prenoit point plaiſir, ſoit par raillerie ou autrement, que je lui parlaſſe ainſi ; qu'il étoit mon ſerviteur, & il ajouta beaucoup de diſcours de cette nature ; qu'il avoit grondé Frontenac de ce qu'il s'étoit montré, & qu'il lui avoit dit qu'il ne l'auroit pas fait, ſi S. A. R. ne le lui avoit pas commandé, & même de venir à Fontainebleau. Le Maréchal d'Etampes & Beloi

qui étoient dans ma chambre, lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas. Le Commandeur dit, que Frontenac le disoit. Ensuite il s'en alla, les deux autres demeurerent. Je leur dis entr'autres discours, que j'étois bien outrée que mon pere me fit un tel tort. Ils me répondirent que sûrement il ne l'avoit pas dit. J'envoyai Guilloire à S. A. R. lui témoigner le déplaisir que j'en avois. Il dit à Guilloire que cela étoit faux; qu'il n'en avoit jamais parlé. S'il eût eu pour moi autant de bonté qu'il en devoit avoir, il auroit envoyé querir Frontenac, & lui auroit dit : je trouve fort mauvais que vous ayiez si peu de respect pour moi, que de me faire parler comme vous faites : allez-vous-en, je ne vous veux plus voir. S'il en eût usé ainsi, j'aurois été ravie; mais je n'étois pas née pour recevoir jamais de joie ni de satisfaction par S. A. R. Il ne demeura que deux ou trois jours à Fontainebleau après l'arrivée de Mr. le Cardinal. Il vint me dire adieu, & nous nous séparâmes assez froidement. Je fus assez aise de son départ; quand on ne reçoit point de ses proches toute l'amitié & le bon traitement que l'on en doit attendre, ils valent mieux loin que près. S. A. R. ne remporta pas beaucoup de

ſatisfaction de ſon voyage à l'égard du mariage du Roi avec ma ſœur. Mr. le Cardinal lui dit que l'on avoit de grands engagements avec Madame de Savoye; que nonobſtant cela la Reine avoit toujours l'Infante d'Eſpagne en tête; qu'ainſi il n'y avoit nul jour à eſpérer que ma ſœur pût épouſer le Roi; qu'il falloit agir pour faire l'affaire de Savoye. La Comteſſe de Soiſſons étoit groſſe, elle ne venoit point les ſoirs danſer chez la Reine; ainſi le Roi entretenoit Mademoiſelle de Mancini.

Monſieur le Cardinal ne reſta guere à Fontainebleau depuis le départ de S. A. R. Il s'en alla à Paris pour voir Madame la Princeſſe de Conti, qui étoit accouchée d'un fils qui ne vécut que neuf jours: il étoit venu au monde tout couvert d'ulceres depuis les pieds juſqu'à la tête. Cromwel mourut dans ce temps-là. La mort du petit de Conti ſauva l'affront que la Cour auroit eu de porter le deuil de ce deſtructeur de la Monarchie d'Angleterre: pour moi je ne l'aurois pas porté à moins d'un ordre exprès du Roi. Je devois ce reſpect à la Reine d'Angleterre, de qui je ſuis ſi proche. La Reine eut la bonté pour cette raiſon de me diſpenſer de me trouver au Louvre, toutes

les

les fois que les Ambaſſadeurs de Cromwel y étoient. Une fois l'Ambaſſadeur vint au Val-de-Grace, comme j'y étois : je me cachai de peur de le voir. Mr. le Cardinal après avoir été quelque temps à Paris, manda à Leurs Majeſtés que leur préſence y étoit néceſſaire, & qu'il ne ſavoit pas même s'il ne l'étoit point d'aller faire un tour à Compiegne, pour que delà le Roi allât ſur la frontiere. Le Roi alla le lendemain en relais au Bois de Vincennes, où étoit Mr. le Cardinal, & revint dîner à Fontainebleau : nous partîmes le jour d'après. On commença à parler du voyage de Lyon, que Me. de Savoye y devoit venir avec ſa fille, & que ſelon que le Roi la trouveroit à ſon gré, il l'épouſeroit. On ne parla au Louvre que de ce voyage. La Reine devoit demeurer à Paris, & Monſieur, qui vivoit toujours bien avec moi, mais qui n'avoit plus les mêmes empreſſements qu'il avoit eus les trois premiers mois que j'étois arrivée à la Cour. A dire le vrai, je ne m'en ſoucicois pas trop : plus je le connoiſſois, & plus je jugeois qu'il étoit homme à ſonger davantage à ſa beauté & à ſon ajuſtement, qu'à ſe relever jamais par de grandes actions, & à ſe rendre conſidérable ; de ſorte que je l'aimois fort pour mon

coufin, & que je ne l'aurois jamais aimé comme mon mari.

Le Roi difcontinua depuis fon retour de Fontainebleau, d'aller à l'hôtel de Soiffons tous les jours comme il avoit accoutumé, & s'attacha à entretenir Mademoifelle de Mancini tous les foirs avec beaucoup d'empreffement. Tout le monde en parloit ainfi que du voyage : le jour fut pris pour le faire ; cinq ou fix jours devant que de partir, le Roi pria la Reine fa mere d'être de la partie, & qu'il ne fe pouvoit point réfoudre de la laiffer à Paris ; que fon agrément étoit néceffaire pour faire que celle qu'il épouferoit lui plût. La Reine s'y réfolut aifément. Elle me le manda, & enfuite me fit l'honneur de me venir voir. J'avois gardé le logis cinq ou fix jours, & je m'étois fait faigner : elle me parla fort du voyage. On eut nouvelle que Madame Royale devoit partir de Turin au même temps que la Cour de Paris. L'Abbé d'Amoreti, qui négocioit cette affaire de la part de Me. Royale, partit quelque temps devant, pour l'en avertir. La veille de fon départ, lorfqu'il prit congé de Leurs Majeftés, il les preffa fort pour porter une parole pofitive du mariage à Madame Royale. On ne l'affura de rien que du voyage, & que fi Mlle.

la Princeſſe Marguerite plaiſoit au Roi, l'affaire ſe feroit. Voilà ſur quoi Me. Royale vint à Lyon. Leurs Majeſtés partirent de Notre-Dame, où elles entendirent la meſſe devant que de partir, parce que c'étoit un ſamedi. Il y avoit avec elles Madame la Comteſſe de Soiſſons, la Princeſſe Palatine, Madame de Noailles & moi. Le Roi parut le plus gai du monde, ne parla que de ſon mariage, comme un homme qui eſt bien-aiſe de ſe marier, & n'alla coucher qu'à Corbeil. Il fit le plus beau temps du monde, ce qui obligea le Roi de me propoſer de monter à cheval le lendemain s'il faiſoit le même temps. Les chemins étoient ſi beaux qu'il y avoit plus de plaiſir qu'en carroſſe. Je trouvai que le Roi avoit raiſon; je fus la plus aiſe du monde de cette propoſition, j'aime extrêmement d'aller à cheval, & à me promener. Nous y montâmes le lendemain, Mademoiſelle de Mancini, quelques filles de la Reine & moi. Le Roi fut toujours auprès de Mademoiſelle de Mancini à lui parler le plus galamment du monde. Après être remonté en carroſſe, il ſe mit à diſputer avec la Reine de la grandeur de la Maiſon de France & de celle d'Autriche. Il dit d'abord : L'autre jour nous penſâmes nous battre, la Reine &

moi, sur la grandeur de nos Maisons. La Reine dit : Cela est vrai, & le moyen de souffrir la hauteur dont vous le prites? Sur cela le Roi répondit : J'ai ici un bon second, ma cousine est aussi fiere que moi. La Reine nous dit : Vous êtes aussi fiers l'un que l'autre. Je me mis à rire, le Roi me dit : N'est-il pas vrai, ma cousine, que ceux de la Maison d'Autriche n'étoient que Comtes d'Hapsbourg quand nous étions Rois de France? Je lui répondis qu'il ne m'appartenoit pas de le dire, & qu'il seroit assez difficile là-dessus de se taire; qu'il étoit vrai que la Maison d'Autriche étoit grande & illustre, mais qu'il falloit qu'elle nous cédât. Le Roi reprit : Si nous étions à nous disputer, le Roi d'Espagne & moi, je le ferois bien céder. Que je serois aise, s'il se vouloit battre contre moi pour terminer la guerre tête-à-tête! il n'auroit garde de le faire : de cette race ils ne se battent jamais. Charles V ne le voulut pas contre François I, qui l'en pressa instamment. Le Roi fit mille contes de cette sorte le plus agréablement du monde. La Reine sa mere dit : Quoiqu'on ne fasse que railler, & que ce ne soit pas tout de bon que vous voulussiez vous battre contre mon frere, ce discours-là ne me plait pas : parlons d'autre matiere.

Toutes les journées jusqu'à Auxerre on alla toujours à cheval. On y séjourna la veille de la Toussaint, & le jour aussi, puis on marcha jusqu'à Dijon. Monsieur d'Epernon, qui est Gouverneur de Bourgogne, vint hors la Ville au-devant de Leurs Majestés avec toute la Noblesse du pays. Le lendemain quand j'entrai chez la Reine, je la trouvai dans sa petite chambre avec le Roi, Monsieur & Mr. le Cardinal. Elle dit : Voici une Demoiselle à qui il faut demander son avis. Je m'approchai, elle me dit : L'Abbé d'Amoreti est revenu pour nous dire que Madame de Savoye est partie de Turin, & que Monsieur de Savoye desire que mon fils lui donne la porte. Qu'en dites-vous ? Je m'écriai : Cela ne s'est jamais fait ; mon pere ne l'a point donnée à feu Monsieur de Savoye, ce n'est point mon avis qu'on le fasse. Ils se prirent tous à rire, & la Reine dit : Le Roi a un bon second en ma niece pour maintenir la grandeur de sa Maison. Jamais il n'y en eut un si fier. Mr. le Cardinal ne disoit rien, comme un homme qui ne vouloit pas décider si brusquement que moi. Il demanda à Leurs Majestés, si elles ne trouvoient pas bon que l'Abbé d'Amoreti entrât. On l'alla querir ; il fit des compliments de Mada-

me Royale & de Monſieur de Savoye à Leurs Majeſtés, & leur témoigna la joie qu'ils avoient de l'eſpérance de les voir bientôt, & de les remercier de la grace qu'elles leur avoient faite de leur remettre la citadelle de Turin. C'étoit le prétexte du voyage de Madame de Savoye ; il n'en cachoit pas trop le véritable ſujet. Mr. le Cardinal dit au Roi : Sire, Monſieur de Savoye a tant d'impatience de voir Votre Majeſté, qu'il veut venir ici ſi vous y faites quelque ſéjour, ou ſur le chemin entre ici & Lyon. J'ai dit à l'Abbé d'Amoreti, que Votre Majeſté a tant de hâte d'être à Lyon, qu'elle ne s'arrêtera en aucun lieu, & qu'il vaut mieux que Monſieur de Savoye attende à venir à Lyon. Le Roi fit des compliments à l'Abbé d'Amoreti pour Madame, & Monſieur de Savoye, qui s'en retourna les trouver. Il vint auſſi à mon logis me faire des compliments de Madame Royale & de Monſieur ſon fils.

Nous fîmes ſéjour à Dijon le temps que les affaires du Roi le requéroient. On avoit convoqué les Etats de la Province avant le temps ordinaire ; on eſpéroit que la préſence du Roi les obligeroit à donner une ſomme plus conſidérable que de coutume. Le Roi danſa tous les ſoirs,

& la Comtesse de Soissons jouoit avec la Reine, ou demeuroit à son logis. Presque tous les soirs il faisoit apporter une grande collation qui valoit un souper; ainsi S. M. ne soupoit point avec la Reine, & de cette maniere il demeuroit quatre ou cinq heures à causer avec Mademoiselle de Mancini; Mariane, Hortence, Fouilloux, & la Motte y étoient. On commençoit toujours par jouer. Le Marquis d'Hallui, Richelieu, le Grand-Maître, & quelques autres jouoient après. Hortence demeuroit à tenir le jeu du Roi avec Mariane, le Grand-Maître & les autres, pendant que le Roi alloit causer avec Mademoiselle de Mancini; Fouilloux avec le Marquis de Hallui, & Richelieu avec la Motte; cela se faisoit de la même maniere pendant le bal. Tout ce qu'il y avoit de gens dans la Province, & même dans la Ville, alloient tous les jours voir danser le Roi. J'y allai une fois. Il y eut un bal chez le Marquis de Tavanne, où le Roi alla en masque. Il y avoit avec lui tout ce que j'ai nommé, & Monsieur & moi; c'étoit un samedi. Au sortir du bal, le Roi vint déjeûner à mon logis. Par les chemins il ne disoit pas un mot à la Comtesse de Soissons, & à Dijon de même. Un jour il fit une action

que l'on remarqua assez, quoique ce ne fût qu'une bagatelle. Comme il faisoit collation, la Reine lui envoya demander des rissolles, & moi aussi. Il en envoya à la Reine. Elle trouva qu'il n'y en avoit guere. Elle lui en envoya encore demander. Le Roi lui manda qu'il y en avoit assez pour elle & pour moi; qu'il n'en restoit pas trop pour lui & pour sa compagnie. On jugea que cela s'adressoit à la Comtesse de Soissons. Sa sœur ne lui parloit presque point, & ne perdoit aucune occasion de la picoter.

Lorsque M^e^. la Comtesse de Soissons mourut, elle fit un testament par lequel elle donnoit l'hôtel de Soissons à Madame de Carignan sa fille, & à Mademoiselle de Longueville sa petite-fille. Par le même testament, elle substituoit cette maison de maniere que l'on ne pouvoit jamais vendre, pas même l'un à l'autre. Je pense qu'elle avoit fait cela dans la vue que Mademoiselle de Longueville épouseroit un des fils de Madame de Carignan, comme l'on en avoit souvent parlé. Les affaires ne se rencontrerent pas ainsi. Madame de Nemours quitta l'hôtel de Longueville, vint loger à l'hôtel de Soissons, & laissa le bel appartement à M^e^. sa tante. Elles vécurent quelques années ou

aſſez bonne intelligence; puis elles ne ſe virent plus exprès, & enſuite plaiderent pour leur logement. Le Parlement ordonna que l'on partageroit l'hôtel de Soiſſons en deux, & que celle qui auroit la part la plus avantageuſe récompenſeroit l'autre. Dans ce temps-là Madame de Carignan ſut que Madame de Savoye venoit; elle partit pour aller au-devant d'elle juſqu'à Chambery. Peu de jours après ſon départ, Madame de Nemours fut prendre ſon appartement, en fit porter les meubles dans une autre chambre, fit détendre ſon lit, & ſe logea dans l'appartement de Madame de Carignan. Cette nouvelle vint à Dijon comme nous y étions; on trouva ce procédé fort violent. Mr. le Cardinal en écrivit à Mr. de Longueville pour lui en faire des plaintes. Mr. de Longueville fit tout ce qu'il put pour obliger ſa fille à retourner dans ſon premier appartement. Il ne l'y put réſoudre, & manda à Mr. le Cardinal qu'il n'avoit pas eu ce pouvoir-là ſur ſa fille. Pendant que je ſuis ſur cette hiſtoire, je penſe qu'il faut l'achever, & dire ce qui en arriva, quoique j'aye encore à parler de Dijon. Madame de Carignan vint à Lyon avec Madame de Savoye, laquelle apprit contre ſon ordinaire cette nouvelle avec beaucoup de

modération : au moins elle nous en parla ainsi. On fit force négociations pour obliger Madame de Nemours à rendre quelque respect à sa tante, & à lui faire des excuses sur son procédé, sans pouvoir y rien gagner. Mr. de Nemours mourut pendant ce procès. Lorsque la Cour fut prête de retourner à Paris, le Roi envoya ordre à Madame de Nemours de sortir de l'appartement de Me. de Carignan ; ce qu'elle fit, & s'en alla à Pontoise loger dans une hôtellerie, afin de faire pitié & avoir lieu de pester, comme elle fit, de toute sa force. En cette rencontre elle ne se gouverna pas comme elle auroit dû faire, pour avoir autant d'esprit qu'elle en a. Madame de Carignan, qui étoit allée conduire Madame de Savoye jusqu'à Chambery, n'arriva à Paris qu'après la Cour. Mr. le Cardinal lui donna une chambre dans son appartement au Louvre ; il ne voulut pas qu'elle allât à l'hôtel de Soissons, que l'on n'eût jugé ce qui regardoit le logement, pour ne pas donner lieu à Madame de Nemours de dire que Mr. le Cardinal appuyoit sa tante injustement de l'autorité du Roi. Le Parlement ordonna, que celle qui auroit le plus bel appartement donneroit cinquante mille écus à l'autre. Madame de Carignan le

prit : Madame de Nemours revint quelque temps après. Elle n'a pas voulu depuis loger à l'hôtel de Soiſſons, quoiqu'elle le pût très-aiſément, & qu'elle y fût très-bien logée.

Les Etats de Bourgogne ſe tenoient à Dijon, comme j'ai déja dit ; ils s'aſſembloient tous les jours ſans rien avancer, quoiqu'ils en fuſſent preſſés. Ils craignoient que s'ils finiſſoient pendant que le Roi étoit à Dijon, Sa Majeſté n'allât au Parlement pour vérifier des Edits qui avoient été préſentés il y avoit long-temps, & qui n'avoient point paſſé. Ils ſe fondoient ſur ce que les Provinces à Etats doivent être moins chargées que les autres, parce qu'elles donnent tous les ans, ou tous les deux ans, de grandes ſommes au Roi, leſquelles ſe levent ſur la Province auſſi-bien que les impôts, & que ce ſeroient deux taxes au-lieu d'une. L'on vit que les affaires traînoient en longueur : Mr. le Tellier alla de la part du Roi aſſurer les Etats, que s'ils donnoient au Roi la ſomme qu'il demandoit, qui étoit plus grande qu'à l'ordinaire, & de laquelle je ne me ſouviens pas, le Roi ne feroit rien de nouveau dans la Province. Sur quoi ils accorderent ce qu'on leur demandoit, & ils en vinrent rendre compte au Roi. Le

lendemain Sa Majesté alla au Parlement tenir son lit de Justice. Mr. le Chancelier, qui ne faisoit jamais de voyage, avoit fait celui-là, ce qui donnoit d'autant plus de soupçon que l'on avoit des édits à faire passer. J'eus la curiosité de voir si on faisoit de même à Dijon qu'à Paris. J'allai dans la Lanterne. Me. de Sully y vint aussi avec moi. La grand'Chambre de Dijon a fort l'air de celle de Paris, hors qu'elle est plus petite, elle est tournée de même. Dès que le Roi fut entré, Mr. le Chancelier harangua, puis le Premier Président, & ensuite les Gens du Roi. Mr. le Chancelier exagéra la nécessité de l'Etat par les dépenses excessives de la guerre, les besoins de la continuer pour parvenir à une bonne paix; que c'étoit l'intention du Roi, & il dit ensuite que le Roi vouloit que l'on vérifiât les édits que l'on alloit donner. Le Premier Président remercia le Roi de l'honneur qu'il faisoit à la Compagnie d'y être venu tenir son lit de Justice, dit que les Rois ne devoient jamais venir en ce lieu que pour y apporter des bénédictions; qu'il voyoit à regret que les édits dont Mr. le Chancelier avoit parlé, étoient pour fouler la Province; qu'ils mettroient tout le monde au désespoir, & exagéra le mauvais état de la Province

de Bourgogne, de la quantité de terres incultes & de montagnes qu'elle contenoit, le peu de commerce qu'elle avoit, les grandes ſommes que les Etats donnoient au Roi, qui augmentoient toujours lorſque la Province ſe ruinoit & s'appauvriſſoit; le peu de néceſſité qu'il y avoit d'augmenter le Parlement qui étoit déja rempli d'un trop grand nombre d'Officiers, vu le peu d'affaires qu'il y avoit dans la petiteſſe de ſon reſſort. Il parla avec beaucoup d'éloquence, de reſpect pour le Roi, & de zele pour ſa Patrie & pour ſa Compagnie. Il fut loué de tous ceux qui l'entendirent. C'eſt un fort honnête homme que ce Premier Préſident, & fort capable pour ſon âge. C'eſt le plus jeune Premier Préſident de France; je penſe qu'il n'a pas quarante ans, & il y en a quatre ou cinq qu'il eſt en charge. Il s'appelle Brulard; je ne l'avois jamais vu qu'à Dijon; il me vint voir le jour que j'arrivai. Après m'avoir fait de grands compliments, il me dit: Nous n'avons point d'exemples dans nos regiſtres qui nous apprennent comme l'on en doit uſer avec les Princeſſes de votre rang. Je ſouhaite que notre Compagnie rende à V. A. R. tout le reſpect qui lui eſt dû; je la ſupplie de me dire ce qu'elle veut que nous faſſions,

afin que je le faſſe entendre à la Compagnie de moi-même. Je le remerciai de ſa bonne volonté, & je lui dis que je n'étois point de ces gens qui veulent extorquer des reſpects qui ne leur ſont pas dus; que lorſque j'avois été à Rouen avec la Reine, le Parlement ne m'avoit point député; qu'à Bordeaux ils n'en avoient pas fait de même, qu'ils m'avoient député un Préſident & nombre de Conſeiliers; qu'il m'avoit paru que c'étoit pour remercier S. A. R. en ma perſonne, de ce qu'elle s'étoit entremiſe auprès du Roi pour faire la paix de Bordeaux; que ceux du Parlement de Toulouſe avoient député au Roi dans le même temps que Sa Majeſté étoit à Bourg; que ces Députés m'avoient viſitée de la part de la Compagnie; que c'étoit peut-être parce que j'étois fille du Gouverneur de leur Province, & qu'il pouvoit prendre telles meſures qu'il lui plairoit, ſur ce que je lui diſois. C'étoit lui répondre avec la même franchiſe qu'il m'avoit parlé. Ils réſolurent de me viſiter, & il vint un Préſident & force Conſeillers. Le Préſident, dans ſa harangue, me parla d'une maniere fort obligeante. Après m'avoir fort louée, il me dit, que ſi j'euſſe été du temps de ceux qui avoient fait la Loi Salique, ou qu'ils euſſent pu

prévoir que la France eût eu une Princesse telle que moi, on ne l'auroit jamais faite, ou que du moins on l'auroit supprimée en ma faveur. Toutes les autres Compagnies souveraines de la Province me députerent aussi, & les Etats. Ce fut l'Abbé de Cîteaux qui porta la parole; c'est la seconde personne du premier ordre de toute cette Province. Il s'acquitta le mieux du monde envers moi de leurs civilités. Le Comte d'Harcourt & sa femme vinrent faire leur cour; je fus bien-aise de voir la Comtesse; c'est une bonne femme, & sœur de Me. d'Epernon. Mademoiselle de Lartaigne faisoit sa cour tous les jours chez la Reine. Mr. le Comte la présenta en présence de Mr. d'Epernon, qui parut en être fort aise, ce qui donna beaucoup de compassion pour lui.

Les Officiers de ma Souveraineté de Dombes me vinrent trouver pour recevoir mes ordres. Guilloire me les présenta, & me dit: Je pense que ce ne sont que des compliments, & qu'ils n'ont aucune affaire. Je lui dis: Assurément c'est pour une bonne qu'ils viennent ici. J'ai oui dire que la premiere fois que j'irois en Dombes, on me devoit donner de l'argent, & c'est pour cela qu'ils viennent re-

cevoir mes ordres. Quand j'entrai en possession de mon bien, ils me donnerent 40000 liv. Je ne doute pas qu'ils m'en donnent encore autant. Il les faut laisser venir. Il vaut mieux qu'ils fassent cela de bonne volonté, quoique cela soit dû, que de les taxer. Ils en userent comme je le desirois, & ils dirent à Guilleire que tout le pays avoit une si grande joie de me voir, que l'on attendoit avec impatience les lettres d'Assise que l'on a accoutumé de donner pour imposer ce que l'on demande. L'on remit à le faire lorsque l'on seroit à Lyon.

Dès le lendemain que le Roi eut été au Parlement, il partit, & laissa Dijon & toute la Province dans une grande consternation, & le Parlement aussi, par le nombre d'Officiers dont on l'avoit augmenté. On alla coucher à Beaune; on y arriva d'assez bonne heure; la Reine alla aux Carmélites, où il y a une bienheureuse Sœur Marguerite du Saint Sacrement, qui est morte depuis peu d'années, qui a vécu fort saintement, & qui, dit-on, fait tous les jours des miracles; de sorte qu'elle y est révérée autant qu'on le peut, jusqu'à ce que l'Eglise autorise sa sainteté par la béatification ou canonisation. Elle avoit une dévotion particuliere

à l'Enfant Jesus, & il y a une Chapelle où est une Vierge qui en tient un, où elle étoit toujours en prieres. On l'a enterrée à ses pieds depuis peu par ordre des Supérieurs, & pour cet effet on l'a transportée du cloître où elle étoit en ce lieu. Sa vie a été écrite, je ne m'amuserai pas à en dire davantage : pour moi qui aime fort l'ordre de Sainte Thérese, je sentis une grande dévotion en ce lieu-là.

Le lendemain devant que de partir, la Reine alla voir l'hôpital, qui est un des plus beaux & des plus proprement servis de France. Il est grand, spacieux & bien renté : c'est un Chancelier des Ducs de Bourgogne qui l'a fondé, nommé Rolin. C'est assurément une belle marque de pieté pour la mémoire d'un particulier. Les Religieuses de cette maison observent que les noms de ceux qui vont visiter l'hôpital, & qui y font quelques aumônes, soient écrits, de quelque qualité qu'ils soient, sur un grand registre. Leurs Majestés y mirent le leur, & tout ce qui étoit avec elles. Le soir on arriva à Châlons, où je fus bien-aise de voir la Marquise d'Uxelles : c'est une femme fort aimable, & de beaucoup d'esprit. Le Roi eut une curiosité que je n'eus pas, ce fut d'aller voir une possédée. Je crois le Diable si vilain

ſous quelque figure qu'il puiſſe prendre, qu'il ne me donnera jamais que de la frayeur, & point du tout d'envie de le voir; je l'appréhende autant en ce monde qu'on le doit faire pour l'autre.

Le Roi avoit accoutumé de monter à cheval par les chemins, & Mademoiſelle de Mancini : pour moi je diſcontinuai, parce que le temps étoit redevenu vilain.

Tous les ſoirs lorſque l'on arrivoit, il jouoit & cauſoit, ainſi que j'ai dit qu'il faiſoit à Dijon. Il ne parloit point du tout à la Comteſſe de Soiſſons, pas même en carroſſe, où il étoit de fort belle humeur. On trouva les Bourgeois de toutes les Villes hors de leurs murailles ſous les armes; jamais Bourgeois n'eurent l'air ſi aguerri, ni tant la mine de bons ſoldats. On dit que c'eſt parce que Céſar a été long-temps de ce côté-là, & que depuis, l'humeur martiale s'eſt conſervée de pere en fils dans ce pays, & on remarque même que les ſoldats qu'on leve dans la Bourgogne ſont meilleurs que dans les autres Provinces. Nous allâmes de Châlons à Tournu, lieu qui n'a rien de remarquable que d'avoir été poſſédé ſoixante ans par un même Abbé, qui étoit le Cardinal de la Rochefoucault. L'Abbé de Chandenier ſon neveu le poſſedoit pour lors. La

Comtesse de Soissons s'y trouva mal, & discontinua de venir avec la Reine. Je trouvai Me. de Thianges à Mâcon, dont je fus bien-aise; c'est une fort agréable personne. Elle nous dit qu'elle nous suivroit à Lyon par eau, & qu'elle passeroit à Dombes, qu'elle y feroit marquer son logement, qu'elle se feroit donner du *Pour*, qu'elle croyoit que je trouverois bon de la faire Princesse dans mes Etats. La maniere d'habillement des paysannes de ce côté-là est la plus jolie du monde. Les filles ont des chapeaux, cela leur sied tout-à-fait bien. Nous allâmes long-temps sur les bords de la Saône; de sorte que nous vîmes longs-temps le pays de Dombes qui est de l'autre côté. Tous les paysans avoient passé l'eau, & même les Minimes, qui demandoient à tous ceux qui suivoient le carrosse de la Reine : où est *Madame?* Le Roi prenoit plaisir à me montrer. Ils crioient vive le Roi & Madame. On fit bien du chemin sur mes terres pendant qu'on regardoit le Pays de Dombes. Nous étions dans le Beaujollois; on alla coucher à Villefranche, qui en est la Capitale, & qui se peut dire une fort jolie Ville. J'y reçus le soir force visites des Dames de la Ville & du Pays, qui sont fort bien faites. On en partit fort matin, par-

ce que l'on vouloit arriver à Lyon de bonne heure. Il n'y a aucun plaisir de se mettre dans l'embarras de la réception d'une grande Ville la nuit. On se leva matin, pour moi je me levai devant le jour.

Je fus priée de tenir un enfant du Baron de Joui, Bailli du Beaujollois. Monsieur trouva bon que je le prisse pour être parrain. Ensuite nous allâmes trouver la Reine mere qui étoit aux filles de Sainte-Marie, où elle faisoit ses dévotions, parce que c'étoit un Dimanche. C'est la plus belle Eglise de cet ordre qui soit en France. Le Maréchal de Villeroi vint au-devant du Roi avec beaucoup de Noblesse: ce qui est aisé de croire, il y en a beaucoup en Lyonnois, Forez & Beaujollois. Ces trois Provinces, quoique petites, contiennent quantité de personnes de qualité. On trouva les Bourgeois sous les armes dans la Ville de Lyon, qui est très-peuplée. Leurs Majestés allerent descendre à Saint-Jean, où Monsieur l'Archevêque les vint recevoir à la porte, accompagné du plus beau Chapitre qui soit en France. Tous les Chanoines sont gens de qualité ; qui font des preuves fort exactes, & plus grandes que les Chevaliers de Malthe. On les appelle Mrs. les Comtes de St. Jean de Lyon. Autrefois

ils prétendoient qu'on les appellât les Comtes de Lyon. Je pense que l'on les nomme à présent les Comtes de St. Jean de Lyon, parce qu'ils ne sont plus en possession de ce qu'ils étoient autrefois. Ils ont de grands privileges; ils en ont seulement la possession, & point de titres; ils ne savent de qui ils les tiennent, & ne sauroient montrer l'origine de leur fondation. Tout ce qu'ils ont, ce sont les preuves de beaucoup de Comtes qu'ils ont eus depuis longues années. Le Roi est le premier Chanoine, & le Duc de Savoye le second. Ce sont deux Princes qui peuvent faire leurs preuves sans faveur. Après le *Te Deum* chanté, Leurs Majestés allerent chez la Reine qui logeoit à l'Abbaye d'Ainai, que possede maintenant l'Archevêque de Lyon. Le Roi logeoit chez un Trésorier de France, nommé Mascarani, en la place de Belle-Cour. Mr. le Cardinal de l'autre côté de la place, & moi à un autre coin. J'avois la vue de la riviere, & de la montagne qui est de l'autre côté. Monsieur logeoit chez un nommé Joue, Genois, dans la plus jolie maison que l'on puisse voir : c'étoit un vrai bijou; c'étoit le fait de Monsieur qui les aime. Il y avoit de si beaux meubles, qu'il ne fit point tendre les siens.

La Reine reçut le lendemain de son arrivée à Lyon des nouvelles de Madame Royale, & qu'elle viendroit le jeudi ensuite. Sa Majesté alla aux Cordeliers où est la tête de Saint Bonaventure. Le jour d'après elle alla à l'Archevêché où devoit loger Madame Royale, pour voir son appartement. Il y avoit des tapisseries que le Roi y avoit fait mettre; pour les lits, Madame Royale les avoit envoyés. On ajustoit l'appartement; il y avoit force bras, beaux & magnifiques. J'oubliois de dire qu'il y avoit à Lyon deux troupes de Comédiens, dont l'une étoit très-bonne. Ils afficherent, les Comédiens de Mademoiselle, & avec raison; ils avoient joué trois hyvers de suite à St. Fargeau. Monsieur y alla aussi-tôt qu'il fut arrivé; pour moi j'attendis au lendemain. Le jour que Madame de Savoye arriva, on se dépêcha d'aller chez la Reine de bonne heure. Elle avoit dit qu'elle partiroit à midi; on fut fort diligent. Mr. le Cardinal alla fort loin au-devant de Madame Royale, puis Monsieur. Le Roi alla avec la Reine. Il y avoit dans son carrosse Leurs Majestés, le Maréchal de Villeroi, Me. de Noailles & moi. La Princesse Palatine fut presque toujours malade, & je pense qu'elle n'eût pas voulu être en santé, à

cauſe de mille raiſons, & parce qu'elle avoit eu diſpute avec toutes les Princeſſes de la Maiſon de Savoye qui ne lui avoient rien voulu céder ni accorder de ce qu'elle avoit voulu prétendre. Nous trouvâmes tout le chemin plein d'équipages. Madame Royale & Mr. de Savoye avoient une grande quantité de mulets avec de belles & magnifiques couvertures; les unes de velours noir, les autres de velours cramoiſi, avec les armes en broderie d'or & d'argent; force perſonnes de qualité en avoient de belles. Nous trouvâmes la litiere du corps de Me. Royale précédée de douze Pages vêtus de noir avec des bandes de velours noir en ondes, ſuivis de ſes Gardes avec un Officier à la tête; ils avoient des caſaques noires avec du galon d'or & d'argent; il y avoit une autre litiere à Madame Royale & pluſieurs autres. Nous trouvâmes quantité de carroſſes à ſix chevaux, ſuivis de beaucoup de livrées, toutes marques d'une grande Cour. Quand on ſut Madame Royale proche, on le vint dire au Roi; il monta à cheval, & s'en alla au-devant d'elle. La Reine nous dit: J'avoue que j'ai bien de l'impatience de ſavoir comment le Roi trouvera la Princeſſe Marguerite. Elle ne témoignoit pas une gran-

de passion pour ce mariage; aussi elle ne faisoit pas paroître d'aversion pour cela. Elle disoit: Si je pouvois avoir l'Infante, je serois au comble de ma joie; puisque je ne le puis pas, j'aimerai tout ce qu'il plaira au Roi. Je pense qu'elle auroit encore mieux aimé la Princesse d'Angleterre que la Princesse Marguerite: mais le Roi témoignoit y avoir une grande aversion. Elle n'osoit en parler. Le Roi revint au galop, mit pied à terre, & s'approcha du carrosse de la Reine, avec une mine la plus gaye & la plus satisfaite. La Reine lui dit: Eh bien, mon fils? Il répondit: Elle est bien plus petite que Madame la Maréchale de Villeroi. Elle a la taille la plus aisée du monde. Elle a le teint.... il hésita. Il ne pouvoit trouver le mot, il dit olivâtre, & ajouta, cela lui sied bien. Elle a de beaux yeux, elle me plaît, & je la trouve à ma fantaisie. La Reine lui dit qu'elle en étoit bien-aise. Incontinent après, on dit: Voilà M^e^. Royale: les carrosses s'arrêretent, elle descendit, & la Reine aussi. J'étois descendue la premiere; je vis aussi la Princesse Marguerite, que je trouvai bien faite, & pas belle. Je ne trouvai pas Madame Royale si bien que je me l'étois imaginée. Elle étoit fort emmaillotée dans des coëffes,

& paroiſſoit fort fatiguée. Elle ſalua la Reine, lui baiſa les mains, & lui dit mille flatteries. Elle eſt fort flatteuſe. Après elle lui préſenta ſa fille aînée, veuve du Prince Maurice de Savoye ſon oncle. Enſuite la Princeſſe Marguerite. Puis Madame Royale me connut, & dit à la Reine, qui lui diſoit de monter en carroſſe : Votre Majeſté trouvera bon que j'embraſſe ma niece. Elle me dit : Je vous ai connue à l'air de la maiſon. Ses filles & moi nous nous embraſſâmes fort. Madame Royale monta auprès de la Reine; le Roi ſe mit à une portiere avec la Princeſſe Marguerite. J'étois enrhumée : je me mis au derriere avec Me. de Carignan, & la Princeſſe Louiſe auprès de Monſieur. Le Roi ſe mit, dès l'inſtant qu'il fut en carroſſe, à parler avec la Princeſſe Marguerite, comme s'il l'eût vue toute ſa vie, & elle de même : ce qui me ſurprit au dernier point. Le Roi eſt fort froid de ſon naturel, & fort peu aiſé à s'apprivoiſer. J'écoutois volontiers ce qu'ils diſoient. Le Roi lui parla de ſes Mouſquetaires, de ſes Gendarmes, Chevaux-légers, du Régiment des Gardes, du nombre de toutes ſes troupes; de ceux qui les commandent; comment elles marchoient. Je jugeai par-là qu'il pre-

noit plaisir à l'entretenir. Ce sont pour lui des chapitres agréables, il est fort entêté de tout cela. Il lui demanda des nouvelles de la Garde du Duc de Savoye, à quoi elle satisfit. Je n'osois pas toujours écouter de peur que l'on ne remarquât. Je n'entendis pas toute la conversation. Le Roi lui parla aussi des plaisirs de Paris, & elle de ceux de Turin. Elle disoit au Roi : Ecoutez ; ce terme me parut assez familier pour la premiere fois. J'écoutai aussi M^e^. de Savoye à qui la bouche ne ferma pas. Elle fit des amitiés à la Reine non-pareilles ; elle la loua par excès. On avoit doublé la Garde à cause de M^e^. de Savoye ; au-lieu de deux Compagnies qui y sont d'ordinaire, il y en avoit quatre de François, & deux de Suisses. M^e^. de Savoye ne manqua pas de se récrier, & de dire au Roi que du temps du feu Roi, le régiment des Gardes n'étoit pas si beau. Madame de Savoye ne fut pas long-temps chez la Reine ; elle lui dit : Vous devez être lasse, allez-vous reposer. Le Roi la mena en son logis, & la Reine entra dans son cabinet avec M^r^. le Cardinal, lequel lui dit, à ce que je lui ai oui dire : J'ai une nouvelle à dire à Votre Majesté, à quoi elle ne s'attend pas, & qui la surprendra au dernier

point. La Reine lui répondit : Eſt-ce que le Roi mon frere m'envoye offrir l'Infante ? C'eſt cela à quoi je m'attends le moins. Oui, Madame, c'eſt cela, lui dit Mr. le Cardinal. On peut juger de la joie de la Reine. Elle dit qu'elle fut grande, & que cette affaire étoit ſi éloignée, qu'elle en craignoit les difficultés. Mr. le Cardinal lui montra la lettre par laquelle le Roi ſon frere lui mandoit qu'il ſouhaitoit la paix & le mariage de ſa fille avec le Roi, & qu'il la prioit de ſon côté de contribuer à l'un & à l'autre, comme il feroit du ſien. La Reine dit, qu'elle croyoit bien que le Roi ſon frere diſoit cela de bonne ſoi ; que le monde qui n'avoit pas tant de créance en cela ſe moqueroit d'elle lorſqu'on ſauroit qu'elle ſe flatteroit de cette eſpérance, vu que le peu d'intérêts que les Eſpagnols avoient en ce mariage en empêcheroit l'exécution.

Mlle. de Mancini me vint demander, pendant que le Roi étoit allé mener Madame Royale en ſon logis, ce que le Roi avoit dit de la Princeſſe Marguerite, & comme il en avoit uſé avec elle. Je lui dis : Il me paroît que ſon procédé lui a plu, & j'appris qu'elle avoit dit au Roi : N'êtes-vous pas honteux que l'on vous

veuille donner une ſi laide femme ? Mr. le Cardinal alla viſiter Me. Royale ; j'y allai enſuite, j'y demeurai très-peu. Le lendemain j'y retournai. Elle étoit propre & aſſez ajuſtée, il paroît qu'elle a été belle. Elle eſt plus vieille qu'on ne l'eſt d'ordinaire à ſon âge. Elle me parut aſſez reſſembler à mon pere, & plus caſſée. Elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit par ſon ajuſtement pour ſoutenir ſon reſte de beauté. Je crois qu'elle s'eſt gâté le teint par les drogues qu'elle y a miſes, & qu'elle l'a eu beau autrefois. Elle a auſſi la taille gâtée ; cela ne l'empêche pas d'avoir bonne mine, & l'air d'une grande Dame. Sa fille aînée eſt grande, d'une belle taille, & a la mine d'une perſonne de condition. Elle n'a pas bonne grace. Elle eſt fort gâtée de la petite-vérole, & n'a nul reſte de beauté. Madame Royale nous dit qu'elle étoit fort belle devant la petite-vérole. Cette Me. Royale eſt une bonne femme, civile, familiere, qui a aſſez d'eſprit, & de qui j'ai eu tout le ſujet du monde d'être ſatisfaite. Elle me témoigna beaucoup d'amitié. Pour la Princeſſe Marguerite, elle eſt petite, elle a la taille aſſez jolie, à ne pas ſortir d'une place. Quand elle marche, elle paroît avoir les hanches groſſes pour ſa taille ; cela paroît moins par-

devant que par-derriere, quoique cela ſoit fort diſproportionné. Elle a les yeux grands & aſſez agréables, le nez gros, la bouche point belle, le teint fort olivâtre, & avec tout cela elle ne déplaît pas. Elle a beaucoup de douceur, quoiqu'elle ait l'air fier. Elle a infiniment d'eſprit. Enfin, elle eſt adroite & fine, cela a paru à ſa conduite. Madame Royale me fit mille amitiés; Monſieur y vint comme j'y étois. Le lendemain de ſon arrivée, elle nous entretint fort, & nous l'écoutâmes avec plaiſir. Elle parle beaucoup & bien. Elle nous conta mille hiſtoires de la Cour de Savoye & de Monſieur ſon fils, qu'elle cite à tout moment: elle affecte de faire connoître l'amitié qu'elle a pour lui, & celle qu'il a pour elle. Elle avoit une fort grande Cour: outre la Comteſſe de Verue, qui eſt ſa Dame-d'honneur, & la Marquiſe de Saint-Germain, qui eſt ſa Dame-d'atour, il y avoit encore quantité de Dames, entre leſquelles étoit la Marquiſe de Ville, une des plus conſidérables du pays. Elles étoient bien au nombre de quinze ou vingt. Elle n'avoit amené que cinq ou ſix Filles-d'honneur. Cela nous ſurprit lorſqu'elle le dit. La Reine n'en a que ce nombre. Madame Royale en a douze ou treize. Madame la Princeſſe Louiſe

n'avoit point amené les siennes; elle n'avoit que sa Dame-d'honneur que l'on appelle la Marquise de Sirié. Il y avoit quantité d'Hommes de condition, entr'autres le Marquis de Pianesse, Premier Ministre, qui est de la Maison de Simiane; c'est un grand homme mélancolique & dévot. Le Comte Philippe d'Aglié y étoit aussi. Celui-là a la mine riante & est fort bien fait; quoiqu'il ne soit plus jeune, il n'a pas perdu l'air galant. Je ne me souviens pas des autres. Ils étoient pourtant en grand nombre, & assurément la Cour de Madame Royale étoit fort belle. Elle nous conta, à Monsieur & à moi, que Monsieur de Savoye avoit un cabinet où il y avoit tous les portraits de toutes les Princesses qui étoient à marier. Nous lui dîmes que nous les avions tous vus, parce qu'on les avoit tous envoyés à Mr. le Cardinal. Cela lui fit plaisir; son intention étoit de nous faire connoître qu'on les lui avoit envoyés pour voir si elles plairoient à Mr. son fils. Après avoir été quelque temps avec elle, nous allâmes chez la Reine, Monsieur & moi. Madame Royale y vint; j'avois une connoissance à cette Cour, que j'avois faite à Fontainebleau, du Marquis de Fleury, qui en est un des plus considérables par la part qu'il avoit aux bonnes

graces de Madame Royale. Elle l'avoit envoyé à la Cour faire compliment ſur la guériſon du Roi. Il étoit accompagné de trois ou quatre Gentilshommes, & parut avec éclat. On en fit cas; c'eſt un garçon qui eſt venu en faveur à dix-neuf ou vingt ans; il eſt aſſez beau de viſage, & a la tête belle, des chevevx cendrés. Pour moi je ne lui trouve pas la taille belle, il ne paroît pas avoir beaucoup d'eſprit. Il parut à Lyon, comme il avoit paru à Fontainebleau, avec moins de dorure. L'autre fois la Cour étoit en deuil du Duc de Modene. Sa mere la Marquiſe de Fleury y étoit. Quand Madame de Savoye étoit en train d'entretenir la Reine, ſes viſites duroient trois heures, pendant leſquelles elle parloit ſans ceſſe des grandes affaires qu'elle avoit; comme elle négocioit depuis le matin juſqu'au ſoir; de l'autorité qu'elle avoit ſur l'eſprit de Mr. ſon fils. Puis elle parloit de ſes galanteries & de ſes débauches. Je ne pus m'empêcher de lui dire devant la Reine, lorſqu'elle parloit de tout cela : Il me ſemble, Madame, que V. A. R. auroit dû ſe ſervir de l'autorité qu'elle a ſur Mr. ſon fils, pour le rendre plus ſage, & qu'elle, qui eſt ſi dévote, devoit ſe faire un ſcrupule de lui donner de l'argent pour ſes maîtreſſes. Elle con-

toit à la Reine, qu'il n'avoit pas un ſol qu'elle ne le lui donnât ; & quelquefois il lui diſoit : Maman, je vous prie de me donner une ſomme, & ne me demandez point pourquoi c'eſt faire, & qu'elle lui faiſoit donner cette ſomme, & diſoit : Je ne le veux pas ſavoir. Elle aimoit fort à parler de ſa dévotion. Elle contoit à la Reine qu'elle entendoit quelquefois dix meſſes par jour, & réglement deux ou trois tous les jours, qu'elle s'enfermoit aux Carmélites ; de ſes pénitences ; de ſes proceſſions où elle alloit nuds pieds. Je crois qu'elle a entendu dire que la dévotion des grandes Princeſſes ne doit point être cachée, parce qu'elles donnent l'exemple. Elle manifeſte bien la ſienne.

Le Roi alla le lendemain de l'arrivée de Madame Royale la voir le matin, & entra dans la chambre de la Princeſſe Marguerite. On crut qu'il la vouloit ſurprendre pour lui voir la taille déshabillée, à cauſe qu'on lui avoit dit qu'elle étoit boſſue. Il ne témoigna pas y prendre garde ; il fut auſſi froid le matin qu'il avoit paru empreſſé le jour de l'arrivée, ce qui étourdit fort Madame de Savoye. Pour la Princeſſe Marguerite, elle fit la même mine. Le ſoir chez la Reine, le Roi cauſa toujours avec Mademoiſelle de Man-

aini devant elle, & ſans lui dire un mot. Madame de Savoye fit une hiſtoire admirable à la Reine. Elle lui conta que Mr. ſon fils avoit une levrette que la Marquiſe de Cailus, qu'il avoit fort aimée, lui avoit donnée; que lorſqu'il partit de Chamberry, il lui avoit dit: Madame, je vous donne ma levrette, je vous prie d'en avoir ſoin; que le ſoir, lorſqu'elle fut de retour, elle s'étoit trouvée toute ſeule dans ſa chambre; qu'elle s'étoit miſe à genoux auprès de cette chienne, & qu'elle lui diſoit: Que je t'aime, & que je ſuis aiſe de te voir! ſi ton maître étoit ici, que je ſerois ſatisfaite! je ne l'ai pas vu depuis ce matin, les moments me paroiſſent des heures, & les journées des années en ſon abſence; au moins dis-lui bien les ſentiments de mon cœur pour lui. Elle dit cent fadaiſes de cette ſorte, & ajoutoit que quelqu'un étoit entré, qui s'étoit moqué d'elle, & qu'elle avoit dit: Je ne trouve point à redire que l'on ſe moque de moi de trop aimer mon fils, je ſens bien que ſur ce chapitre je ſuis capable de faire toutes les folies imaginables. Puis elle montra à la Reine une de ſes filles nommée Tréſeſon, qui eſt Françoiſe, de la Province de Bretagne, dont Mr. de Savoye étoit amoureux. On ne la trouva point

belle; c'étoit une grosse fille blanche & blonde, d'assez mauvaise taille, les yeux petits, la bouche point belle, & qui n'avoit que l'éclat de la jeunesse. On sut par quelle aventure elle avoit été en Piémont, & que sur le bruit du mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoye, auquel il y avoit assurément beaucoup d'apparence, Mr. Fouquet, Procureur-général, qui veut avoir des habtiudes partout, avoit envoyé en Savoye cette fille, laquelle est niece de Me. Duplessis Believre, qui est son intime amie, femme d'esprit & de capacité. Elle est d'une race dont ils ont tous de l'esprit. Cette fille en a, à ce que l'on dit; & comme ils ne voulurent pas faire connoître leur intention, ils prierent le Comte de Brulon, qui est Breton, de la donner à Mr. de Savoye comme sa parente. Il a beaucoup de commerce en Piémont, parce que son frere & lui ont été long-temps Introducteurs des Ambassadeurs, & par un attachement particulier qu'il a toujours eu à l'hôtel de Soissons. Ainsi il connoît beaucoup de Piémontois, & Madame Royale dit à la Reine : C'est une parente du Comte de Brulon qu'il m'a donnée. Je crois qu'elle ne savoit pas elle-même que ce fût le Procureur-général qui l'eût envoyée-là, afin de faire ha-

bitude avec la Princesse Marguerite, pour revenir en France avec elle quand le mariage seroit fait.

Le second jour que Madame Royale fut à Lyon, la Reine l'alla voir. Je n'y allai point. J'avois de ces rhumes de cerveau qui ne durent qu'un jour, & qui incommodent beaucoup; ainsi je demeurai au lit. Madame Royale envoya savoir de mes nouvelles, & me faire excuse si elle ne me venoit point voir; qu'elle avoit mal à la tête. Mr. de Savoye arriva, le Roi alla au-devant de lui à deux lieues de Lyon. Monsieur n'y alla point, parce que Mr. de Savoye ne le devoit point voir en son logis. Il vouloit que Monsieur lui donnât la porte. Je trouvai cela moins étrange lorsque je sus les raisons, que d'abord; l'on me dit sa prétention. Mr. de Savoye dit que Son A. R. mon pere avoit toujours traité Mr. son pere différemment des autres Souverains; que Monsieur avoit donné à celui de Mantoue & à celui de Modene une chaise à dos, ce que mon pere n'avoit jamais fait, & qu'il en vouloit une à bras. Pour cela on en convint, & non pour la porte; de sorte qu'il fut résolu que Mr. de Savoye iroit chez Monsieur le matin avant qu'il fût levé. Je pense qu'il ne le voulut pas, & qu'il n'y alla

point. Il arriva le ſoir, il y avoit une preſſe horrible dans la chambre de la Reine. Il entra chez le Roi, & courut depuis la porte juſqu'au lieu où étoit la Reine, & pouſſa tout le monde. Il rioit, & étoit accoutumé avec le Roi comme ſi toute ſa vie il avoit été avec lui. Il agiſſoit avec une certaine familiarité que ſa haute naiſſance donne aux gens avec ceux avec qui les autres tremblent. Il ſe trouva de cette ſorte tout proche de la Reine. Il ſe jetta preſque à ſes pieds, elle l'embraſſa, & le releva. Me. Royale lui fit une mine fort gaye. Il s'approcha d'elle, elle lui donna ſa main, il la baiſa. On le trouva fort bien fait, il eſt de moyenne taille, il l'a fine & déliée & agréable; la tête belle, & le viſage long; les yeux beaux, grands & fins; le nez fort grand, & la bouche de même; il a le ris agréable; la mine fiere; un air vif en toutes ſes actions, & bruſque à parler. Il regarda tout le monde, & dit qu'il connoiſſoit tout ce qui étoit-là par leurs portraits. Il demanda où étoit Mlle. Hortence, & témoigna la trouver fort belle. Il étoit habillé de deuil brodé avec un juſte-au-corps noir, & un mouchoir noué d'un cordon couleur de feu. Il avoit fort bonne mine de cette ſorte: on demeura toujours debout. Après

avoir été quelque temps ensemble, il s'en alla avec Me. Royale. Je la fus voir au sortir de chez la Reine. Il n'étoit pas dans sa chambre. Il y revint, & passa du côté où j'étois. Il se mit à conter qu'il étoit parti tard de Chambery, parce qu'il avoit été à deux ou trois lieues pour entendre la Messe. Je lui dis : Quoi ! vous faites le dévot ? Il me répondit : Je le suis beaucoup. Je vais au Sermon, j'entends la Messe, je jeûne le Carême, & le reste de ma vie répond à cela. Je me mis à rire & à lui dire : Je vois bien que vous êtes un bon hypocrite. Il me dit : Vraiment vous êtes aussi bonne de me traiter ainsi, & de me dire des injures la premiere fois que je vous aye jamais vue. Je lui répartis : Nous sommes assez proches parents pour nous dire nos vérités. Nous raillâmes toujours pendant que nous fûmes ensemble, ce qui ne dura pas long-temps, parce qu'il n'y demeura pas toujours. Quantité de gens le venoient saluer. Il avoit dix ou douze personnes de qualité de ses principaux Officiers avec lui. Il n'avoit pu en amener davantage parce qu'il étoit venu en relais. Quand je sortis de chez Madame Royale, il me vint mener à mon carrosse. Le lendemain je le trouvai à la Messe aux Célestins, c'étoit une Egli-

ſe proche de mon logis où j'allois tous les jours à la Meſſe. Je vis là ſes livrées, qui ſont belles ; elles ſont rouges avec des bandes de velours bleu en ondes, & du galon Iſabelle & bleu. Il n'avoit que ſept à huit Pages, & autant de Valets-de-pied. Pendant qu'il demeura à Lyon, il alla toujours dans les carroſſes du Roi, & avoit de ſes Pages & Valets-de-pied qui le ſuivoient. Il étoit entré dans le Couvent après la Meſſe, & il entra dans l'Egliſe quand la mienne commença. Tous les Officiers de ſes Gardes avoient leurs bâtons, cela avoit bon air. Je me levai, puis il ſe mit à genoux auprès de moi. Il me dit : Je vous veux montrer que je ſuis dévot. Un moment après, on lui vint parler, il prit ſa courſe & s'enfuit.

Les prétentions de Mr. de Savoye donnoient lieu à ſes ſœurs d'en voir auſſi. La Reine & Mr. le Cardinal me dirent que les Princeſſes ne me verroient ſi je ne leur donnois la porte chez moi. Je dis qu'il me ſembloit que je pouvois me paſſer de leurs viſites ; que Mr. de Savoye ne voyoit point Monſieur, qu'il n'étoit pas néceſſaire que ſes ſœurs me viſitaſſent. La Reine me dit qu'elle ne me voyoit pas de difficulté à les traiter comme elles le deſiroient ; que c'étoit une civilité qui ne por-

toit pas de conféquence. Je lui alléguai que je n'en avois jamais ufé ainfi avec Me. de Lorraine, à laquelle je n'avois donné qu'une chaife à dos, & que j'en avois une à bras; que pour la porte on ne l'avoit pas feulement propofée. La Reine me dit : Il y a une raifon à laquelle vous ne pouvez rien répondre, c'eft qu'elles font petites-filles de France comme vous. Je répondis : Elle le font feulement par leur mere, & moi par mon pere; c'eft une raifon pour ne la leur pas donner, & Me. de Remiremont, qui étoit petite-fille de France, n'y a jamais fongé. La Reine me dit : Enfin, je le veux. A cela, Madame, lui dis-je, il n'y a point de replique; après avoir allégué mes raifons à Votre Majefté, je n'ai plus rien à faire qu'à obéir. Voilà deux circonftances affez avantageufes à la Maifon de Savoye : que Mr. de Savoye fe foit mis en état de difputer à Monfieur, & que j'aye donné la porte à fes fœurs.

Le Lundi lendemain de l'arrivée de Mr. de Savoye, il alla chez le Roi auffitôt après le dîné, puis chez la Reine avec le Roi. Ce jour-là on devoit aller à l'Hôtel-de-Ville, qui eft une fort belle maifon bâtie depuis peu; ainfi la Reine fortit dès que le Roi fut venu. On trouva Madame

Royale dans la Cour. On remarqua que le carrosse étoit plein d'enfants ou de petits enfants de Henri-le-Grand. C'étoit une carrossée de personnes de bonne maison. Il y avoit le Roi, la Reine, Monsieur & Madame Royale, Mr. de Savoye, ses deux sœurs & moi. Je remarquai aussi-bien que les autres, que Mr. de Savoye suivoit de près le Roi, & que de cette maniere il passa toujours devant Monsieur. Il y eut une grande collation, où on ne s'assit point. On ne laissa pas de se mettre autour de la table. Mr. de Savoye se mit à la droite du Roi, Monsieur le dit à la Reine. Elle lui répondit: Vous êtes un tripoteux qui voulez toujours faire des affaires. Mr. de Savoye demanda au Roi s'il ne trouvoit pas bon qu'il vînt les soirs jouer avec lui. Le Roi lui dit que oui si froidement, qu'il n'y vint point. Quand je fus retournée à mon logis, on me vint dire: Voici Me. Royale. J'allai au-devant d'elle le plus loin que je pus. Elle venoit en chaise. Elle me dit: Je vous viens voir en famille, voici mon fils & mes filles que je vous amene. Quand elle fut dans ma chambre, je lui dis: V. A. R. trouvera bon que j'aille au-devant d'eux. Elle me répondit que oui. J'y allai, afin de les faire passer devant moi. Puis nous nous assîmes dans

la ruelle de mon lit. Mr. de Savoye & ses sœurs s'amuserent à causer avec Me. de Thiange & Mlle. de Vandy, & Madame Royale m'entretint, & me parla du déplaisir qu'elle avoit du peu d'envie que Mr. son fils avoit de se marier, que c'étoit ce qu'elle souhaiteroit le plus. Je lui dis qu'elle avoit raison ; & que si Mr. son fils mouroit sans enfants, elle ne seroit pas si heureuse qu'elle étoit ; que quelque connoissance que l'on eût de son intérêt, personne ne lui faisoit justice là-dessus, & que l'on étoit persuadé qu'elle faisoit tout son possible pour l'empêcher de se marier. Elle me fit conter tous les démêlés que j'avois eus avec mon pere. Elle me témoigna y avoir pris part, & trouva à redire à la persécution qu'on m'avoit faite. Ensuite elle me demanda des nouvelles de ma belle-mere, & m'en parla comme d'une personne qu'elle connoissoit, & croyoit fort ridicule. On se mit ensuite à parler tout haut du bal qui devoit être le lendemain. Je l'allai conduire jusqu'au bas du degré. Mr. son fils me ramena à ma chambre, on ne parloit point pour lors du sujet pour lequel on étoit venu. Depuis le premier jour, le Roi ne parla plus à la Princesse Marguerite. Elle ne laissa pas de faire la meilleure mine du

monde le jour du bal. J'eus la curiosité de savoir si le Roi la meneroit plutôt que moi : on me dit que non, & qu'à moins d'être fiancée, on n'auroit garde de la faire passer devant moi. On dansa sur un grand théâtre fort bien éclairé ; la Reine & Madame Royale étoient dans la salle, & Mr. de Savoye qui ne voulut point danser, parce qu'il ne vouloit pas être après Monsieur. Le Roi me mena & Madame la Princesse Marguerite. Il y eut trois Piémontoises qui danserent ; la Marquise de Sanes, dont le mari est Capitaine des Gardes de Me. Royale ; la Marquise de Saint-Georges, sœur de Fleury, & Tresefon. Le Roi se mit au milieu, la Princesse Marguerite à sa gauche, & moi à sa droite. Comme on vouloit faire honneur aux Piémontoises, on mit Trésefon auprès de moi. Je l'entretins fort. Je lui trouvai de l'esprit plus que de la beauté ; elle me conta que Madame Royale lui avoit donné des perles & des pendants d'oreilles qu'elle avoit, & qui étoient assez raisonnables. Elle me parla fort de la Cour de Savoye, & que Mr. de Savoye aimoit fort à danser, qu'il dansoit parfaitement bien. Je lui demandai pourquoi il ne dansoit pas. Elle me dit que j'en savois bien la raison ; il étoit habillé de deuil avec un

collet de point de Venise. Quand le bal fut fini, il vint sur le théâtre, & dit à quelqu'un qui étoit auprès de moi : Je meurs d'envie de danser, & je m'en vais envoyer un courier à Chambery pour dire que demain à mon arrivée je trouve un bal tout prêt. Au sortir de l'assemblée, il alla prendre congé du Roi & de la Reine : pour moi je ne lui dis point adieu, la Reine m'avoit laissée à mon logis qui est sur le chemin.

Mr. de Savoye partit le lendemain de grand matin, alla dire adieu au Comte & à la Comtesse de Soissons ; il fit force passades dans la place de Belle-Cour, sauta fort par-dessus de petites murailles qui sont au mail, & dit, lorsqu'il partit : Adieu France pour jamais, je te quitte sans aucun regret. Je pense qu'il n'étoit pas trop content de voir les affaires dans l'état où elles étoient. L'on disoit que Me. Royale avoit fait ce voyage contre son avis, celui de son Conseil, & même de sa fille, qui la pria de la laisser à Chamberry, & de ne l'exposer point à un refus. Me. Royale ne le voulut pas. Mr. de Savoye laissa toute la Cour satisfaite de sa personne. On le trouva fort bien fait, & qu'il avoit de la civilité envers tout le monde. Le Roi témoigna être fort con-

tent de sa conduite envers lui. La Reine le trouva de fort bonne mine, & qu'il avoit l'air d'un homme de sa qualité. Quant à son esprit, il ne parla que fort à propos, & même agréablement, au jugement de ceux qui l'avoient entretenu. Il parla fort de la guerre avec le Roi, qui lui fit voir les Mousquetaires. Ils firent ensemble de grandes lamentations de ce que la tendresse de leur mere les avoit empêchés de donner autant de marques de leur courage qu'ils sentoient d'envie de le faire paroître. Il n'y eut que Monsieur qui n'en fut pas satisfait. Il ne vit aussi point Mr. le Cardinal, parce qu'il ne vouloit point lui donner la porte chez lui, quoique feu Mr. de Savoye l'eût toujours donnée aux Cardinaux. Il eut un procédé fort fier, & d'un fort honnête homme, quoiqu'il ait été fort mal nourri, aussi-bien que beaucoup d'autres. Il est fâcheux, quand on est jeune, d'être trop souverain; mais l'on n'a ce regret que lorsque l'on a trente ans. Pendant que l'on est jeune, il n'y a rien de si doux que la liberté, & de ne rien apprendre. Cette liberté fait passer après de méchantes heures; & quelque riches que soient les Etats, on ne peut racheter le temps que l'on voudroit avoir employé à apprendre ce que

les gens médiocres savent. La science est fort avantageuse à tout le monde, & même plus aux Grands qu'aux autres. L'ignorance rend les Grands incapables de gouverner. Quand ils ont beaucoup d'esprit, & qu'ils connoissent leur incapacité, la crainte de se commettre mal-à-propos fait qu'ils se reposent sur les autres, & cette habitude se tournant en nécessité, ils se laissent gouverner. Ce qui m'étonne, c'est que l'on ne se corrige point sur les fautes d'autrui, & que ceux qui blâment plus les autres donnent dans ce panneau. J'en parle fort hardiment. Je sens bien que je n'y tomberai jamais; je ne sais pas si je serai en état de gouverner; je sens cependant bien que je ne suis pas d'humeur à négliger ce dont je croirai être obligée de me mêler par mon honneur & ma conscience; & quelque confiance que je puisse avoir en ceux qui me serviront, j'aimerai mieux qu'ils ayent des lumieres par moi, que d'en emprunter d'autrui pour m'éblouir, & je ne m'en servirai que pour m'aider à voir plus clair. Je pense que la grande froideur du Roi pour la Princesse Marguerite, venoit de l'espérance que donnoit le Roi d'Espagne. Rien ne demeure secret. Me. Royale eut quelque connoissance, bien qu'imparfaite,

de la venue de Pimentel. Elle fit presser Mr. le Cardinal de lui donner quelque réponse, & qu'elle voyoit bien qu'on ne vouloit pas lui tenir ce qu'on lui avoit fait espérer. Elle se fâcha fort, même on dit qu'elle s'en cogna la tête contre la muraille. Le Cardinal l'alla voir & lui dit, qu'il étoit vrai que l'on avoit eu quelque nouvelle d'Espagne; qu'il n'ajoutoit point de foi à cela; que dès-lors qu'on lui parloit de la paix, il lui sembloit que ce lui seroit un crime de ne pas en écouter les propositions. Madame de Savoye dit de son côté, que pour l'Infante d'Espagne, elle ne trouveroit pas à redire qu'on la préférât à sa fille; mais qu'elle demandoit quelques assurances pour sa fille, en cas que le Roi n'épousât pas l'Infante d'Espagne. On lui donna un papier signé du Roi, & je pense de quelques Secretaires d'Etat. Comme cette affaire sera dans toutes les Histoires de ce temps, je ne me mis pas en peine d'en savoir le particulier. On dit en gros, qu'il portoit qu'en cas que le Roi ne fût pas obligé, pour le bien de la Chrétienté & de son Etat, de se marier avec l'Infante d'Espagne, il épouseroit la Princesse Marguerite de Savoye. Me. Royale se contenta de cela. Cette négociation retarda son voya-

ge d'un jour. Comme ſon mécontentement avoit été preſque public, bien que je ne lui euſſe point parlé du mariage de ſa fille, je lui dis que je prenois beaucoup d'intérêt à tout ce qui la touchoit, & que par reſpect je ne lui avois oſé dire plutôt; que je ne croyois pas devoir entreprendre d'entrer ſur ces chapitres, ſi elle ne commençoit, & que j'étois bien heureuſe que le Maréchal Dupleſſis ſe fût trouvé-là pour m'en donner occaſion. Quand j'arrivai, on parloit tout haut, & le Maréchal s'étoit approché de moi en tiers, & avoit commencé la converſation. Elle me fit beaucoup d'amitiés, me témoigna qu'elle étoit perſuadée que je prenois part à ce qui la regardoit, & enſuite parla fort de l'affaire. Elle nous dit, que ce qui avoit été cauſe que Mr. ſon fils avoit fait ſi peu de ſéjour à la Cour, étoit le reſſentiment qu'il avoit du traitement que le Roi leur faiſoit, de les avoir fait venir pour conclure une affaire de laquelle on ne lui parloit non plus que ſi elle n'avoit pas été comme réſolue avant ſon départ; qu'elle avoit plus de raiſon de s'en affliger que tout le reſte de ſa Maiſon, puiſqu'elle avoit voulu abſolument ce voyage. Elle nous fit quantité de contes, & nous dit : Que le 28 du mois lui étoit

malheureux; que Pimentel étoit arrivé ce jour-là; qu'elle ne doutoit point que son affaire ne fût échouée. Monsieur arriva, qui interrompit notre conversation.

Madame Royale se plaignit aussi de sa courte haleine qui la tourmentoit fort ce jour-là. Elle étoit furieusement changée, aussi avoit-elle beaucoup pleuré. La Reine & le Roi la vinrent voir. Elle se contraignit, & les entretint fort. Elle leur conta son aventure de Particelli, fils de Monsieur d'Emeri, Ambassadeur pour le Roi auprès de feu Mr. de Savoye son mari. Particelli, qui est présentement le Président de Tore, n'étoit pas plus sage pour lors qu'il l'est maintenant qu'il est renfermé. Il n'avoit en ce temps-là point fait encore d'extravagances, il devint amoureux de Madame Royale. Un matin que Mr. de Savoye s'étoit levé de bonne heure pour aller à la chasse, Me. Royale n'étoit pas encore rendormie, qu'elle entendit du bruit dans sa ruelle. Elle crut que c'étoit Mr. de Savoye, qui n'avoit pas trouvé le temps assez beau, & revenoit se coucher. Elle vit Particelli qui ouvroit son rideau. Elle s'écria. Une de ses femmes qui couchoit auprès de sa chambre, vint: on le mit dehors; il ne dit pas un mot. A un quart d'heure

d'heure de-là il revint encore. Alors on alla appeller des Gardes, qui le mirent hors de la maison sans bruit. On ménageoit son pere, que Me. Royale envoya avertir. Il le renvoya en France; & bien qu'à sa considération on voulût tenir cette action secrete, néanmoins elle ne le fut pas trop. Elle conta cette histoire plaisamment, & la voilà en peu de paroles.

Aussi-tôt après que Leurs Majestés s'en furent allées, Me. Royale s'en alla dans sa petite chambre avec le Marquis de Pianesse. Je demeurai avec ses filles, que j'avois été voir quelques jours devant dans leurs chambres. L'aînée m'avoit rendu ma visite; pour l'autre elle ne sortoit point qu'avec Me. Royale. Peu de temps après, Mr. le Cardinal vint; Madame Royale devint pâle comme la mort, & les yeux gros. On me dit qu'elle avoit encore pleuré, & avoit pensé s'évanouir. Elle s'en retourna dans sa chambre avec Mr. le Cardinal, & moi je m'en allai chez la Reine, qui me demanda ce que faisoit Me. Royale. Je lui dis que j'y avois laissé Mr. le Cardinal. Elle me dit: Que je le plains! Elle le va bien tourmenter. Cela ne dura pas long-temps. Il vint aussi-tôt chez la Reine; puis ensuite Madame Royale, gaye, avec des pen-

dants d'oreilles de petits diamants & d'or émaillé de noir, que Mr. le Cardinal lui avoit donnés avec quantité de bijoux de senteur. C'étoit un présent bien galant. Elle en parla fort; tout le monde admira le changement de l'avoir vue pleurer l'après-diné, & de la voir si gaye le soir. Pour la Princesse Marguerite, on ne lui vit point de changement: elle fut toujours d'une tranquillité admirable, & agit en cette affaire comme si ç'avoit été celle d'une autre, & cependant elle en étoit touchée comme elle le devoit. Elle a autant de cœur que l'on en peut avoir. Un jour nous étions chez la Reine, elle & moi, auprès du feu. Elle me dit: Je vous prie d'appeller le Maréchal de Grammont, & de le mettre sur le chapitre de ma sœur de Baviere; je ne le connois pas assez pour l'oser questionner. Je l'appellai; & après quelques questions, je lui dis: Dites-nous un peu des nouvelles de Madame l'Electrice de Baviere, vous qui l'avez vue? La Princesse Marguerite lui dit: Vous me ferez le plus grand plaisir du monde. Après nous avoir fort parlé des beautés de Munick, de la maniere d'y vivre, & s'être fort étendu sur le mérite & les charmes de Me. l'Electrice, il nous parla de l'amitié que Mr. son mari

avoit pour elle. Sur cela la Princeſſe Marguerite ſe récria : Ce que je comprends le moins au monde, c'eſt comment on peut être malheureuſe comme l'eſt ma ſœur, quand on a un mari qui vous aime bien. Pour moi, ſi j'étois en ſa place, je voudrois que mon mari me défît de tous les gens qui causeroient mon malheur, & je me ferois valoir d'une autre maniere que ma ſœur ne fait pas. Tout-d'un-coup elle ſe récria : Que je ſuis ſotte de dire cela ! c'eſt bien une marque de mon imprudence ; vous avez tous deux ma vie entre vos mains. Je lui répondis : Pour moi, je n'ai rien oui. Le Maréchal dit : Pour moi j'ai tout entendu ; cela ne fera aucun effet que de me faire connoître que vous avez bien de l'eſprit & du mérite, & avoir dans mon cœur beaucoup d'eſtime pour vous, & ne jamais dire pourquoi.

Me. Royale devoit partir, comme j'ai dit, le Samedi. Elle ne partit que le Dimanche au matin. J'allai pour prendre congé d'elle. Elle étoit à la Meſſe. J'allai trouver la Reine, puis je l'accompagnai. Elle alla pour prendre Me. Royale chez elle, elle la rencontra dans la Place de Belle-cour, qui la venoit trouver & le Roi auſſi. Elle ſe mit dans le carroſſe de la Reine, & Me. la Princeſſe Marguerite

auſſi à la portiere avec le Roi, comme elle avoit fait à ſon arrivée. La converſation ne fut pas ſi échauffée. Je cauſai fort avec M^e^. la Princeſſe Louiſe qui étoit auprès de moi, & nous nous fîmes mille amitiés. Lorſque nous nous ſéparâmes à une lieue de Lyon, on mit pied à terre, & on dit les adieux. M^e^. Royale pleura, & ſa fille aînée un peu auſſi. Pour la Princeſſe Marguerite, elle ne jetta que quelques larmes, qui parurent plutôt être de colere que de tendreſſe. A notre retour, la Reine me témoigna être fort aiſe d'être défaite de ce monde-là, & ſe moqua aſſez de M^e^. Royale d'avoir pleuré. Elle diſoit que c'étoit la plus grande Comédienne qui fût au monde. Lorſqu'elle partit, elle étoit fort négligée. La Reine trouva qu'elle reſſembloit à une folle que l'on appelle Madame Fielar. On ne parla pas de même de la Princeſſe Marguerite. On admira ſa conduite, la conſtance & la force avec laquelle elle avoit ſoutenu tout ce qui lui étoit arrivé. On dit que M^r^. de Savoye s'étoit plaint de ce que Monſieur lui avoit demandé un jour dans le carroſſe de la Reine, votre Régiment des Gardes eſt-il ſur pied? Il lui dit qu'oui. Enſuite Monſieur lui demanda s'il n'avoit point une Place Royale à

Turin. Il lui répondit de même. Et Monſieur y ajouta : Vous avez fait bâtir un Palais-Royal ? Il lui répondit qu'oui. Pour moi qui connois Monſieur, je trouvai qu'il faiſoit toutes ces queſtions à Mr. de Savoye pour ſe moquer de lui. Comme il n'y avoit pas de quoi, je croyois qu'il ne s'en appercevroit pas comme il fit. Quand il ne ſeroit pas un grand Souverain, comme il étoit, traité d'Alteſſe Royale, il y a eu aſſez de filles de Rois de mariées dans ſa Maiſon, pour qu'il ait pu avoir dans ſa Ville capitale une Place Royale & un Palais-Royal. Pour ſon Régiment des Gardes, il eſt effectif & très-beau, à ce que j'ai oui dire à des Officiers qui ont ſervi en ce Pays-là : ainſi je fus fâchée de ce que Monſieur dit à Mr. de Savoye ſur ce ſujet, & encore plus de ce qu'il l'avoit remarqué, parce que ce diſcours avoit l'air d'enfant. On fit courir un bruit à Lyon, que Mr. de Savoye avoit dit : Que je ſuis aiſe d'avoir vu Mademoiſelle ! j'en ſuis à préſent guéri. Cela courut, de ſorte que ce bruit alla juſqu'à lui. Il me fit faire des compliments là-deſſus par l'Abbé d'Amoreti qui demeure toujours à la Cour, & me fit témoigner par le même, qu'il étoit au déſeſpoir qu'on le voulût faire paſſer pour ridicule.

Un jour que je causois avec Me. Royale, je lui parlai de Dalibert, qui se faisoit fort de fête de sa faveur auprès d'elle. Elle me dit : Il est venu m'apporter une lettre de mon frere, puis je ne l'ai plus vu. Il a envoyé des chiens à mon fils sans qu'il lui en demandât. Tout ce qui me paroît de cet homme, c'est qu'il s'empresse fort ; ensuite elle me demanda ce qu'il étoit à mon pere. J'eus une grande impatience d'écrire cette conversation à Blois, & ce que Me. Royale m'avoit dit, que son fils ne vouloit pas se marier. Je savois bien que ces nouvelles ne seroient pas agréables. Peu de jours après le départ de Madame Royale, la nouvelle arriva de l'accouchement de la Reine d'Espagne d'un fils. Le Roi d'Espagne l'écrivoit à la Reine le plus tendrement du monde, & Pimentel sur cette nouvelle assura encore plus qu'il n'avoit fait, du dessein que le Roi son maître avoit de faire la paix & le mariage. Tout le monde témoigna à la Reine la joie que l'on avoit de cette naissance, & de l'espérance qu'elle donnoit d'avoir l'Infante. La Reine répondit toujours : Je n'y songe point, je ne me flatte point de cela. Je lui répondis que je l'écrivois à mon pere ; que c'étoit une nouvelle assez considérable pour lui en donner

avis. Elle me dit : Dainville la lui dira, nous l'envoyerons à Blois pour en donner part à Monſieur, (la Reine l'a toujours appellé ainſi) & de tout ce qui s'eſt paſſé au voyage de Me. Royale. Véritablement Dainville n'alla à Blois que lorſque la Cour s'en revint à Paris, & il y avoit plus de ſix ſemaines que Me. Royale étoit partie. Je ne trouvai pas que ce fût faire grand cas de mon pere : un autre y auroit été ſenſible. Pour lui, il y étoit ſi accoutumé, qu'il ne paroiſſoit pas s'en ſoucier. Je ne laiſſe pas de croire que tout cela lui étoit fort dur. Lorſque je dis à la Reine que mon pere ne manqueroit pas de ſe rejouïr avec elle de la naiſſance du ſecond fils du Roi d'Eſpagne, elle me répondit : Je le crois. Puis elle ſe mit à rire, & me dit : Je ne penſe pas qu'il eſpere au Roi pour votre ſœur, au moins ſais-je bien que je ne lui ai jamais donné lieu de l'eſpérer.

Mr. le Cardinal eut toujours la goutte à Lyon. La Reine l'alloit voir tous les jours ; je la ſuivois preſque toujours. Elle alloit auſſi aux Couvents, & jouoit le ſoir. Le Roi jouoit à la paume tous les jours. On faiſoit faire l'exercice aux Mouſquetaires ; il alloit voir le Cardinal, & le reſte du jour il cauſoit avec Mlle. de

Mancini, avec laquelle il faifoit collation à l'ordinaire. Quand la Reine donnoit le bon foir pour fe coucher, il remenoit Mlle. de Mancini chez elle. Au commencement il fuivoit le carroffe, puis fervoit de Cocher, & à la fin il fe mettoit dedans. Les foirs qu'il faifoit beau clair de Lune, il faifoit quelques tours dans Belle-Cour. Mlle. de Mancini fut malade deux ou trois jours. Il alloit fouvent la voir, & ne jouoit plus chez la Comteffe de Soiffons. Pendant notre féjour à Lyon, elle fut prefque toujours malade. Il lui rendoit des vifites courtes, & de loin à loin. Ses fœurs en ufoient de même. Le Comte de Soiffons étoit dans un chagrin non-pareil, de ce que le Roi n'en ufoit plus comme à l'ordinaire avec fa femme. Quelquefois le Roi alloit à la Comédie; j'y allois auffi affez fouvent avec Monfieur. Nous étions tous dans une tribune, où l'on entroit par chez Mr. le Maréchal de Villeroi. Le Roi étoit à un bout avec Mademoifelle de Mancini, Monfieur & moi à l'autre.

Je m'avifai que le Parlement de Dombes n'avoit point falué Leurs Majeftés, & qu'il falloit les y faire aller en robes rouges. J'en parlai à Mr. le Cardinal. Je lui dis : Que ceux d'Orange & de Geneve

étoient venus saluer le Roi, & bottés, parce qu'ils étoient de loin; que puisque S. M. trouvoit bon que le Parlement de Dombes rendît la justice dans Lyon à mes Sujets, elle devoit après cette grace leur en faire une seconde qui me paroissoit être inséparable de l'autre, & leur permettre d'avoir l'honneur de la saluer en habit de Compagnie souveraine, comme elle étoit, & qu'ainsi les Officiers auroient des robes rouges. On négocia cette affaire comme si elle eût été importante. J'envoyai querir Mr. le Tellier, & lui écrivis plusieurs lettres. J'en fis autant à Mr. le Cardinal, & lui en parlois tous les soirs. J'obtins ce que je demandois; & quoique ce ne fût qu'une bagatelle, j'en fus néanmoins fort aise. J'aime l'honneur. Mon Parlement alla donc saluer le Roi en corps & en robes rouges. Les Officiers ne se mirent point à genoux, & le Premier Président parla au Roi au nom de tous, comme n'étant point ses Sujets. Les harangues que Mr. le Président fit à Leurs Majestés, à Monsieur le Cardinal, & à Mr. le Chancelier, sont assez courtes pour qu'il ne soit pas hors de propos de les mettre ici.

AU ROI.

SIRE,

Les merveilles de votre ſacrée Perſonne, & les glorieuſes actions de Votre Majeſté, impriment à tous les Peuples qui ſont honorés de votre préſence, un deſir ardent d'avoir la gloire de rendre à V. M. des reſpects & des ſoumiſſions. Cette Compagnie, dans l'honneur que lui fait Mademoiſelle de lui confier l'adminiſtration de la Juſtice ſouveraine de Dombes, vient joindre les témoignages de ſa joie aux acclamations publiques, & reconnoître en même-temps les graces que depuis long-temps elle reçoit de V. M. par la permiſſion que vous lui accordez d'exercer les fonctions judiciaires dans cette Ville: & dans cette fonction, nous tâchons de ſeconder les ſentiments reſpectueux que Mademoiſelle a pour V. M., & nous venons en toute humilité lui faire les proteſtations de nos très-humbles obéiſſances. Nous ſupplions très-humblement V. M. de vouloir toujours continuer à notre Compagnie l'honneur de ſa protection.

A LA REINE.

MADAME,

Les grandes & relevées qualités de Votre Majeſté, qui la rendent l'admiration

de tous les Peuples, leur inſpirent cette paſſion qu'elle peut reconnoître à leurs acclamations, de lui venir rendre leurs reſpects, leurs hommages & leurs ſoumiſſions. Cette Compagnie, qui a l'honneur d'une attribution ſouveraine en Dombes ſous les auſpices de Mademoiſelle, vient par ſes ordres rendre à V. M. ſes très-humbles reſpects, & lui demander auſſi l'honneur de ſa protection.

A MONSIEUR.

MONSIEUR,

Cette Compagnie ſouveraine de Dombes, dans l'honneur qu'elle a d'appartenir à Mademoiſelle, vient par ſes ordres avec une extrême joie rendre à V. A. R. les devoirs & les reſpects qui ſont dus aux Princes de votre rang & de votre naiſſance. Nous eſpérons que V. A. R. agréera les offres ſinceres de nos très-humbles obéiſſances, par la conſidération de la proximité de la Perſonne à qui nous ſommes, & par l'inclination puiſſante que nous aurons toujours aux ſervices très-humbles de V. A. R.

A MR. LE CARDINAL.

MONSEIGNEUR,

La force de vos conſeils, qui fixe le bon-

heur de la France par les glorieux ſuccès qui couronnent toutes ſes entrepriſes, donnent de l'admiration à tous ceux qui approchent V. E., & de l'empreſſement à vous en venir témoigner très-reſpectueuſement les ſentiments de reconnoiſſance que l'on doit à vos illuſtres travaux. C'eſt aux héroïques vertus de V. E. plus qu'à ce haut rang que vous avez dans l'Egliſe & dans le Royaume, que l'on rend ces hommages comme des tributs de devoirs & de ſatisfaction. Et c'eſt dans cette penſée que cette Compagnie ſouveraine de Dombes vient par le commandement de Mademoiſelle, rendre à V. E. ſes très-humbles reſpects avec les offres de ſes ſervices, animés par les ſentiments très-exquis de notre Princeſſe, laquelle nous ſavons avoir une vénération particuliere pour Votre Eminence.

A MR. LE CHANCELIER.

MONSIEUR,

Cette Compagnie, qui a l'honneur de rendre en ce lieu la Juſtice ſouveraine ſous le nom de Mademoiſelle, à ſes Sujets de Dombes, par conceſſion des Rois, vient par ſon ordre vous préſenter ſes très-humbles obéiſſances, & admirer en même-temps vos mérites, qu'une reconnoiſſance proportionnée & due à leur excellence, a élevé juſ-

qu'à la ſuprême dignité de la Juſtice, que vous poſſédez. Nous venons rendre à vos vertus nos hommages de reſpect, comme des tributs de juſtice & de devoir, & vous ſupplier très-humblement, Monſieur, d'agréer les proteſtations ſinceres que nous faiſons de nos très-humbles ſervices, & de nous vouloir bien accorder la grace de votre bienveillance & de votre protection.

Ces harangues ne ſe trouveront dans aucun Auteur; ainſi je les ai voulu mettre ici, parce que c'eſt un titre avantageux pour mon Parlement.

Un ſoir Monſieur me dit chez la Reine: Je m'en vais ſouper chez vous; & ſi vous voulez, nous nous maſquerons. Les Filles de la Reine vont ſouper chez le Maréchal de Villeroi; il y aura bal, & nous irons. J'en fus bien-aiſe. Nous allâmes à mon logis. Il vint deux femmes de la Ville, l'une veuve d'un Officier du Parlement de Dombes, nommé Me. de Feteau; l'autre, Me. Mignot, dont le mari eſt Lieutenant-Général de Villefranche en Beaujolois. Elle ſont bien faites, & ſpirituelles pour des femmes de Province. Lorſque Monſieur les vit, il s'écria: Ah, ma couſine, chaſſez ces femmes, je ne veux point qu'elles nous voyent ſouper! Je le priai de trouver bon qu'elles

demeuraſſent, & lui dis qu'elles étoient très-aiſes d'avoir cet honneur-là. Il y conſentit avec bien de la peine. Quand nous eûmes ajuſté nos habits de maſque qui n'étoient pas magnifiques, (ce n'étoient que des robes de-chambre, & des toilettes en écharpes comme des Bohémiennes) on ſe mit en peine comme l'on iroit au bal. Nous ne voulions pas aller dans nos carroſſes, de peur d'être connus. Je m'aviſai qu'il falloit aller dans celui de ces femmes, & qu'elles entreroient devant nous; qu'ainſi l'on nous prendroit pour des Dames de la Ville. Monſieur trouva cela fort à propos, & fut trop heureux d'avoir conſenti qu'elles demeuraſſent à nous voir ſouper. Rien ne pouvoit nous faire connoître que le peu de magnificence de notre maſcarade, d'autres que nous n'auroient oſé aller ſi mal vêtus. Il n'y avoit que Mr. & Me. de Thiange, Mlle. de Vandy & moi. Nous allâmes donc chez le Maréchal de Villeroi, & les Filles de la Reine vinrent à nous. Ces deux femmes, qui marcherent devant nous, dépayſerent d'abord la compagnie. On crut que c'étoient des gens de Lyon. La Maréchale ſavoit que ces femmes venoient de chez moi; joint à cela le peu d'ajuſtement qui étoit à nos

habits, fit qu'elle nous reconnut, & nous vint embraſſer. Nous ne parlâmes, ni ne nous demaſquâmes point. Le Comte de Guiche y étoit, lequel faiſant ſemblant de ne nous pas connoître, tirailla fort Monſieur dans la danſe, & lui donna des coups de pied au cul. Cette familiarité me parut aſſez grande. Je n'en dis mot, parce que je ſavois bien que cela n'eût pas plu à Monſieur qui trouvoit tout bon du Comte de Guiche. Manichamp ſon bon ami y étoit auſſi, qui fit mille plaiſanteries que j'euſſe trouvé fort mauvaiſes, ſi j'avois été Monſieur. Tout ce que ces gens-là faiſoient, lui plaiſoit. Pour moi, qui n'étois pas de même, je m'allai aſſeoir auprès de la Maréchale de Villeroi, avec laquelle je dis mon avis de tout ce que je voyois. Le fils de Mr. le Tellier le donnoit à ſon hôteſſe. Je propoſai d'y aller : ces Meſſieurs en détournerent Monſieur; de ſorte que je fus-là bien du temps ſans vouloir danſer. Enfin, Monſieur ſe réſolut de ſortir. Nous allâmes à ce bal, on nous reconnut d'abord; on nous fit plus de révérences que nous n'euſſions voulu, ce qui nous déplut. Nous n'y fûmes auſſi qu'un moment; la foule y étoit ſi grande, que l'on n'y pouvoit danſer. Quand je fus le lendemain

chez la Reine, elle me dit : Vous fûtes bien heureuſe hier de n'avoir pas eu des coups de pied au cul ; j'ai oui dire que l'on en a donné à des gens qui étoient avec vous. Je voulus dire que je ne l'avois point vu, j'étois bien-aiſe de ne point rendre de mauvais offices à perſonne. La Reine me dit : Vous êtes trop prudente, Mademoiſelle, cela néanmoins eſt public. Il eſt vrai que tout ce qu'il y avoit au bal en fut ſi ſcandaliſé, & cela fit ſi grand bruit dans la ville, que la Reine, qui n'aimoit pas le Comte de Guiche, fut bien-aiſe d'avoir occaſion de faire connoître à Monſieur que c'étoit un homme qui lui manquoit de reſpect, & que l'on ſe moquoit de lui de le ſouffrir. Tout cela ne faiſoit d'autre effet ſur l'eſprit de Monſieur que de l'affliger, de voir que la Reine n'aimoit pas le Comte de Guiche. Celui-ci s'en alla à Paris, d'où l'on me manda qu'il faiſoit le galant de Me. d'Olonne ; qu'il alloit tous les deux jours au Sermon aux Hoſpitalieres de la Place Royale, où le Pere Eneve, Jéſuite, prêchoit l'Avent. C'étoit-là le ſermon à la mode, & où le beau monde alloit : que Marſillac étoit auſſi un des adorateurs de Madame d'Olonne ; que l'on ne ſavoit comment l'Abbé Fouquet prendroit cela,

& s'ils en uſeroient de cette ſorte à ſon retour.

La Souveraineté de Dombes n'eſt qu'à cinq lieues de Lyon. Mes ſujets deſiroient de me voir. J'avois auſſi envie d'aller dans ce pays. Je demandai à Mr. le Cardinal ſi j'aurois le temps d'y aller. Il me dit que oui, pourvu que je n'y fiſſe pas un trop long ſéjour; de ſorte qu'après Noel j'y allai. Il me ſembloit que le temps eût été fait pour rendre mon voyage agréable. Il faiſoit une belle gelée, un ſoleil de printemps; je montai à cheval en chemin. Outre le beau temps qui m'y convioit, la riviere étoit débordée. Je n'aime pas l'eau; & il falloit que mon carroſſe fît un aſſez long chemin dedans. Je montai auſſi pour cela à cheval, pour prendre la hauteur; je paſſai à un Bourg nommé Vimi, qui eſt à l'Archevêque de Lyon, où il y a une aſſez jolie maiſon avec un beau jardin en terraſſe, qui va juſques ſur la riviere. Il y a auſſi des fontaines & des grottes. C'eſt une maiſon en réputation dans le pays; je la trouvai fort jolie. Un Gentilhomme de l'Archevêque de Lyon me demanda ſi je voulois avoir le plaiſir de la chaſſe; que ſes chiens étoient prêts. J'en fus fort aiſe, cette meûte eſt belle & bonne. L'Archevêque

de Lyon aime la chaſſe. Au ſortir de Vimi, on me lança un lievre que l'on trouva à point nommé ſur mon chemin, & la chaſſe ne s'en détourna pas. J'en eus le plaiſir ſans allonger mon voyage. Il eſt vrai que le Pays de Dombes, du côté où j'arrivai, eſt le plus beau du monde ; on va toujours ſur les bords de la Saône, & de l'autre côté ce ſont de grandes campagnes où le bled étoit déja aſſez grand pour la rendre verte, comme ſi c'étoient des prés, & cela eſt borné de montagnes preſque toutes pleines de maiſons qui appartiennent à des Bourgeois de Lyon, qui ne ſont pas ſi jolies que celles des environs de Paris. quoiqu'elles ſoient néanmoins fort belles pour le pays. Dans la Souveraineté de Dombes, il y a quantité de châteaux fort beaux : mais ils ne ſont pas de ce côté-là.

J'avois prié Monſieur de me prêter de ſes Gardes pour faire ce voyage. Il m'en donna quatorze, un Trompette & un Exempt. Quand je fus proche de Trevoux, je montai en carroſſe. Je trouvai la milice du pays ſous les armes en aſſez bon ordre, & en fort grand nombre, pour le peu de temps que l'on avoit eu pour l'aſſembler. Je n'avois dis que le jour de devant que je partiſſe, que je voulois

faire ce voyage. Ainsi on ne put assembler que la milice circonvoisine de Trevoux ; les autres lieux étoient trop éloignés. Je trouvai à la porte de Trevoux le Lieutenant-général du Bailliage, avec les Conseillers, qui me harangua à genoux, & m'apporta les clefs de la Ville. Je fus droit à l'Eglise qui est assez belle. C'est un Chapitre. J'y reçus une harangue du Doyen; puis on chanta le *Te Deum.* On tira le canon, & toute la milice fit force salves. Ensuite j'allai en mon logis, qui n'est qu'une petite maison bourgeoise que j'ai achetée ; elle est fort jolie : la cour est en terrasse sur la riviere ; il y a une fontaine au milieu, la vue en est admirable. Le Beaujolois est de l'autre côté de la riviere ; ainsi de quelque côté que l'on se tourne, l'on ne sauroit voir que mes terres, quelque bonne vue que l'on puisse avoir. Le paysage en est le plus agréable du monde ; il n'y a point de peintre qui en puisse faire un plus beau. Ce logement est composé d'une salle, d'une chambre à alcôve, & d'un cabinet avec des gardes-robes. Il y a à un bout de la salle deux chambres, tout cela a la même vue que j'ai dit. Ce qui fait que je n'ai point de maison à Trevoux, c'est que feu Mr. de Montpensier n'y a jamais de-

meuré, & le vieux château qui y étoit autrefois eſt entiérement dépéri. Il n'en reſte plus qu'une vieille tour. J'avois mené Me. de Courtenai avec moi. Ma cour ſe trouva aſſez groſſe. Outre les Officiers de mon Parlement, & les Gentilshommes que j'avois menés avec moi, la Nobleſſe du pays s'y trouva auſſi. Elle n'eſt pas en fort grand nombre. Les plus belles terres du pays ſont poſſédées par les Officiers du Parlement & du Préſidial de Lyon. Parmi cette Nobleſſe, le Marquis de Breuil eſt le plus conſidérable. Il eſt de la Maiſon de Damas; il a beaucoup de bien en Breſſe, Bourgogne & Dombes, dont il eſt maintenant Gouverneur. Il l'a acheté du Comte de Saujon. J'y vis peu de Dames par la même raiſon; & dans le peu qu'il y en avoit, la plupart étoient malades. Le peuple y eſt fort beau; les femmes ſont preſque toutes jolies, & ont de fort belles dents. Les payſans y ſont habillés à la Breſſanne, & bien vêtus. On n'y voit point de miſérables: auſſi n'ont-ils point payé de tailles juſqu'à préſent. Peut-être leur ſeroit-il plus avantageux qu'ils en payaſſent. Ils ſont fainéants, & ne s'adonnent à aucun travail ni commerce: ce qui leur ſeroit aiſé, puiſqu'ils ſont proches de la riviere & de fort bon-

nes villes. Ils mangent quatre fois le jour de la viande. Il y a un certain Chevalier-d'honneur dans le Parlement de Dombes : c'eſt une Charge aſſez extraordinaire. Les gens de feu mon pere étoient habiles à en créer de toutes les façons pour avoir de l'argent. Ils prirent pour celle-là l'exemple du Parlement de Dijon, ou il y a auſſi un Chevalier-d'honneur. Celui-ci eſt un homme aſſez comique qui me divertiſſoit. Il a des démêlés admirables avec ſa Compagnie. La veille que je partis pour Dombes, je lui dis que l'on me vouloit vendre une iſle dont je voulois lui donner le Gouvernement. Il me remercia fort, & m'en demanda le nom. Je lui dis, que je ne le ſavois pas encore, & que l'on me le devoit envoyer au premier ordinaire avec la deſcription de l'iſle. Le ſoir que j'arrivai à Trevoux, je m'en allai dans mon cabinet, où je commençai à faire une relation de la conſiſtance de cette iſle. Le lendemain j'allai à la Meſſe à l'Egliſe, puis je dìnai en public pour me faire voir à mes Sujets. Je reçus force harangues de toutes les villes, & les préſents de celle de Trevoux. C'étoient des citrons doux au-lieu de confitures. Cela eſt moins commun & plus agréable ; il y avoit auſſi du vin muſcat. J'or-

donnai aux Consuls de faire des harangues, & des présents à Me. de Courtenai & à Mlle. de Vandi. Après mon dîner, mon Parlement vint me haranguer en robes rouges. Je n'avois pas voulu qu'ils y vinssent à Lyon de cette sorte, de peur qu'il ne se trouvât quelqu'un de la Cour chez moi, & que l'on ne me fît la guerre que j'étois bien-aise de me voir haranguer comme la Reine, & que l'on mît un genou en terre devant moi. Mes Officiers le firent dans Trevoux, comme font tous les Parlements à leurs Souverains, & je leur dis de se lever. Le Président me parla fort bien. Je les remerciai de la bonne volonté qu'ils me témoignoient, & les assurai de la mienne. Puis je leur recommandai de me bien servir, & de rendre bonne justice à mes Sujets. Je les assurai qu'ils ne me pouvoient donner des marques de leur affection qui me fussent plus agréables, & que je me sentois obligée, pour la décharge de ma conscience, de les exhorter à faire leur devoir en cela, parce que si je souffrois qu'ils y manquassent, j'en répondrois devant Dieu. Je les haranguai sur l'obligation que les Souverains avoient de faire rendre justice à leurs Sujets. Je dis de mon mieux, & je crois que je dis bien. Comme il n'y a

point de Comédie si sérieuse après laquelle on ne joue des farces bouffonnes, mon sérieux finit. Je jettai un regard riant à Messimieux, ce Chevalier-d'honneur qui étoit avec le Parlement, & je lui dis : Vous me devriez une harangue tout seul, je sais que vous m'aimez assez pour cela. A quoi il répondit agréablement, & me fit rire. Comme c'étoit un Dimanche, & que l'on doit le bon exemple à ses sujets, j'allai à Vêpres. A mon retour, je trouvai des lettres de Paris, Messimieux eut grand soin de me venir demander des nouvelles de l'isle. Comme je n'avois pas eu le loisir d'en achever la description, je lui répondis que la moitié de de mes lettres étoient restées à Lyon ; que je les aurois assurément le lendemain. Je l'achevai le soir, & le lundi tout le jour on la copia. Il faut plus de temps à transcrire ce que je fais, que je n'en mets à l'écrire.

Le lundi j'allai à la Messe aux Peres Observantins qui ont une maison à Trevoux. Ensuite j'allai voir la Chapelle des Pénitents. Ce sont des confrairies qui sont en ces pays-là. Ceux de Trevoux sont blancs. L'après-dînée j'allai aux Ursulines, & le soir on fit la lecture de la description de l'isle au Chevalier, de laquelle

on l'appella depuis Mr. le Gouverneur. Elle parut aſſez jolie à ceux qui en entendirent la lecture. Le feu prit à la cheminée de ma chambre ; ſi on n'y eût pris garde, il en ſeroit arrivé accident. Par bonheur, comme je me lavois les mains pour dîner, je ſentis le brûlé. Il y avoit déja une ſolive de deſſous l'âtre preſque conſumée, à quoi on remédia. Sur les chemins, le feu avoit déja pris à mon logis à Beaune. Je retournai le lendemain à Lyon. Je partis de Trevoux à cheval. Le beau temps, qui m'avoit amenée, & qui continua pendant mon ſéjour à Trevoux, me ramena. Il eſt aſſez extraordinaire de ſe promener juſqu'à ſix heures du ſoir au clair de lune dans cette ſaiſon. C'eſt cependant ce que l'on fit pendant les derniers jours de cette année-là. Lorſque j'arrivai à Lyon, je changeai d'habits, & j'allai chez la Reine, où on me reçut le mieux du monde.. J'oubliois de dire, qu'à Dombes on n'y prioit Dieu dans les prieres publiques que pour moi, & non pour le Roi, & qu'avant de partir le matin, après avoir entendu la Meſſe, je fis chanter l'*Exaudiat*, & dire l'oraiſon pour Sa Majeſté. Je mis en liberté quantité de priſonniers, & je donnai des graces à ceux qui avoient commis des crimes rémiſſibles. Je les re-

fuſai

fusai aux autres qui s'étoient venus mettre en prison dans l'espérance de les obtenir, on en use ainsi par-tout où le Roi passe; c'est-à-dire, aux lieux où il n'a jamais été. J'allai ensuite avec la Reine chez le Cardinal, lequel me dit : Eh bien, Mademoiselle, vous êtes bien riche? Votre Pays vous a donné un présent; vous avez fait des Charges nouvelles dans votre Parlement. Je lui répondis : Je voudrois dans tous les voyages que le Roi fait, avoir une Souveraineté à cinq lieues de la Ville où l'on feroit séjour : cela payeroit mon voyage. Il est vrai que j'avois créé un Président, trois Conseillers, & d'autres Officiers en mon Parlement. Un Comte de Lyon, de la Maison d'Albon, acheta la Charge de Conseiller d'Eglise à fort bon marché, parce que j'étois bien-aise qu'il rentrât de ces Messieurs dans mon Parlement. Il y en avoit toujours eu.

A propos de ces Messieurs les Comtes de St. Jean, le jour de Noël, Sa Majesté alla le matin à la grand'Messe, que l'on n'entendit pas dévotement, parce que l'on s'amusa toujours à parler de la qualité de ces Comtes & de leurs preuves. On remarqua qu'ils disoient l'Office par cœur; il n'y a point de Livres dans leur Eglise; ainsi il faut les nourrir de bonne heure

à cela, afin qu'ils ayent plus de facilité à pratiquer & à retenir cette coutume. Après l'Evangile dit, le Sous-Diacre alla pour le préſenter au Roi. L'Abbé de Coaſlin le voulut prendre, comme Premier Aumônier. Le Comte Sous-Diacre ne voulut pas le lui donner. Le Roi prit avis de ce qu'il avoit à faire ſur ce différend. Pendant cela le Doyen vint parler au Roï pour repréſenter l'intérêt du Chapitre; l'Abbé de Coaſlin défendoit le ſien avec beaucoup d'eſprit & de courage. Il ſe trouva un vieux Gentilhome nommé la Rouviere, qui vit la peine où on étoit; cela cauſa de la rumeur. Il s'approcha & dit, qu'il avoit vu une pareille diſpute lorſque le Roi mon grand-pere alla à Lyon au-devant de la Reine ma grand'-mere pour ſon mariage, & que l'affaire avoit été réglée en faveur des Comtes. Le Roi ſur cela dit à l'Abbé de Coaſlin, qu'il n'y avoit pas lieu de diſputer, & le Comte fit baiſer l'Evangile au Roi & à la Reine. On conta que ce bon-homme la Rouviere avoit fait appeller en duel le Comte de Mansfeld lorſqu'il étoit en France.

Le jour des Rois, Monſieur donna un grand ſouper, où étoient toutes les Filles de la Reine, & les Dames de qualité de

la Province, qui étoient venues faire leur Cour, & entr'autres la Marquiſe de..., la Comteſſe d'Albon, la Marquiſe de Sourdis, & d'autres dont je ne me ſouviens pas. Me. de Sully, qui avoit fait le voyage avec Mr. le Chancelier, y étoit auſſi. Monſieur étoit logé, comme j'ai déja dit, dans une fort jolie maiſon toute propre à faire des fêtes. Il reçut fort bien la compagnie; il a un talent particulier à bien faire l'honneur de ſon logis. On y fut quelque temps avant ſouper; nous cauſâmes Monſieur & moi. Il me demanda, lequel aimeriez-vous mieux de Mr. de Savoye, ou de l'Empereur? Je lui dis: Mr. de Savoye. Quoi, me repliqua-t-il, vous qui êtes glorieuſe, vous préféreriez la qualité de Ducheſſe à celle d'Impératrice? Je lui répondis: On vit en Allemagne à la mode d'Eſpagne, je ne ſuis plus d'un âge à m'accoutumer à une vie ſi différente de celle de mon Pays. Les mœurs des Allemands ſont fort étranges; ils s'enivrent ſouvent. C'eſt un Pays où je n'aurois qu'une grandeur chimérique, & où je n'aurois nulle douceur. Encore en Piémont on vit à la mode de France. Mr. de Savoye parle François, & je puis bien borner mon ambition dans une condition où il y a eu pluſieurs filles

de Rois, & où ma tante eſt préſentement. Enſuite je lui demandai : Pourquoi me faites-vous cette queſtion ? Il me répondit : Je vous le dirai, & n'en parlez à perſonne. L'autre jour que l'on parloit du mariage du Roi avec l'Infante, on dit qu'il falloit parler du vôtre avec l'Empereur, afin de lui ôter tout-à-fait la penſée de l'Infante, & faire comme cela un échange ; que le Roi n'a point de filles, & le Roi d'Eſpagne point de fils en âge de ſe marier. L'Empereur & vous, êtes les deux plus proches : ce ſeroit un bon échange, comme on en avoit fait un autrefois ; & que de cette maniere l'Empereur n'auroit pas ſujet de ſe plaindre de n'avoir point l'Infante. Il ajouta que le Maréchal de Grammont avoit eu ordre de faire cette propoſition, quand il étoit à Francfort ; qu'alors les Eſpagnols n'étant pas dans le deſſein de faire la paix, il n'avoit pas jugé à propos de la faire ; que maintenant qu'ils offroient l'Infante & la paix, on pouvoit en parler ; & que s'ils acceptoient cette propoſition, on verroit par ce moyen s'ils agiroient de bonne foi. Je lui demandai qui lui avoit dit cela ; il fit difficulté de me découvrir ce ſecret. Après l'avoir fort preſſé, il me dit : C'eſt la Reine & le Cardinal. Je l'aſſurai fort

que je n'en parlerois jamais. C'étoit une affaire assez vraisemblable. Elle ne me plut pas; je n'avois nulle envie d'aller en Allemagne; tout ce qui se propose ne s'exécute pas.

Nous allions nous mettre à table, lorsque l'on vint dire à Monsieur que le Roi le prioit de l'attendre à souper, parce qu'il n'avoit point à souper chez lui, ses gens s'étoient attendus qu'il souperoit chez Monsieur; il fallut réchauffer les viandes. Sa Majesté nous fit un peu attendre; puis il vint avec sa suite ordinaire en masque. Cette mascarade étoit si peu belle, que le Roi après souper se déshabilla pour le bal, quoiqu'il n'eût que des ringraves & une cravatte. Il ne laissa pas que de se mettre auprès des masques. Il en vint d'autres fort propres & bien vêtus, des Dames & des hommes de la Ville. On dansa un petit ballet assez joli pour avoir été fait en un moment. Le Roi a un Baladin, nommé Baptiste, qui triomphe en cette matiere : Il fait les plus beaux Vers du monde. Il est Florentin; il étoit venu en France avec feu mon oncle le Chevalier de Guise, lorsqu'il revint de Malthe. Je l'avois prié de m'amener un Italien, pour que je pusse parler avec lui; pour lors j'apprenois cette Langue. Après que Baptiste eut été quelques

années avec moi, je fus exilée; il ne voulut pas demeurer à la campagne, il me demanda ſon congé, que je lui donnai. Depuis ce temps-là, il a fait fortune, & aſſurément c'eſt un illuſtre Baladin.

Il y avoit à Lyon une Dame dont la beauté faiſoit grand bruit, c'étoit la Marquiſe de la Beaume, niece du Maréchal de Villeroi. Elle étoit belle aſſurément; elle étoit groſſe pour-lors, & n'avoit point de cheveux; elle avoit coupé tous les ſiens un matin, qui étoient d'un blond admirable. Les uns diſoient que c'étoit par caprice, parce qu'elle eſt quinteuſe; qu'un jour que ſon mari étoit entré dans ſa chambre lorſqu'on la peignoit, il loua la beauté de ſes cheveux; qu'à l'inſtant elle avoit pris des ciſeaux, & les avoit coupés. D'autres diſoient que c'étoit lorſqu'elle apprit la mort de M^r^. de Candale, qui en avoit fait le galant toutes les fois qu'il paſſoit ou repaſſoit à Lyon, pour aller ou revenir de Catalogne.

On parloit fort de faire un voyage en Provence, où il y avoit quelque déſordre. Ce bruit ne plaiſoit à guere de gens. On avoit aſſez d'envie d'aller paſſer le reſte de l'hyver à Paris; & quand on ſut qu'il venoit des Députés de Provence, cela donna beaucoup de joie, dans la croyance

que l'on avoit qu'ils venoient pour se soumettre aux volontés du Roi. Aussi-tôt après leur arrivée, on partit; les affaires s'étoient accommodées; on alla jusqu'à Moulins sans séjourner. Le Roi alloit tous les jours à cheval avec les Dames, qui eurent beaucoup de froid, quoiqu'elles eussent des justes-au-corps fourrés, & des bonnets de velours noirs avec des plumes. Le soir, sitôt que l'on étoit arrivé, le Roi en usoit comme aux jours de séjour: il jouoit & faisoit collation. La Reine arriva de bonne heure à Moulins. Elle alla voir Me. de Montmorenci, qui est présentement Religieuse aux Filles de Ste. Marie à Moulins. Le château de Moulins avoit été le lieu de son exil & de sa prison, (on l'y avoit gardée quelque temps) & il lui étoit arrivé-là une aventure fort extraordinaire. Un jour qu'elle étoit dans son petit cabinet toute seule, occupée de la perte qu'elle avoit faite, (il est certain que personne n'a jamais eu une si véritable douleur, ni ne l'a poussée si loin pour la mort de son mari; elle n'en est pas encore consolée:) elle vit sortir d'une muraille un petit serpent, ce qui est assez ordinaire dans de vieux châteaux inhabités: elle avança son pied dans le dessein que ce serpent la mordît. Elle sentoit quelque joie

de se pouvoir avancer ses jours, pour aller trouver celui qui causoit sa douleur, & la finir par-là. Dans ce moment, il entra une Dame qui étoit à elle. Le serpent entendit du bruit, & s'en alla. Elle conta cela à cette Dame, qui lui en fit un scrupule, & la fit souvenir qu'elle étoit chrétienne, & que cela n'étoit point pratiqué dans le Christianisme. Elle se retira dans les filles de Ste. Marie, où elle a été quelque temps à demander à Dieu la grace de pouvoir pardonner au Cardinal de Richelieu, qu'elle croyoit cause de la mort de son mari. Elle dit qu'elle a été long-temps sans pouvoir l'obtenir. Elle a renvoyé à ses parents le bien qu'elle avoit eus de sa Maison. Elle est de la Maison des Ursins, & niece à la mode de Bretagne de la Reine ma grand'mere. Elle ne garda que 100000 écus qu'elle avoit eu en mariage, dont elle récompensa ses gens, & fit bâtir le couvent où elle est, & un superbe tombeau à Mr. de Montmorençi qui est au-devant de la grille : ainsi elle peut le regarder sans cesse. Quand tout cela a été achevé, elle a pris l'habit de Religieuse. Ses pleurs continuels lui ont tellement desséché le cerveau, que les nerfs se sont retirés, & qu'elle est maintenant toute voûtée, &

sujette à une courte haleine. Lorsqu'elle vit la Reine, son mal lui prit avec tant de violence, qu'elle fut long-temps sans pouvoir parler. Me. de Montmorenci avoit eu un attachement particulier au service de la Reine : cela la fit beaucoup pleurer. La Reine ne fut pas long-temps avec elle, & le lendemain elle alla encore en ce lieu-là à la Messe. J'allai la voir après le dîner, & je lui dis que j'avois hésité de le faire, parce que j'appréhendois de l'affliger lorsqu'elle me verroit, & se souviendroit que mon pere avoit été en partie cause de la mort de son mari. Elle me remercia, & me dit : J'ai vu Mr. votre pere ; il m'a témoigné tant de bonté par les visites qu'il m'a rendues toutes les fois qu'il est venu ici, que je prie Dieu sans cesse pour lui. Elle me parla fort de feu Monsieur de Montmorenci, avec une tendresse qui n'est pas concevable, & me dit que jamais passion n'avoit été égale à celle qu'elle avoit pour lui, & que même elle en avoit du scrupule. C'est une femme de beaucoup d'esprit, & qui paroît avoir été fort agréable, quoiqu'elle n'ait jamais été belle, à ce que la Reine m'a dit. Pendant la vie de son mari, elle avoit pour lui le même amour qui lui reste ; & une marque bien extraordinaire qu'elle en don-

noit, c'eſt qu'elle aimoit toutes les perſonnes dout elle ſavoit qu'il étoit amoureux: il a été des plus galants de ſon temps. Elle prenoit ſoin de lui faire faire des habits pour aller au bal, beaux & magnifiques, ſans qu'il le ſût, afin qu'il ſût mieux paré que les autres lorſqu'il y alloit Quand ce venoit à-peu-près l'heure qu'il en devoit revenir, elle alloit à la fenêtre qui donnoit ſur la rue, afin de le voir plutôt. Elle me conta que ce qui faiſoit qu'elle ne pouvoit jamais ſe conſoler, c'eſt qu'elle étoit perſuadée qu'elle étoit cauſe qu'il s'étoit engagé dans le parti de mon pere, par l'attachement qu'elle avoit à la Reine ma grand'mere. Pendant que l'on fut à Moulins, l'on parla fort d'elle.

A notre retour on eut aſſez froid par les chemins, cela n'eſt pas fort extraordinaire dans le mois de Janvier: on cauſoit aſſez dans le carroſſe. Le Roi étoit de bien meilleure humeur depuis qu'il étoit amoureux de Mlle. de Mancini. Il étoit gai, & cauſoit avec tout le monde. Je penſe qu'elle lui avoit conſeillé de lire des Romans & des Vers. Il en avoit quantité avec des Recueils de Poéſies & des Comédies; il paroiſſoit y prendre plaiſir; & même quand il donnoit ſon jugement ſur ces Ouvrages, il le donnoit auſſi-bien

qu'un autre qui auroit beaucoup étudié, & qui auroit une parfaite connoiſſance des lettres. Je n'ai jamais vu un homme avoir un auſſi bon ſens naturel que lui, & parler plus juſtement; auſſi j'ai toujours dit que ce ſeroit un fort grand Prince, & j'ai bien de la joie de voir que je ne me ſuis pas trompée dans mon opinion, puiſqu'elle eſt préſentement confirmée généralement par tout le monde. Comme le Roi fait toujours la guerre à Monſieur, un jour il lui demandoit: Si vous euſſiez été Roi, vous auriez été bien embarraſſé: Me. de Choiſy & Me. de Fiennes ne ſe ſeroient pas accordées, & vous n'auriez ſu laquelle vous auriez dû garder. Toutefois ç'auroit été Me. de Choiſy; c'étóit elle qui vous donnoit Madame d'Olonne pour votre maîtreſſe. Elle auroit été la Sultanne Reine; & lorſque je me mourois, Me. de Choiſy ne l'appelloit pas autrement. Monſieur étoit fort embarraſſé ſur tout cela, & diſoit au Roi d'un ton qui paroiſſoit aſſez ſincere, qu'il n'avoit jamais ſouhaité ſa mort, & qu'il avoit trop d'amitié pour lui pour ſe réſoudre à le perdre. Le Roi lui répondit: Je le crois tout de bon. Puis il diſoit: Lorque vous ſerez à Paris, vous ſerez donc amoureux de Me. d'Olonne; le Comte de Guiche le

lui a promis, à ce que l'on mande de Paris. Monſieur rougit, & la Reine lui dit d'un ton de colere: C'eſt bien vous faire paſſer pour un ſot, que de promettre ainſi votre amitié. Si j'étois à votre place, je trouverois cela bien mauvais. Pour vous, qui admirez en tout le Comte de Guiche, vous en êtes ravi. Puis elle ajouta: Cela ſera beau de vous voir ſans ceſſe chez une femme qui peſte continuellement contre vous, & qui n'á ni honneur ni conſcience. Vous deviendrez un joli garçon. Monſieur dit qu'il il ne la verroit pas.

Nous trouvâmes M^r^. le Cardinal à Nevers, que nous n'avions point vu depuis Lyon, parce qu'il étoit venu par eau. La Comteſſe de Soiſſons & M^e^. de Navailles étoient venues avec lui: ainſi ce fut une augmentation à la Cour, qui avoit été aſſez petite par les chemins.

Fin du Tome quatrieme.





